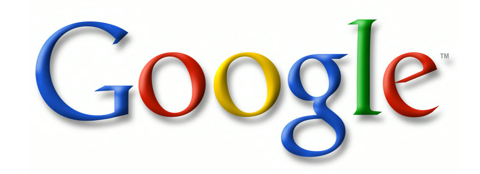
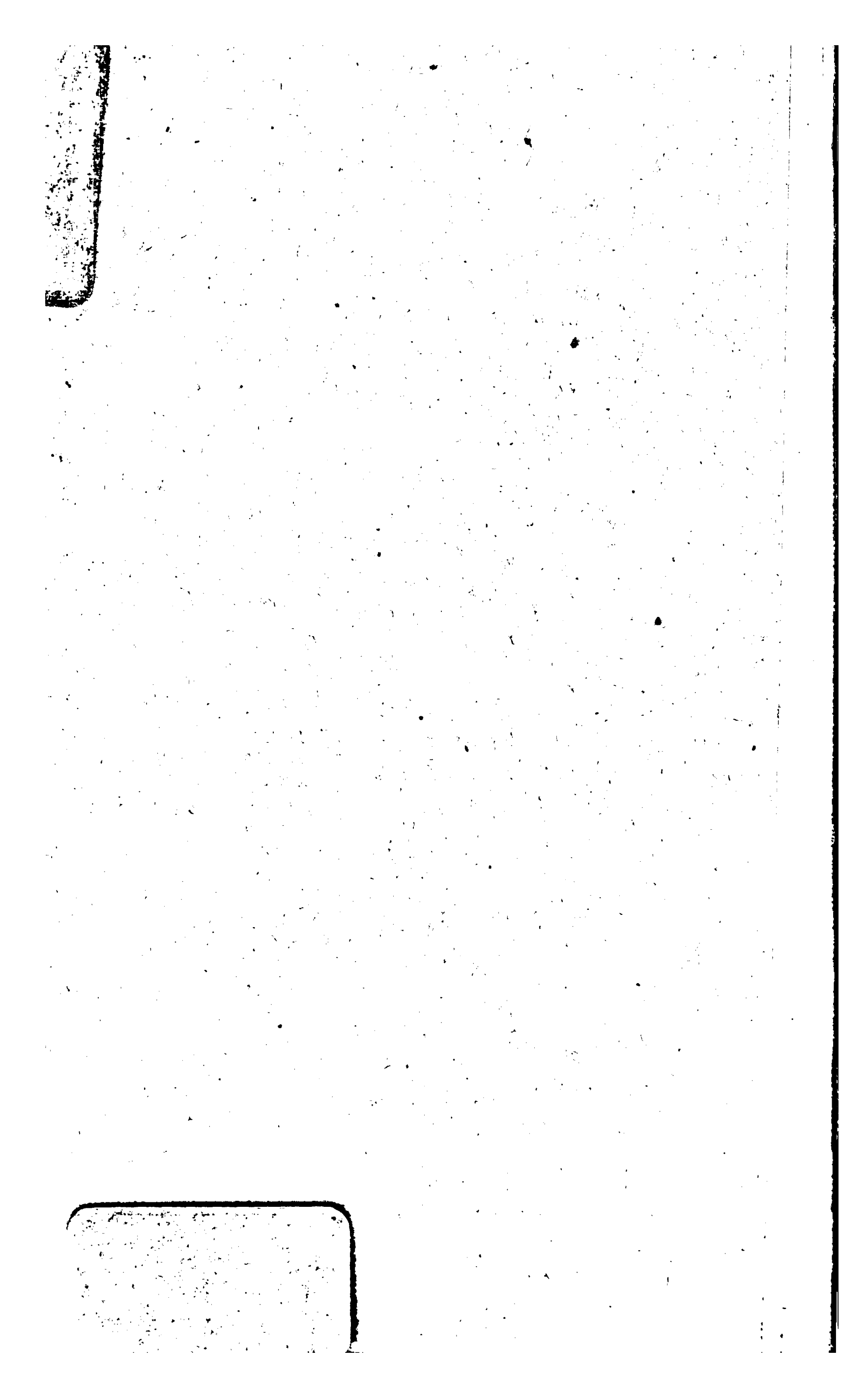
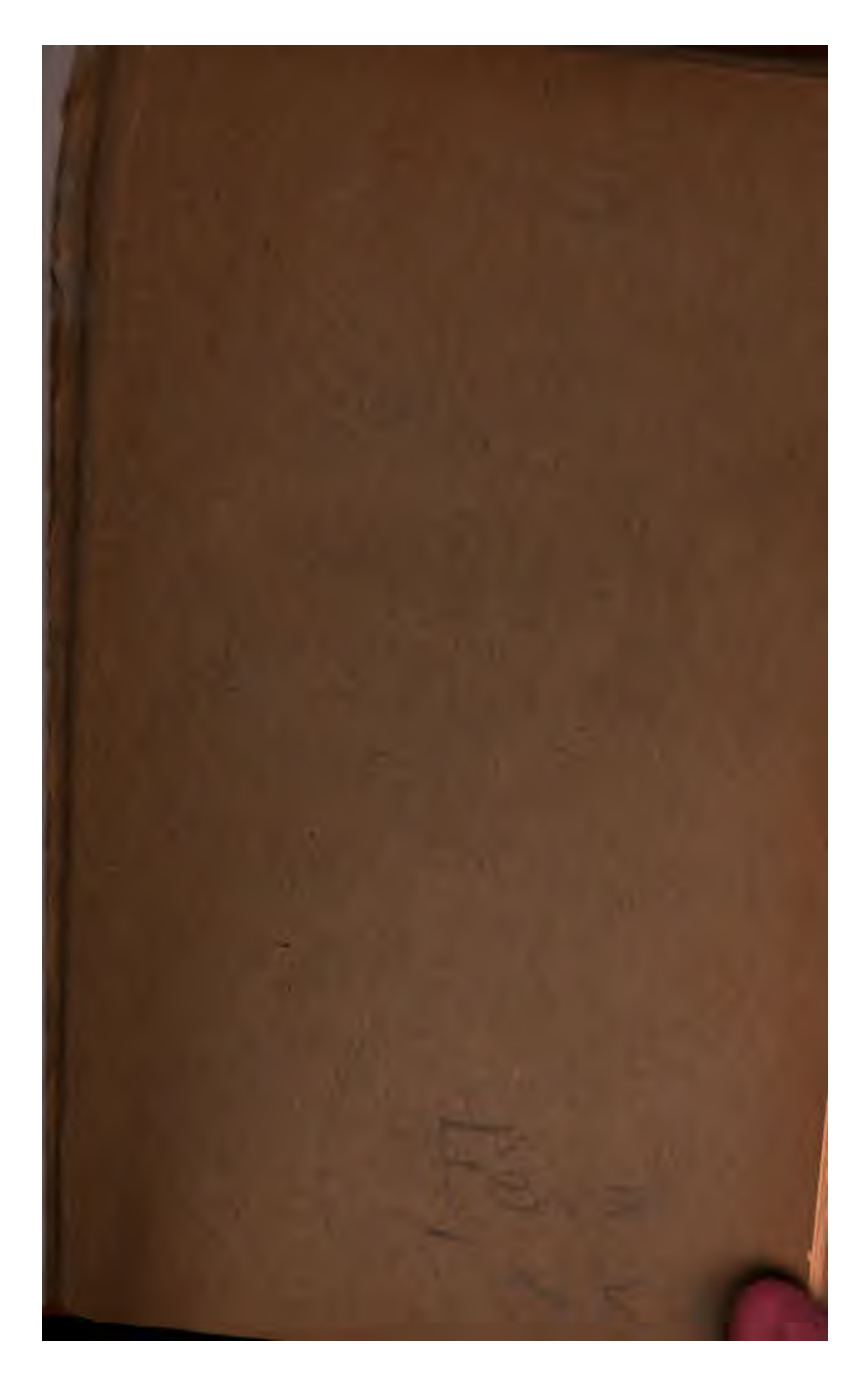

Google





COLLECTION MICHEL LÉVY

LES COMPAGNONS
DU SILENCE

ŒUVRES

DE

PAUL FÉVAL

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES AMOURS DE PARIS	2	vol.
LE BOSSU OU LE PETIT PARISIEN	3	—
LES COMPAGNONS DU SILENCE	3	—
LES DERNIÈRES FÉES	1	—
LE FILS DU DIABLE	4	—
LE TUEUR DE TIGRES	1	—

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

LES COMPAGNONS

DU SILENCE

PAR

PAUL FÉVAL

I



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

LES

COMPAGNONS DU SILENCE

PROLOGUE

LES SEPT ANNEAUX DE FER

I

LE MARTORELLO

C'était autrefois un paradis terrestre. Pythagore, fils de ces contrées heureuses, les appelait le jardin du monde. C'était la grande Grèce, baignée par trois mers : la Daunie, où naquit Horace ; la Lucanie, où Annibal porta ce coup terrible à la puissance romaine, la bataille de Cannes ; c'était aussi l'Apulie et la Campanie, où le même Annibal s'endormit délicieusement sur son lit de roses et de lauriers. Depuis Parthénope jusqu'à Sybaris, depuis Solmone, patrie d'Ovide, jusqu'à Drepanum, tout au bout de la Sicile, Cérès favorable épargnait à l'homme le travail des champs. Fleurs et fruits venaient sans culture. Maintenant, cela s'appelle le royaume de Naples ou des Deux-Siciles. En cherchant

bien, Annibal y trouverait encore de quoi refaire ses délices de Capoue Mais Cérès, détrônée, ne protége plus la mollesse de ces peuples.

Il y a eu comme un grand châtiment. Cette luxuriante écorce qui recouvrait la terre des Calabres s'est violemment déchirée, un vent de ruine a soufflé, laissant çà et là dans la campagne désolée d'adorables oasis, comme pour faire regretter mieux aux fils déshérités des heureux les splendeurs de l'Éden perdu. Ainsi, quand le fléau de la guerre a passé sur une cité illustre, quelques colonnes restent debout, échappées à la stupide massue du Cyclope ; et ces débris de bronze ou de marbre suffisent à la pensée pour reconstruire le passé glorieux.

On dit qu'un soir d'hiver, en l'année 1783, la terre se prit à rendre des sons profonds et inouïs ; un voile de sang couvrit le ciel, et ces mers sereines qui baignent les golfes de l'Italie méridionale eurent comme un long frémissement. La terre trembla treize fois entre le coucher et le lever du soleil. Dans la nuit noire, l'Etna et le Vésuve flambaient comme deux sinistres phares se regardant à travers l'espace. Le lendemain, la mer Tyrrhénienne, la mer Ionienne et l'Adriatique, étaient couvertes de débris. Vous eussiez dit qu'une trombe immense, partie des plateaux de l'Abruzze, avait passé sur l'Italie, déracinant les villes et les forêts. Les Calabres, le pays d'Otrante, la Basilicate et la principauté citérieure, étaient bouleversés de fond en comble. Le citadin, qui croyait faire un rêve hideux, cherchait sa ville natale et ne la trouvait plus. Le villageois essayait en vain de reconnaître le champ qu'il avait ensemencé la veille. Les futaies centenaires étaient couchées et terrassées comme les frêles tiges du blé sur lesquelles a

passé l'ouragan. Du sol éventré jaillissaient d'étranges vapeurs; les rivières avaient changé de lit; des cités entières avaient disparu, dont il ne reste que le nom.

Ces peuples fainéants sont faciles à dompter; ce fut après cela, des deux côtés de l'Apennin, un découragement lugubre. Le laboureur se coucha sur la lisière de son champ ravagé. Les prêtres vinrent et prêchèrent la croisade du travail. Un instant on vit, ce qui est un miracle, des Italiens pris par la fièvre laborieuse. Mais la charrue traçait à peine les nouveaux sillons, mais à peine la pierre équarrie marquait à quelques pieds du sol l'enceinte de la maison reconstruite, que la montagne lança une seconde fois son cri de détresse. La mer, chose inouïe, éleva tout à coup son niveau de vingt-quatre pieds, et couvrit les plaines qui n'avaient jamais senti le vent du large.

Il y avait un prince qui gouvernait la ville de Scylla, en face de Charybde, sur la côte sicilienne. Il quitta son palais et monta, ainsi que toute sa cour, sur ses vaisseaux. Mais, de même que le voyageur, si l'on en croit la poésie antique, ne pouvait fuir jadis, dans cette passe redoutable, la mort qui était à droite comme à gauche, de même que cette Scylla évitée renvoyait ses victimes à Charybde, de même la terre et la mer, toutes deux ennemies, s'unissaient aujourd'hui contre l'homme condamné. Le palais fut détruit; la flotte fut broyée; le prince périt avec quinze cents de ses sujets. Et, à dater de ce jour, bien que la Méditerranée fût rentrée dans les profondeurs de son lit, la terre d'Italie, épileptique et délabrée, eut périodiquement ses attaques de haut mal. Trois mille secousses eurent lieu pendant les quatre années qui suivirent. C'est plus de deux secousses par vingt-quatre heures. Il se forma des lacs

sans fond à la place où avaient été les villes. Non loin d'Oppido, se voit un trou rond qui semble produit par un prodigieux boulet lancé du ciel. Autour des lèvres du gouffre, la terre est crevassée en étoile comme ces vitres qu'une balle a percées.

L'Apennin est fort. Il résista longtemps. Mais enfin les couches stratiformes glissèrent par larges places, et, décharnant tout à coup le colosse, laissèrent voir le granit sombre de ses ossements. Au bout de quatre années, cette pauvre belle terre, épuisée et vaincue, tomba dans le sommeil; elle dormira longtemps. Un demi-siècle écoulé n'a pas fait disparaître les cicatrices gigantesques de ces blessures.

La partie méridionale de la baie de Santa-Eufemia, située dans la Calabre ultérieure deuxième, en face des îles d'Éole, forme une belle grève semi-circulaire dont la courbe, vue de la pleine mer, rappelle exactement l'idée de l'amphithéâtre antique. Il y a là quelques cabanes de pêcheurs, grises comme le roc qui les abrite. Le matin, sur l'azur foncé de la mer, on voit se détacher la voilure latine d'une demi-douzaine de barques. La longue antenne sous-tend la toile triangulaire, et vous diriez de loin l'envergure allongée d'un de ces grands oiseaux du large. Parfois le paquebot à vapeur qui fait le service de Naples à Palerme, passe et rejette en arrière sa longue chevelure de fumée.

De la plage, où le sable d'or se mélange à une poussière brune qui ressemble à de la lave pulvérisée, on aperçoit, quand le ciel est clair, une tache sombre au milieu de la mer Tyrrhénienne : c'est Stromboli, la plus septentrionale des îles Lipari, où le fameux brigand Fra-Diavolo se cacha, dit-on, pendant près d'une année. Du côté du midi, la vue est bornée par le cap-Vatican.

Au nord, ce sont les hauteurs du Pizzo, où Murat fut exécuté au mois d'octobre 1815. Le paysage est beau, mais il parle de solitude et de tristesse. On éprouve là quelque chose du sentiment qui vous serre le cœur en parcourant des ruines. Et pourtant il n'y a point de ruines. Le cirque de sable arrondit sa courbe immense. Çà et là quelque fille au pas hardi, au galbe antique, descend, la cruche sur l'épaule, le sentier qui monte en terre ferme. Le chant fatigué des pêcheurs étendant leurs filets sur la plage, arrive, et quelquefois, par le calme, une felouque carguant ses voiles pour border ses avirons, envoie au rivage la chanson rhythmée des rameurs siciliens. Le soir, s'il vente frais, une tartane effilée bondit tout à coup sur les courtes lames et attaque la côte avec une témérité folle. La nuit tombe. Là-bas, du côté du cap Vatican, où sont les douaniers, on entend des coups de carabine. La tartane retourne à Lipari. La contrebande est à terre.

Vers le centre de la courbe, la Brentola, qui prend sa source au-dessus de Monteleone, débouche sur les sables et va éparpillant son cours en des milliers de minces filets d'eau. C'était sur la Brentola que travaillaient autrefois, avant la restauration de 1815, les chevaliers forgerons (*cavalieri ferrai*) du Martorello.

Il n'y a pas de ruines visibles le long de cette grève, mais il y a des souvenirs. Le Martorello est une vallée assez vaste qui arrive de biais sur la plage par un court défilé, où la Brentola coupe la petite chaîne des rochers. Des grèves, on n'aperçoit le Martorello que si l'on est placé juste en face du détroit.

Une guérite de douaniers, bâtie en quartiers de rocs, s'élève sur la falaise qui est en dedans. L'autre angle est recouvert de terre végétale. Quelques figuiers nains,

des myrtes et des citronniers sauvages y forment un petit bouquet que surmontent deux grands troncs de chênes verts. Ce bouquet est connu sur la côte et sert de point de relèvement aux marins.

Une route charretière, défoncée en maints endroits, passe entre la rive gauche de la Brentola et le roc où est située la guérite. Elle tourne brusquement, comme la rivière elle-même, et s'enfonce dans la vallée au milieu de terrains vierges où poussent, dans les bas-fonds, le riz clair-semé, et, au sommet des plis, la moutarde odorante. A cinq cents pas du défilé, on trouve plusieurs traces de barrage, les deux piles d'un pont de bois dont le tablier a disparu, et quelques décombres envasés dans une sorte de marais.

La rivière ici a fait des siennes, achevant et dissimulant à la fois des ravages qui furent l'œuvre de l'homme. Grossie par le barrage, elle a pris possession du lieu où fut jadis la plus belle forge des Calabres et peut-être de l'Italie. Ce marais, c'est l'emplacement même des bâtiments qui furent détruits et mis au ras du sol à l'époque des désastres de 1815.

Près de cent familles furent dispersées et transportées, les unes en Sicile, dans le Val-de-Demona, les autres dans les principautés. Les logis de ces familles, construits en bois, pour la plupart, avaient été brûlés.

Point de ruines encore pour témoigner de cette destruction, car les assises de pierre de ces humbles demeures étaient enfouies depuis longtemps dans les ronces et dans les hautes herbes. La population nouvelle, composée de montagnards pris au versant nord-est des Appenins, savaient à peine l'histoire des anciens habibitants du pays. Elle avait déserté les environs de la forge, envahis par les eaux. Ce qu'on appelait

le village, un groupe de quinze à vingt cabanes, était situé beaucoup plus au sud, au delà de la route qui mène de Monteleone à Messine. Il n'y avait là qu'une seule masure, faite de bois et de débris de marbre, occupée par une vieille femme de près de cent ans. On disait dans le pays que les esprits hantaient ces ruines cachées sous l'herbe. On avait entendu, bien que la vieille Berta eût perdu tous ses enfants depuis des années et qu'elle demeurât seule dans sa pauvre cabane, collée au revers de la falaise, on avait entendu des chants sortir de sa porte entr'ouverte. Et souvent une lueur courait le long de la rivière au milieu de la nuit, tandis qu'une voix brisée appelait un nom que nul n'avait pu distinguer... Ce qui est certain, c'est que les eaux, gagnant toujours de proche en proche, avaient détrempé au loin cette terre, fendillée et comme gercée par les secousses volcaniques.

Ce marais nouveau, et dont les fermentations s'opéraient à de grandes profondeurs, couvait la malaria, malgré le voisinage des côtes. La malaria, dont le foyer était probablement aux ruines mêmes de la forge, s'étendait au loin et désolait tout le pays. Le dimanche, quand les cloches du couvent del Corpo-Santo annonçaient l'office du matin, c'était une procession de fantômes qui gravissait la colline.

A un mille napolitain des marais de Martorello, tout au fond de la vallée qui court presque parallèlement au rivage, derrière l'abri de la falaise, on trouve la route de poste allant de Monteleone au petit port de Tropea, puis à Nicotera et à Palmi. Tropea est une station de bateaux à vapeur entre Naples et la Sicile. A l'endroit où la route passe à Brentola sur un petit pont de pierre, s'élève une maison carrée, solidement bâtie et qui paraît

âgée de cinquante ans pour le moins. Une inscription, peinte en lisibles caractères au-dessus de la maîtresse porte, annonce aux voyageurs qu'ils sont en face de l'auberge du *Corps-Saint, l'osteria delle Corpo-Santo*. A quelques pas de l'auberge, la route, la vallée et la rivière font un coude brusque pour prendre une direction perpendiculaire au rivage. La rivière, la vallée et la route se détournent ainsi pour côtoyer une montée rocheuse et fort abrupte, au sommet de laquelle se dresse le majestueux couvent du Corpo-Santo, qui a donné son nom à l'humble osteria.

Le 15 octobre 1823, Battista Giubbetti, véturin de Monteleone, revenait du petit port de Palmi, menant quatre voyageurs dans sa carrozza toute neuve ; trois dans l'intérieur, un dans le cabriolet servant de siége. Sa voiture était attelée de deux bons chevaux de l'Abruzze citérieure, ferrés de frais et bien empanachés de houppes de laine : un bel attelage dont la toilette avait été faite au départ de Monteleone par la jeune femme de Battista. Dans ces jeunes ménages, tout est coquet, tout se ressent des gaietés de la lune de miel.

Battista était un joyeux gaillard, un peu pâle et fort maigre (c'est le pays), mais bien découplé et portant fièrement sa frisure de femme. Il marchait ferme ; plus pressé d'arriver que les voyageurs eux-mêmes. Dans l'intérieur, il y avait un homme d'une quarantaine d'années, d'apparence maladive et portant, sur sa tête chauve, un bonnet de soie noire. Il occupait le fond, lui tout seul, aux termes exprès de son contrat avec Battista Giubbetti. Sur la banquette du devant, un adolescent et une jeune fille étaient assis à reculons. L'adolescent portait ce costume semi-clérical qui, par tous

pays, fait reconnaître les élèves des séminaires. La fillette avait une petite robe de toile grise et un chapeau de paille de France. Ce n'était pas une mise opulente, mais la jeune fille n'y semblait point tenir. Elle avait, malgré les espiégleries de son regard et la finesse de son charmant sourire, l'air encore plus réservé que son compagnon. C'était une petite religieuse en herbe, comme l'autre était un candidat à la prêtrise L'un et l'autre abondent dans le royaume de Naples.

Elle était jolie, et belle aussi. Nous dirions presque qu'elle était plus belle que jolie, sans les gentillesses enfantines et imprévues de ce charmant sourire qui perçait à chaque instant sous son masque décent et austère. Ce masque appartenait à l'éducation. La nature avait fait ce sourire. Et c'était quelque chose de vraiment original que la lutte engagée, sur le terrain de ce délicieux minois, entre les pétulances naturelles et la réserve enseignée.

Le dessin de son visage était à la fois délicat et hardi. Le front, intelligent au plus haut degré, se couronnait de cheveux noirs dont la richesse dissimulée plutôt que mise en montre, allait se perdre sous un petit bonnet de linon sans garnitures. Sans ce bonnet, le pauvre chapeau de paille eût été presque élégant. L'œil pensait, mais il se faisait grave à plaisir. Une collerette montante donnait à la robe cette tournure que le bonnet jaloux infligeait au chapeau. Et cependant sous cet accoutrement sévère, il était bien facile de deviner les fines souplesses d'une taille déjà formée et qui eût fait craquer les plis miroitants du satin. Ce visage, qui indiquait à la fois la bonté, la grâce enfantine et je ne sais quelle pointe d'esprit aventureux et hardi, s'éclairait d'un sourire si affectueux quand elle regardait son

frère, que les plus indifférents eussent senti naître en eux l'intérêt, presque l'affection.

Ce devait être son frère, ce séminariste aux longs cheveux blonds qui attendait la tonsure. Il y avait entre ces deux enfants une ressemblance qui ne pouvait tromper. La gravité du jeune homme était seulement plus sincère et plus naïve. Au jugé, le frère avait dix-huit ans et la sœur seize. En se parlant tout bas, ils employaient tantôt l'italien, tantôt le français, et, dans les deux cas, leur langage était d'une égale pureté. Mais, réciproquement, ils ne prononçaient leurs noms qu'en français. Le frère s'appelait Julien, la sœur Céleste.

L'homme aux deux places du fond avait aussi un nom français Quand le véturin avait casé son monde au moment du départ, il avait d'abord appelé M. David. M. David gardait le silence depuis le commencement du voyage. A peine avait-il donné un regard morose et distrait au jeune couple qui lui faisait face. Seulement, Céleste ayant prononcé le mot *brigand*, M. David avait haussé les épaules avec une grande affectation de dédain.

Ceux qui voyagent dans les Calabres prononcent souvent ce mot *brigand*. Les poltrons frissonnent. Les sceptiques font comme notre malade en bonnet de soie noire : ils haussent les épaules. M. David avait ses raisons particulières pour hausser les épaules quand on parlait ainsi de brigands C'était une figure bilieuse et pensive : une tête de Génevois, un peu étroite, mais tranchante et de parti pris. On ne peut pas dire qu'il avait la physionomie méchante. En nos siècles utilitaires, ce mot *méchant* arrive à n'avoir plus de sens : il faut le remplacer par des expressions plus précises. Il

y avait dans le regard froid et triste de M. David une profonde fatigue qu'on pouvait aisément traduire par le mot *misanthropie*. Il y avait dans les lignes de sa bouche de l'amertume et de la sévérité. Son front fuyait, mais il avait de la hauteur. La courbe busquée de son nez était provoquante. En somme, l'aspect général de ce visage indiquait la réflexion, la réserve, l'austérité, l'égoïsme.

Il ne nous reste qu'un personnage à peindre : c'est le compagnon du véturin, celui qui était assis dans le cabriolet auprès de Battista Giubbetti. Celui-là se nommait le chevalier d'Athol sur le livret du véturin. Il arrivait de Sicile par le paquebot, et n'avait arrêté sa place que jusqu'au couvent del Corpo-Santo. C'était un beau garçon à la mine éveillée et souverainement vaillante. La méditation ne l'étouffait pas, en apparence du moins. Son regard, clair et insouciant, se promenait sur le paysage, tandis que ses doigts effilés, blancs et jolis comme des doigts de comtesse, roulaient une mince cigarette. Il était tout jeune. On lui aurait donné à peine vingt-deux ou vingt-trois ans, sans la soyeuse moustache noire qui ombrageait sa lèvre supérieure. Demi-couché qu'il était dans le cabriolet, on ne pouvait juger sa taille; mais vous l'eussiez deviné grand, et la nonchalance même de sa pose décelait je ne sais quelle merveilleuse souplesse. Il semblait que tout fût aisé à ce beau lion paresseux, sauf peut-être la gaucherie roide et nouée de nos gentlemen à la mode. Encore ne faut-il jurer de rien. La maladresse est à la portée de tous les gens adroits, et les hommes d'esprit ont cette heureuse faculté d'être idiots à l'heure dite.

Ce chevalier d'Athol eût peut-être, au besoin, empesé tout à coup la grâce souple de son torse et posé en

mannequin sans ressorts sur un trotteur anglais tout aussi grotesquement que pas un sportman empalé. Son costume indiquait un voyageur d'habitude.

Bien que les touristes n'abondent pas précisément dans ces parages, il en vient cependant chaque année. Une cinquantaine d'Anglais prennent le soin d'emporter dans leurs poches quelques mottes de la terre qui entoure le gouffre d'Oppido.

Notre voyageur, dont la bouche laissait passer une parole musicale et sonore, ne pouvait être un Anglais. Et pourtant Battista, l'honnête homme, l'appelait milord ! Tel est le résultat de cette fièvre de voyages qui a pris depuis cinquante ans les couteliers de Birmingham. Quiconque se promène en Grèce ou en Italie passe auprès des indigènes pour un fabricant de rasoirs, et reçoit à bout portant ce titre de milord. Du reste, le nom d'Athol est illustre de l'autre côté du détroit ; il appartenait aux anciens souverains de l'île de Man. Il est inscrit, avec titre ducal, au *peerage* du Royaume-Uni. C'est un grand nom porté par de très-grands seigneurs. Mais, disons-le tout de suite, notre chevalier d'Athol n'avait aucun droit de succession à la pairie. Il avait la séve hardie de sa jeunesse et le sort.

La route qui remonte de Tropea à Monteleone s'enfonce d'abord dans les terres, puis revient sur ses pas, repoussée par la base du Monte-Mimo, de telle sorte qu'elle range un instant le bord de la mer avant d'arriver au cap Vatican.

— Regardez-moi cela, milord, dit Battista au moment où le coude de la route démasquait la Tyrrhénienne ; voilà une vue !... En arrière, on aperçoit très-bien la Sicile, l'ancienne Trinacria... ou Sicania, capitale Syracuse, du temps des Romains... présentement

Palerme ; produits : vins excellents, fruits, blé, huile, soie, laine, coton, sucre, manne, miel, cire... air pur et sain, mer poissonneuse, célèbre par son volcan qui a nom l'Etna, lequel est élevé de trois mille et tant de mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre, plomb et fer... carrières de porphyre, marbre, jaspe, agates, émeraudes. Elle produit de l'alun, du vitriol, du soufre. Mais Votre Excellence en vient, s'interrompit trop tard Battista.

Tous les véturins sont un peu cicerones ; ils saisissent avec un certain plaisir l'occasion de placer leur *boniment*.

— A gauche, avec votre permission, milord, reprit Battista, ce sont les îles Lipari, dont la principale...

— Qu'y a-t-il maintenant au Martorello ? demanda brusquement le jeune voyageur.

Battista fut sur le point de lâcher les rênes.

Il regarda le chevalier d'Athol en dessous.

— Son Excellence est déjà venue dans le pays ? dit-il.

— Je te demande, l'ami, répéta le chevalier d'Athol, ce qu'il y a maintenant au Martorello ?

— Eh bien, répondit le véturin, au Martorello, milord... Il n'y a rien, que je sache.

— Que sont devenus *les Six ?*

— *Les Six ?...* répéta Battista d'un air innocent.

En même temps, il allongea un maître coup de fouet à ses bêtes.

Le chevalier d'Athol se prit à siffler tout doucement l'air de Fioravante :

Amici, alliegre andiamo alla pena !...

— Un joli air napolitain, milord !... murmura le véturin, dont l'agitation était visible.

— Que sont devenus *les Six ?* répéta le voyageur.

— *Ohimé !* grommela Battista, il ne manque pas de gens qui savent la musique !

— Donne ta main, ordonna le chevalier d'Athol, si tu connais le charbon et le fer.

Battista, tremblant, donna sa main.

— Bien ! bien ! fit-il en sentant la double croix que l'étranger traçait sous sa paume, j'ai entendu parler de cela par un agent du roi Ferdinand qui cherchait sa vie du côté de Monteleone...

Le chevalier d'Athol sourit et dit :

— L'ami, tu es un garçon prudent.

Puis, lâchant la main de Battista et le regardant en face :

— *Il y a quelque chose de plus fort que le fer !* prononça-t-il distinctement.

— *C'est la foi*, répliqua le véturin sans hésiter.

— *Il y a quelque chose de plus noir que le charbon*, ajouta le jeune voyageur.

— *C'est la conscience du traître.*

— Tu es compagnon ?

— Vous êtes maître !... A la grâce de Dieu !... J'ai une femme et un enfant qui va venir... Mais, par saint Jean mon patron, précurseur du Christ ! s'il faut aller, on ira !

— Que sont devenus *les Six ?* demanda pour la troisième fois Athol.

— Excellence, répondit Battista, si vous êtes maître, comment ignorez-vous cela ?

— Parle ! commanda le jeune voyageur, au nom du charbon et du fer !

— Ils étaient *sept*... murmura le véturin.

— Je ne sais où est le tombeau du septième, prononça le chevalier d'Athol avec mélancolie.

II

MARIO MONTELEONE

Battista se découvrit respectueusement et fit le signe de la croix.

— Le septième était un saint! dit-il.

Puis il reprit d'un air sombre :

— Quand on eut assassiné Mario Monteleone, trois fois comte, deux fois baron, et maître des chevaliers forgerons, les six gentilshommes furent proscrits... je répète ce qu'on m'a dit, Excellence. Ils vinrent une nuit : *c'était le 15 octobre 1816*. Ils se firent ouvrir les portes du couvent del Corpo-Santo, là-bas, au-dessus du Martorello, et déclarèrent la vendetta au meurtrier de Mario Monteleone.

— Le nom de ce meurtrier? demanda Athol.

Comme le véturin hésitait et devenait plus pâle, Athol ajouta :

— N'oserais-tu le prononcer?

— Il y a aujourd'hui quatre semaines, répondit Battista en baissant la voix, que le marquis de Francavilla est mort...

— Comment mort?

— D'un coup de couteau calabrais au travers du cœur.

— Et ce marquis de Francavilla était gouverneur du Pizzo lors des exécutions?

— Oui, signor... et, au moment de son décès, intendant de la Calabre ultérieure deuxième.

Dans les États du roi de Naples, l'intendant est le

chef de l'administration provinciale. Ses pouvoirs sont beaucoup plus étendus que ceux de nos préfets.

— Francavilla était coupable, dit le chevalier d'Athol comme en se parlant à lui-même ; mais ce n'est pas lui qui a tué le saint Monteleone... *Les six* n'ont-ils pas été plus haut ?

— Plus haut ? répéta le véturin ; non... Giacomo Doria est mort dans son lit... ses deux enfants ont son héritage.

— Le comte Giacomo était-il donc soupçonné ? demanda vivement Athol.

— Je répète ce qu'on dit, fit Battista pour la seconde fois ; ce sont les Doria qui ont les biens de Monteleone... Et le comte Giacomo était dans le pays quand le malheur arriva.

Le jeune voyageur rêvait.

— Et plus bas ? fit-il tout à coup.

— Plus bas ? répéta encore Battista.

— La vengeance des six a-t-elle été plus bas ?

— Ah ! voyez-vous, signor, je ne peux parler que d'après les *on dit*... Il y a le colonel.

— Trentacapelli ?...

— Juste... Trentacapelli a été trouvé, voilà déjà longtemps, sur la route de Cosenza, la figure dans une mare... La lame du couteau calabrais lui sortait derrière le dos.

— C'était le couteau d'un compagnon ?

— C'était le couteau du Silence.

. . . .

Dans l'intérieur, l'homme au bonnet de soie noire avait fermé les yeux. Il semblait dormir.

— C'est bien vrai, petite sœur, disait Julien, qui tenait les mains de Céleste dans les siennes ; je suis des-

tiné à un ministère de résignation et de charité ; je ne devrais avoir que des pensées pacifiques... Eh bien, je me sens malgré moi saisi et entraîné au récit des batailles guerrières et même de ces autres batailles qui se livrent dans le monde, avec un salon pour champ-clos et la passion pour arme. J'ai peur quelquefois...

— Rien ne te force à recevoir les ordres, Julien, mon frère chéri, répliqua la jeune fille.

— Rien?... et ma vocation ?

— Si tu regrettes le monde?... commença Céleste.

Il l'interrompit avec un mouvement de colère.

— Ah! tu es bien heureuse, toi, dit-il; tu ne regrettes rien !...

Céleste étouffa un soupir. Cependant elle répliqua, tandis que ses yeux cachaient leur brillant rayon derrière ses paupières demi-closes :

— Je ne connais rien, mon frère.

— Ni moi non plus, fit Julien naïvement.

— Alors que peux-tu regretter ?

Le séminariste prit un air d'importance.

— Sais-je expliquer ce qui se passe en moi? s'écria-t-il, et saurais-tu le comprendre?... Je souffre !

Céleste releva les mains de son frère et les appuya contre ses lèvres. La voiture arrivait au sommet du cap Vatican, et tout ce grand paysage, calme et morne, de la baie de Sainte-Euphémie, se déroulait au-devant de nos voyageurs.

Maintenant que Julien ne parlait plus, Céleste avait comme un remords de l'avoir interrompu. Entre gens qui s'aiment, la supériorité est presque toujours un esclavage. On a beau ignorer cette supériorité, elle perce par l'amour. Céleste pressa la main de Julien entre les siennes.

— Voyons, frère, dit-elle, le voilà, ce fameux golfe dont tu m'entretiens depuis le commencement de la route... Raconte-moi deux ou trois chapitres des *Victoires et Conquêtes*.

— Ceci est un chapitre des *Défaites et Revers*, ma sœur, répondit Julien; l'histoire est là, dans ma tête bien mieux gravée que si je l'avais lue quelque part. C'est un témoin oculaire qui me l'a rapportée, le bon Manuele.

— Notre cher Manuele était là? s'écria la jeune fille. Oh! je t'en prie, Julien! fais-moi ce récit; ce sera comme si nous parlions de notre excellent père!

A ce moment, les yeux de M. David s'ouvrirent imperceptiblement. Il glissa un regard rapide et tranchant sur les enfants qui lui faisaient face; puis il laissa retomber ses paupières.

Sauf ce mouvement tout physique de la paupière et le rayon subtil qui jaillit un instant de sa prunelle, sa physionomie n'avait point changé.

— Penses-tu que Manuele soit réellement notre parent, Céleste? demanda tout à coup Julien.

— Je serais désolée qu'il ne le fût point, répondit vivement la jeune fille.

Elle attendit avec une sorte d'anxiété, pensant que son frère allait ajouter quelque chose à ce sujet; mais Julien rompit l'entretien.

— Oui, oui, reprit-il, Manuele m'a bien souvent raconté cela. Il y a là dedans un comte de Monteleone qui ressemble aux héros de la Grèce et de l'ancienne Rome. Ce n'est pas à cause du roi Murat que j'ai si présente à la mémoire l'histoire de Manuele, c'est à cause de Mario Monteleone.

— J'écoute, dit Céleste, qui prit un air attentif

et croisa ses belles mains blanches sur ses genoux.

Julien cependant semblait rêver et ne parlait point.

— Eh bien? fit la jeune fille avec reproche.

— Je songeais, dit Julien en jetant un regard du côté de M. David pour constater qu'il dormait encore, je songeais à notre présent et à notre avenir, Céleste. Notre passé est court et ne nous a rien appris, sinon que nous devons le jour à une famille française, exilée et proscrite. Les révolutions sont partout les mêmes, elles jettent çà et là sur une terre étrangère de pauvres orphelins condamnés. Je songeais aux enfants orphelins de ce Mario Monteleone.

— Il avait des enfants? interrompit Céleste.

— Trois enfants, qui lui furent enlevés tous les trois par une *fatalité* inexplicable et qu'il n'a jamais revus, trois enfants dont il porta successivement le deuil, et qu'il fit chercher longtemps, bien longtemps en France, en Allemagne, partout... et toujours en vain! trois enfants qui étaient, les deux derniers surtout, le cœur de leur pauvre mère. Si bien qu'après leur enlèvement, Mario Monteleone fut seul avec une morte dans sa maison déserte. Sa femme avait perdu la raison!

Céleste écoutait. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— Notre mère à nous, murmura-t-elle, est morte en Sicile. Manuele me l'a dit.

Julien passa la main sur son front, et son visage, plus pâle, prit une expression de découragement.

— Je ne sais pas, non, je ne sais pas, Céleste, d'où me vient cette tristesse profonde qui, à certaines heures, me dégoûte de la vie. Il me semble qu'un grand malheur est sur nous et autour de nous, un malheur, un malheur qui a commencé avec nous et qui ne finira qu'avec nous... J'ai fait bien des efforts pour deviner;

je n'ai pas pu. Mais il y a dans mes souvenirs un point précis et ineffaçable. C'est le jour où, pour la première fois, nous vîmes notre bon Manuele. Nous étions dans cette ferme du val de Mazzaro où l'on nous élevait par charité. Je le vois encore accourir vers nous les bras ouverts... et nous, timides, ombrageux, fuir à la vue de cet étranger.

— Il nous dit que nous étions ses enfants, ce jour-là! murmura Céleste.

— Il nous dit que nous allions être riches et heureux. Nous le suivîmes dans cette riante maison, non loin de Catane. Chaque jour, il écrivait des lettres, et je me souviens qu'une fois il me dit: « Si je n'étais pas ton père, Julien, est-ce que tu m'aimerais tout de même? »

— Il te dit cela? fit Céleste, curieuse.

— Oui... Et il me parla de ma mère, qui venait de loin pour me chercher, de France, sans doute. Tout à coup, il fit une absence. Quand il revint, il était bien changé!

— Je me souviens de cela! s'écria Céleste; il fut malade...

— Et dans son lit, quand nous approchions, il nous regardait avec des larmes plein les yeux.

Céleste répéta:

— Je me souviens de cela.

— J'étais déjà grand, reprit Julien; c'était à la fin de l'automne, il y a six ans... Dès qu'il put se relever, il nous mena à Girgenti acheter des habits de deuil.

— Il nous dit que son frère était mort, interrompit Céleste; j'eus une robe noire...

— Était-ce bien son frère qui était mort? murmura Julien.

La jeune fille répondit:

— Pourquoi nous aurait-il trompés ?

Leurs mains étaient réunies. Ils se regardaient. Julien détourna les yeux le premier.

— Céleste, dit-il, je crois que je mourrai jeune.

Puis il ajouta :

— Je prie Dieu qu'il te prenne avant moi, Céleste, afin que tu ne restes point seule ici-bas !

— Tu es bon ! murmura la jeune fille, dont les paupières devinrent humides ; tout ton cœur est dans ces paroles !

— Manuele est triste, reprit Julien, n'essayant pas même de lutter contre le courant de sa mélancolie ; Manuele nous a quittés la mort dans le cœur. Je ne sais pourquoi, en recevant sa dernière lettre, où il nous envoyait dix ducats en nous donnant rendez-vous dans ce pays inconnu, l'idée de sa pauvreté m'a saisi pour la première fois. Nous n'avions jamais manqué de rien, ma sœur ; mais où Manuele prend-il l'argent qu'il nous donne ?

Céleste releva sur lui ses grands yeux.

— Je me suis fait cette question-là bien souvent, prononça-t-elle à voix basse.

— Avant moi !... dit Julien avec surprise. Tu ne me dis donc pas tout ce que tu penses, Céleste ?

— Tout ce qui peut te rendre heureux, Julien, répliqua la jeune fille, je te le dis.

A ce moment, soit avec intention, soit involontairement, M David s'allongea sur sa banquette et rouvrit ses paupières à demi.

— Écoute, petite sœur, dit Julien abandonnant aussitôt ce sujet de conversation intime ; il nous faut prendre les choses de plus haut... Mario, des princes de Bénévent, comte de Monteleone, de Palazzi et Vi-

serte, baron de Civita-Galla et de Vittole, était le cousin du roi Ferdinand et le plus grand seigneur des Calabres. Orphelin de père et de mère, il avait été élevé à la cour avec l'héritier des Doria, et François, prince royal de Naples, fils unique de Ferdinand. Le roi aimait les trois adolescents d'une tendresse presque égale, et, s'il donnait parfois à l'un d'eux une part plus grande de caresses, c'était à Mario Monteleone. Le roi disait:

» — Mon fils François de Bourbon et Giacomo Doria sont des gentilshommes: l'enfant Monteleone est un prince.

» Il fallait que l'affection du roi fût bien grande, car il ne cessa point d'aimer Mario Monteleone lorsque celui-ci, entraîné par ces idées de liberté qui saisirent tous les généreux cœurs à la fin du dernier siècle, prit parti pour les réformateurs. Giacomo Doria le suivit. Le prince François lui-même, séduit par l'éloquence de Monteleone, donna, dit-on, les mains au mouvement, et ambitionna le titre de libérateur de l'Italie. Mais Mario Monteleone ne voulait pas de l'étranger, et, quand le général français Championnet vint faire le siége de Naples, en 1799, il se mêla, bras nus et la ceinture rouge autour du corps, à ces bataillons de pécheurs et de lazzaroni qui défendirent Naples avec tant d'héroïsme. Le roi Ferdinand pressa cette main noire encore de poudre. Il tint longtemps Mario embrassé en l'appelant son fils. Puis il lui demanda :

» — Neveu, que veux-tu?

» — Sire, répondit Mario Monteleone, je veux la liberté de l'Italie.

» Le roi Ferdinand Ier, le même qui nous gouverne aujourd'hui et dont le règne dure déjà depuis cinquante-quatre ans, promit des réformes. Mario Monte-

leone attendit ; puis, las d'attendre, il dit un jour adieu à Ferdinand de Bourbon, quitta la cour pour jamais et se retira dans ses domaines.

» C'était vers le commencement de ce siècle. Monteleone vécut d'abord dans la solitude. Il n'avait qu'un ami : Giacomo Doria, son ancien compagnon d'armes et de plaisirs. Quand Giacomo Doria retournait à Naples, Monteleone restait seul avec une jeune parente élevée par charité dans sa famille et qui lui tenait lieu de sœur. Celle-ci avait nom Barbe de Monteleone. Mario l'aimait pour son esprit ingénieux et soumis, pour son éducation choisie et sa piété. Peut-être Barbe aimait-elle Mario d'une autre manière.

» Il me semble voir cette femme dont Manuele ne m'a fait le portrait qu'une fois. Elle avait la beauté du visage, mais un accident survenu dès son enfance avait déformé sa taille. Ses épaules inégales, son torse raccourci et dévié, imprimaient à toute sa personne un cachet de difformité. Elle portait, pour dissimuler cela, des vêtements amples et de couleur sévère, semblables à ceux des nonnes. Elle avait quelques années de moins que son parent et protecteur.

Quand Monteleone épousa, vers l'année 1801, la belle Maria des Amalfi, Barbe fit à la jeune épousée un accueil plein de grâce et d'affection. Mais on la vit maigrir et pâlir. Elle fut prise d'une maladie de langueur. On crut qu'elle allait perdre la vie. Le secrétaire du comte de Monteleone, un Allemand, fit venir de son pays un médecin savant. Barbe fut sauvée, mais son visage garda toujours un masque de livide pâleur.

» Maria des Amalfi, la nouvelle épouse du comte, était de grande famille, mais sans fortune. Le comte n'en avait pas besoin. Qu'eût ajouté une dot à ses im-

menses domaines? Elle avait la beauté d'un ange. Son cœur était plus angélique encore que sa beauté. Elle apporta au comte sa jeunesse charmante, sa douce âme pleine d'amour, son esprit cultivé, son cœur noble sachant compatir à tous les malheurs.

» Peu de temps après la guérison de Barbe, Dieu voulut mettre le comble aux joies de Monteleone, Maria lui donna un fils. Que d'espérances autour de ce cher berceau! et que d'amour. Barbe, plus folle que la jeune mère elle-même, ne pouvait se rassasier de caresses. Elle disputait le nouveau-né à la nourrice et le voulait toujours dans ses bras. C'était un spectacle calme et doux qu'offrait la grande salle du château dans les longues soirées d'hiver. La noble figure de Monteleone semblait refléter tous ces sourires amis qui s'épanouissaient autour de ce berceau où se concentraient ses espérances. Mais tout à coup un voile de deuil couvrit ces allégresses de famille et ces tendres espoirs.

» Un matin, la nourrice en pleurs apporta le berceau vide. Barbe s'arracha les cheveux. Sa douleur fut en quelque sorte plus poignante que la douleur du père et de la mère. Après le premier moment de stupeur, on se demanda quelle main avait pu porter ce lâche et terrible coup. Que répondre? La nourrice avait sa mère dans le pays : une vieille femme qui avait nom Berta. Berta put dire seulement qu'une troupe de zingari avait campé dans la vallée. Cette Berta appartenait à Barbe. Comme Barbe, elle adorait l'enfant et la mère.

» Des courriers partirent dans tous les sens. Barbe attendait leur retour à la fenêtre la plus élevée du château. Dès qu'elle les apercevait au loin, elle courait à leur rencontre. Mais nulle part on n'avait vu ni bohémiens ni enfants. Le dernier espoir mourut. Une tris-

tesse morne emplit le château, naguère si joyeux. Cela dura une année.

» Mais Monteleone avait dans son cœur des ressources contre cette mort anticipée, qui est le découragement. Il regarda autour de lui, et vit qu'il y avait des misères à secourir, des plaies à cicatriser, du bien à faire Ce jour-là, il se réveilla. C'était ce domaine de Monteleone, toute une grande contrée, ruinée à la fois par les tremblements de terre, par les épidémies qui suivent toujours les cataclysmes et par la paresse invétérée des habitants. Monteleone se dit :

» — Voici ma tâche... Dieu verra mes efforts et me prendra en pitié.

» Il se dit encore :

» — *Je ferai* des *hommes* avec ces misérables. On verra dans les Calabres, pour la première fois depuis cent ans, un peuple de travailleurs.

» Le grand comte Giacomo Doria, son ancien frère d'armes et de plaisirs, avait autrefois partagé ses idées de liberté. Monteleone voulut l'avoir pour associé et lui fit part de ses généreux desseins. Les domaines de Doria confinaient aux siens et se trouvaient dans un état pareil. Mais Doria ne se souvenait déjà plus des aspirations de sa jeunesse ; et, quand Mario lui eût confié ses desseins il n'en fit que rire. Il répondit :

» — Les Doria ne se sont jamais servis que d'un seul outil, qui est l'épée.

» — Mon cousin, dit Mario, nous autres Monteleone, nous passons pour être d'aussi bonne maison que vous... Si vous ne voulez point m'aider, j'agirai seul.

» Et il se mit à la besogne.

» Pendant son règne, car il fut roi dans cette partie de la Calabre ultérieure, on vit l'olivier grandir et fleu-

rir, la vigne monter à l'orme, le maïs d'or onduler à la brise sur le versant jadis désolé des collines; le frêne donna la manne, et le riz ensemencé jeta sur les marécages un opulent manteau de verdure. Ce n'était pas assez. La nourrice du monde a deux mamelles : l'agriculture et l'industrie. Mario Monteleone voulut l'industrie après l'agriculture. Et, comme la fierté stupide du Calabrais contre-carrait son dessein, il prit un jour à la main le marteau et battit le fer sur l'enclume. Cela fit grand bruit. Dans tout le royaume de Naples, on ne parlait que de Mario Monteleone *il Benefattore*, comme on l'appelait. Les jeunes courtisans riaient de bon cœur en songeant à son marteau de forge; mais le peuple le bénissait. Le roi Ferdinand entendit parler de ses forges, dont la principale était à Martorello, à quelques milles d'ici. Le roi dit en riant :

» — Une fois en ma vie, je veux voir travailler mes Calabrais.

» Mais ce qui l'attirait surtout, c'était son ancien pupille, qu'il appelait ingrat, et qu'il accusait de l'avoir abandonné. Il partit de Naples avec l'intention de le ramener à tout prix. C'était en 1805.

» Mario, comte de Monteleone, reçut Ferdinand de Bourbon avec le tablier de cuir et le marteau à la main. Quand le roi eut *vu travailler* ses Calabrais, il changea d'avis et dit à Monteleone en l'embrassant :

» — Reste ici... tu m'as ressuscité un royaume.

» Il lui donna la grand'croix de l'ordre de Saint-Ferdinand, et autorisa solennellement l'Association des gentilshommes forgerons dont Monteleone était le grand-maître. (*Cavalieri ferrai.*) Six hommes de confiance qu'il avait, ses amis et ses parents pour la plupart, composèrent cette Association des gentilshommes

forgerons. Elle fut rompue peu de temps après par le même roi Ferdinand

» Les forges du Martorello étaient fondées ; une ville avait surgi de terre, une ville qui est morte maintenant. Pendant quelques années, Tropea fut un port de commerce. Les vaisseaux anglais apportaient la houille et remportaient le fer. Le bois venait de la Sila, cette grande forêt qui est dans l'Apennin, à l'est de Cosenza, cette forêt où l'on pourrait prendre, sans l'épuiser, cent mille troncs de chênes, de hêtres et de châtaigniers tous les ans, jusqu'à la fin du monde. La révolution était faite, la révolution pacifique. Le pays vivait. Chose étrange ! la race se relevait visiblement. La beauté physique, chassée par la misère, revenait dans cette grande Grèce, qui avait été si longtemps sa patrie.

» Lors des événements de 1808, Mario Monteleone et ses adhérents résistèrent du mieux qu'ils purent à l'influence française. Mario fit même le voyage de Sicile, afin d'offrir à Ferdinand de Bourbon, son maître et son ami, le secours de son épée. Le roi lui dit :

» — Je t'attendais.

» Mario lui baisa la main, les larmes aux yeux. Le gentilhomme se réveillait en lui.

» Ce fut pendant ce voyage de Sicile que la foudre éclata pour la seconde fois sur la maison de Monteleone. Dieu avait eu pitié de son serviteur. Le bonheur était revenu dans la famille. Le temps n'eût point suffi à cicatriser la plaie qui saignait aux cœurs du comte et de la comtesse, pleurant leur premier né. Mais deux fois l'union bénie de ces belles âmes avait été féconde, Maria des Amalfi, toujours jeune et plus charmante dans l'épanouissement de sa beauté, avait mis au monde deux autres enfants : un fils et une fille.

» Tu vas te croire au beau milieu d'un récit romanesque, ma pauvre Céleste, s'interrompit ici Julien, et pourtant c'est Manuele qui m'a raconté cela. Manuele qui n'est pas un poëte! Je n'ajoute rien à ses paroles tant de fois répétées.

» Ce bon Mario Monteleone avait le cœur qu'il fallait pour savourer passionnément les saintes joies de la famille. Il était si heureux, cet homme, qu'il voulut concentrer son bonheur, rassembler en cher faisceau toutes ses allégresses et bâtir un temple à sa félicité. Au centre de cette vallée dont la prospérité était son ouvrage, au centre du Martorello, un pavillon tout en marbre s'éleva. Dans la chambre du rez-de-chaussée, aux murailles rafraîchies par sa position même, qui était un peu au-dessous du sol, on plaça le lit nuptial et les deux berceaux. Le lit nuptial était entre ces deux blanches couchettes où dormaient deux amours. C'est là qu'il se retirait avec Maria des Amalfi, plus belle par ses tendresses de mère heureuse ; c'était là qu'il goûtait dès ce monde tous les délices du paradis. Ai-je besoin de te dire qu'un premier malheur avait éveillé la prudence du père et de la mère? ai-je besoin de te dire quelles précautions minutieuses entouraient ces deux berceaux?

» Les enfants grandissaient Si Monteleone pouvait passer pour la Providence du pays, Maria des Amalfi en était l'ange. L'amour de tout un peuple faisait bonne garde. Quand Monteleone revint de son voyage de Sicile, personne n'accourut à sa rencontre sur la route où il cherchait des yeux Maria, sa femme, et les deux gais chérubins, Personne! Quand il franchit le seuil de sa maison, un silence morne accueillit son entrée.

» — Ma femme! s'écria-t-il, mes enfants! Où sont mes enfants et ma femme?

» Point de réponse. Enfin, l'un des six gentilshommes forgerons, cet Allemand qui avait été son secrétaire, lui dit :

» — Maître, rassemblez tout votre courage. Dieu vous a frappé. Vous n'avez plus d'enfants, et votre femme se meurt !

» Monteleone entra dans la chambre de marbre. Il vint s'asseoir au chevet de sa femme, qui ne le reconnut point. Dans son délire, elle parlait à ses enfants ; elle les voyait, elle les baisait, et ces chimériques caresses mettaient la mort dans le cœur du malheureux père. Voici ce qui s'était passé :

» La vallée du Martorello n'est séparée des grèves que par une étroite colline ou falaise, au sommet de laquelle habitait cette vieille femme nommée Berta, mère de la servante qui s'occupait des enfants. Quelques jours avant le retour de Mario Monteleone, la servante alla voir sa vieille mère et emmena les deux enfants dans le petit carrosse qu'elle avait coutume de traîner. Le soir, elle revint en criant et en pleurant. Des hommes masqués étaient entrés dans la chaumière de Berta ; ils avaient volé les deux enfants, et la servante avait vu, du haut de la colline, les ravisseurs faire force de rames vers une felouque barbaresque, à l'ancre dans les eaux de Stromboli.

» Monteleone ne put interroger la servante, elle s'était noyée dans les eaux de la Brentola. Barbe, frappée aussi violemment que la mère elle-même, ne pouvait que gémir et pleurer. Monteleone fit murer le pavillon de marbre, où restèrent là le lit nuptial et les deux berceaux. Ce fut comme le tombeau de son bonheur.

» Maria des Amalfi ne put rendre son âme à Dieu. Elle guérit. Mais Dieu clément eut pitié d'elle et ne lui

rendit point la raison. Sa folie était de se croire morte.

» Un soir, les Six se réunirent dans la maison de Mario Monteleone, et l'Allemand dit :

» — Maître, ceux qui vous sont dévoués réfléchissent pour vous... Le hasard ne frappe pas précisément deux fois à la même place ; il a fallu, pour porter ces deux coups pareils, la main d'un traître... Qui fait le mal, sinon celui qui est intéressé à mal faire ? Maintenant que vous n'avez plus d'enfants, Giacomo Doria devient votre héritier légitime...

— Quoi ! s'écria ici Céleste, interrompant le récit de son frère, il se pourrait?...

Julien reprit :

— Voici ce que répondit Monteleone à cette insinuation :

» — Giacomo Doria est mon cousin. Nous avons longtemps vécu en frères... Barbe, ma parente, m'a parlé déjà comme vous le faites : je l'ai sévèrement réprimandée... Que Dieu conserve à Giacomo les deux beaux enfants qu'il a ! Je défends à quiconque m'aime et m'obéit de rien entreprendre contre la maison de mon cousin Doria !

— C'était un saint ! murmura Céleste.

— Oui, dit Julien, c'était un saint... et Dieu le traita comme tel, puisqu'il fit de lui un martyr !

» Monteleone fut proscrit par le nouveau gouvernement et vit confisquer ses comtés avec ses baronnies. Cependant, le roi Joachim laissa subsister les forges de Martorello, qu'il mit sous la surveillance d'un intendant ou préfet spécial il n'y eut ni exactions ni violences. *Les Six*, comme on appelait les chevaliers forgerons, en l'absence du maître, qui était le septième, continuèrent leurs travaux et organisèrent réellement une so-

ciété secrète. Cette société, qui, dit-on, subsiste encore, malgré les proscriptions prononcées contre elle, prit des proportions considérables et contribua puissamment à la révolution de 1815.

» Il y avait une chose étrange. Monteleone, exilé en Sicile, eut le même sort que le roi Murat sur le trône de Naples. On essaya deux fois de l'assassiner. Ce fut pendant le séjour que fit auprès de lui Barbe, sa parente, et un des Six, son bras droit, son homme de confiance, l'Allemand, dont j'ai parlé déjà plusieurs fois. Barbe et l'Allemand accusèrent les Doria. Monteleone ne crut pas. Il avait retrouvé Giacomo Doria en Sicile; Giacomo, heureux père de deux enfants, un fils et une fille. Le fils de Giacomo avait déjà l'âge d'homme.

» Quand la chute de Murat et la restauration de Ferdinand mirent un terme à l'exil, Monteleone, Doria et son fils Lorédan traversèrent le détroit dans la même barque et s'assirent côte à côte dans le même carrosse. Au commencement du mois d'octobre de l'année 1815, Mario Monteleone fut ramené en triomphe au milieu de ce peuple des Calabres qui était sa famille.

» Ce fut treize jours après que Joachim Murat, proscrit à son tour, vint tenter un débarquement dans le royaume de Naples. Mais la fortune n'était plus avec lui. En un instant il vit ses espérances s'évanouir. Il se trouva en quelques heures sans armée et sans suite, errant dans un pays qui avait été son royaume. Aux dernières lueurs du crépuscule, le roi, qui était seul avec Franceschetti et un Français fidèle, voulut lire un écriteau suspendu à une perche, pensant qu'il saurait ainsi le nom du lieu où il se trouvait. L'écriteau était une pancarte signée par le marquis Francavilla, gou-

verneur du Pizzo. On y promettait une prime de vingt-cinq mille ducats à quiconque livrerait la tête du brigand Joachim Murat, se disant roi de Naples. Cela le fit sourire, et il dit :

» — C'est bien peu !

» Cependant, il n'y avait pas d'autre ressource que de se rembarquer. Les deux compagnons de Murat interrogeaïent l'horizon avec désespoir. Aussi loin que leurs regards pouvaient se porter, on n'apercevait point trace de navire. Le patron, Maltais qui se nommait Olivier Barbara, avait reçu son payement. Craignant les suites de cette téméraire entreprise, il avait mis à la voile quelques heures auparavant. Le roi, le général et le Français étaient alors sur la grève, au pied de cette couche que tu vois là-bas, petite sœur, et sur laquelle s'élève la guérite d'un garde-côte. Derrière le monticule s'ouvre une vallée où coule la petite rivière de Brentola. Nos fugitifs se croyaient descendus beaucoup plus au nord.

» Après avoir erré longtemps sur le rivage, cherchant toujours leur navire, qu'ils ne devaient point trouver, ils arrivèrent, épuisés de faim et de fatigue, à cette route où nous sommes. Une grande maison s'élevaït à mille pas du rivage, au bord de la vallée, qu'ils prenaient maintenant à revers. Cette maison était pleine de bruit et de lumière, il y avait festin. Ils frappèrent ; on leur ouvrit ; l'hospitalité leur fut accordée. Dans la salle à manger, il y avait une douzaine d'hommes attablés autour du maître, sombre et triste au milieu de cette fête. Vis-à-vis du maître, une place restait vide. C'était la maison de Monteleone, dont on célébrait le retour. La place vide appartenait à Maria des Amalfi, sa femme folle. Les convives étaient les Six

d'abord, puis quelques gentilshommes du parti de Bourbon, parmi lesquels Giacomo Doria et son fils Loredano. Monteleone avait ordonné que les hôtes nouveaux fussent introduits.

» Franceschetti s'avança jusqu'à la porte. Il n'eut besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître la mâle et noble tête du maître.

» — Que Dieu nous aide! dit-il tout bas en se repliant vers Murat; nous sommes au pouvoir de Mario Monteleone!

» Celui-ci demandait :

» — Pourquoi nos hôtes n'entrent-ils pas?

» Et déjà on chuchotait autour de la table. Le bruit de la fusillade qui avait eu lieu cette après-midi était venu jusqu'au Martorello. Joachim appela Mario Monteleone par son nom.

» — N'allez pas! s'écria-t-on de toutes parts.

» Le maître s'était levé. Tous firent de même et voulurent le suivre. Il leur dit :

» — Restez!

» Et il se rendit seul à l'appel de l'inconnu. Il y avait des valets dans la salle d'entrée. L'étranger dit au maître :

» — Je ne puis me nommer qu'à vous.

» Le maître fit retirer les valets. Murat et Monteleone ne s'étaient jamais vus avant ce jour. Murat regarda Monteleone avant de parler. Monteleone demanda :

» — Que voulez-vous de moi?

» — Un abri, répondit le roi : je suis accablé de fatigue... du pain et du vin; j'ai faim.

» — Ce sont des choses qu'on ne refuse à personne, seigneur, dit le maître.

» — Je suis proscrit, reprit Murat.

» — Je l'étais hier, fit Monteleone.

» — Je vous ai fait du mal... Peut-être injustement.

» — Que Dieu vous le pardonne, seigneur... Moi, je vous ferai du bien.

» — Sans me demander mon nom ?

» — Sans vous demander votre nom.

» Le sang remonta aux joues pâlies de l'étranger, qui rejeta en arrière le manteau drapé autour de son visage et dit en avançant d'un pas :

» — Je te le dirai, Mario Monteleone : je suis Joachim Napoléon, roi de Naples.

» Le maître s'inclina profondément, et resta désormais tête nue.

» — Sire, dit-il, je remercie Votre Majesté d'avoir honoré ma maison de sa visite.

» Il prit un flambeau et sortit le premier par une porte latérale.

» Murat le suivait en silence. Ils montèrent au premier étage de la maison.

» — Sire, dit Mario Monteleone en présentant un siége au roi, Dieu veuille que l'Italie n'ait jamais de plus dur maître que vous !... Ce que vous avez fait contre moi regarde votre conscience : je ne vous veux pas de mal... Je suis, il est vrai, le serviteur fidèle de Ferdinand de Bourbon, mais vous êtes mon hôte... Sous mon toit, j'en fais le serment, vous mangerez en paix et vous dormirez tranquille.

» Il sortit et revint bientôt, apportant lui-même les mets et le vin.

» — Pour ce qui est de moi, reprit-il, je me fie à mes amis et à mes serviteurs... Pour ce qui est de Votre Majesté, je ne me fie qu'à moi-même.

» Le roi s'assit à la table et mangea avidement. Monteleone le servit la tête découverte.

» Après le repas, Monteleone guida le roi par la main jusqu'à sa propre chambre. Il lui dit :

» — Sire, pour arriver jusqu'à Votre Majesté, il faudra que vos ennemis passent sur mon corps mort.

» Et il se coucha sur un matelas, tout habillé, en travers de la porte du roi. Mais la trahison veillait.

» Vers trois heures de nuit, la porte de la maison fut enfoncée. Cent cinquante gendarmes et plus de cent hommes de la troupe à pied étaient là. On ne fit pas même les sommations d'usage. Cinq officiers parvinrent jusqu'à la chambre du roi, après avoir mis des gardes à toutes les avenues.

» Dès le premier choc Monteleone tomba sur ses genoux, percé de trois blessures. Il ne lâcha point son épée. Franceschetti et le Français, réveillés en sursaut, déchargèrent leurs pistolets dans le corridor au moment où Murat se présentait à la porte de sa chambre. Aucun des cinq officiers n'eut le triste honneur de mettre la main sur le roi de Naples. Les soldats trouvèrent leurs cinq cadavres couchés autour de Monteleone évanoui, mais l'épée à la main. Murat, Franceschetti et le Français étaient parvenus à s'échapper par la fenêtre. On ne les prit qu'au bord de la mer, après une résistance désespérée.

» Tu sais le reste, petite sœur, du moins en ce qui concerne Murat. Murat fut jugé, condamné, exécuté en deux fois vingt-quatre heures. Monteleone fut également condamné comme ayant pris les armes contre son légitime souverain. Mais il n'y eut personne dans le pays pour croire à l'exécution de Monteleone, le père

des Calabres, le bienfaiteur et le saint, l'homme qui avait souffert pour sa fidélité à Ferdinand, l'ami, le parent des Bourbons, le fils des princes de Bénévent !

» Vingt mille voix, — et c'est énorme dans ces pays, — crièrent toute la nuit autour du château du Pizzo pour réclamer la liberté de Monteleone. Le marquis de Francavilla fit annoncer au peuple qu'un courrier était parti pour Salerne, où Ferdinand faisait momentanément sa résidence, pour implorer la clémence royale. On attendit. Mais, en attendant, on ne resta point oisif. Les gentilshommes forgerons étaient là. Un coup de main fut organisé pour le cas où Monteleone devrait marcher à l'échafaud. Il y avait dix fois plus de conjurés autour du Pizzo que de soldats dans la garnison. Dût la ville sauter, il fallait que Monteleone fût libre.

» On attendit deux jours et deux nuits. Le matin du troisième jour, un courrier royal parut tout au bout de la route, galopant et agitant un drapeau blanc. Ce ne fut qu'un cri :

» — Grâce ! grâce !

» Le roi faisait grâce en effet.

» Les compagnons du fer, se ruèrent, ivres de joie, vers le château. Chacun était plus heureux que s'il eût sauvé sa femme ou son enfant. Ils avaient préparé un brancard tout orné de feuillages et de fleurs pour emporter leur père en triomphe au Martorello. Ce fut un cadavre qu'on déposa sur le brancard triomphal. Monteleone était mort dans son cachot. Quelques-uns disent que, la nuit précédente, un homme s'était introduit dans sa prison. Un homme portant un masque sur son visage.

» Ceux qui disaient cela, ajoutaient que Monteleone avait été étranglé à l'aide d'une ceinture... Mais comment croire à ces fables qui vont et viennent dans le peuple ? Il y avait meurtre, voilà le vrai. La responsabilité du meurtre ne pouvait tomber que sur les gens du roi.

» Les représailles ne furent pas immédiates. Cette foule immense, muette et stupéfiée, se massa autour du brancard et accompagna le mort jusqu'au Martorello. Chemin faisant, les populations des campagnes se joignaient au cortége. Les funérailles se firent au couvent del Corpo-Santo, de l'ordre de Saint-Bruno, dont les vieilles tours dominent là-haut la montagne. Tout le pays était là, et tout le pays put remarquer l'absence de Maria des Amalfi, comtesse de Monteleone, veuve du maître. Maria avait disparu.

» En gravissant la montagne del Corpo-Santo, les six chevaliers de fer s'étaient mis en avant du brancard. On ne les vit point durant le service funèbre. Mais, dans cette immense église, dix fois trop petite pour la foule qui se pressait depuis l'autel jusqu'au rempart même du couvent, un mouvement se fit après l'*Agnus Dei*. Six hommes masqués vinrent s'agenouiller à la sainte table. Le prêtre, chose étrange et qui impressionna profondément les assistants, leur donna la communion sans qu'ils découvrissent leurs visages. En se levant de la sainte table, ils marchèrent vers le brancard où le corps de Monteleone était toujours dans son cerceuil ouvert. Ils étendirent leurs mains sur le cadavre, comme s'ils eussent prononcé en eux-mêmes un silencieux serment. Au doigt médius de chacune de leurs mains, il y avait une bague de fer. Les six bagues étaient semblables.

» On leva le corps. Ceux qui purent entrer dans le caveau virent une fosse ouverte, et au-dessus une potence à poulies. Le cercueil ouvert fut attaché aux cordes pour être descendu en terre ; les six hommes masqués ne bougeaient pas. Mais, au moment où le cercueil balancé pendait au-dessus de la fosse béante, ils étendirent de nouveau leurs mains. La corde qui avait commencé de glisser s'arrêta. Et, pendant que ces six mains aux bagues de fer restaient étendues dans l'attitude du serment, une voix, qui sortait on ne sait d'où, prononça ces paroles :

» — Nous donnons sept ans de notre vie à la vengeance de notre maître... La terre sainte ne recouvrira le corps de notre maître que quand son assassin aura payé la dette du sang ! Ceci est promis sous serment en présence de Jésus crucifié.

» Les six têtes masquées s'inclinèrent. La foule s'écoula terrifiée, tandis que les grandes orgues de l'église disaient le chant lugubre du *Dies iræ*.

» Le lendemain, le palais du duc de l'Infantado et la maison de Francavilla étaient la proie des flammes. Huit jours après, on aurait vainement cherché, dans le Martorello désert, la trace du village florissant qui s'élevait autour des forges. Les forges furent détruites parce qu'elles étaient devenues l'héritage de Giacomo Doria. Giacomo Doria et son fils Lorédan étaient soupçonnés d'avoir mené tout cet infâme complot. Mais Manuele ne les accuse pas. Manuele affirme, au contraire, que Giacomo Doria, et surtout Ferdinand de Bourbon, mirent tout en œuvre pour trouver le traître et venger l'assassinat. Il ajouta que, si jamais un Monteleone se présentait à la cour, il serait le premier du royaume. Manuele doit savoir...

» Maintenant, voici ce qu'on dit : Les compagnons du fer jurèrent la vendetta et gagnèrent la montagne. Les six chevaliers, parents ou amis de Monteleone, avaient pris la carabine : ils étaient bandits.

» On dit encore que, chaque année, au jour même où nous sommes, le 15 d'octobre, les cloches del Corpo-Santo tintent le glas funèbre, et que la nef sombre s'emplit de mystérieux fidèles. C'est le service anniversaire de Mario Monteleone, qui n'est pas encore vengé...

Julien se tut. La voiture atteignait péniblement l'extrême sommet de la côte, et prenait un détour pour descendre au pont de la Brentola. M. David toussa, s'étira, bâilla, et quitta enfin sa posture nonchalante. Il regarda l'heure à sa montre.

— C'est une étrange histoire, cela, mon jeune seigneur, dit-il en fixant tout à coup sur Julien ses yeux, qui paraissaient plus perçants sous l'ombre de ses épais sourcils.

L'étonnement fit tressaillir Céleste.

— C'est une histoire que tout le pays sait, repartit Julien.

— Et ce Manuele, reprit M. David, était au Martorello quand eurent lieu ces événements extraordinaires ?

Julien fut un instant avant de répondre. Sa physionomie, tout à l'heure si douce, avait une expression d'ombrageuse fierté.

— Seigneur, dit-il enfin, ce Manuele doit nous attendre sur la route à quelques pas d'ici... Les détails que je n'ai pu fournir à ma jeune sœur, vous pourrez les lui demander.

M. David jeta vers le bas de la route un coup d'œil

rapide et inquiet. On eût dit, en vérité, qu'il craignait d'y apercevoir quelque effrayante vision. Mais la route était déserte ; il se remit et grommela :

— En somme, cela ne me regarde guère !

III

SUR LA GRAND'ROUTE

Désormais, Julien et Céleste étaient muets. M. David reprit d'un air dégagé :

— Chaque district de ce bon pays a sa lugubre histoire... On ferait une ballade, en vérité, avec ces chevaliers du charbon et du fer !... Il y a aussi les compagnons du silence !... Tout cela sonne très-bien et donne la chair de poule aux petits enfants. Un peu plus haut dans la montagne, mon jeune cavalier, je vous engage à conter à votre charmante sœur les faits et gestes du Porporato... Vous avez ouï parler de lui, j'en suis sûr ?

— Je sais, comme tout le monde, répondit Julien sèchement, que c'est le nom d'un bandit.

— Mais quel bandit, se récria M. David d'un ton railleur ; Fra-Diavolo ressuscité ne lui atteindrait pas à la cheville !... Ah ! ah ! mon jeune cavalier, ceci est un bon pays, un excellent pays pour ceux qui aiment les contes de vieilles femmes... Nos Calabres défrayent l'univers entier de brigands d'opéra-comique. Mais, depuis qu'on a inventé le brigand calabrais, il n'y en a pas encore eu d'aussi illustre que ce splendide coquin de Porporato. Nos bourgeoises sont folles de lui et nos marquises en rêvent.

Il haussa encore les épaules, comme c'était, à ce qu'il

paraît, son geste favori, et se renfonça dans le coin du carrosse.

Dans le cabriolet, le nouveau marié, Battista Giubbetti, répondait de son mieux aux questions de son mystérieux compagnon, dont les manières lui inspiraient une certaine frayeur. Par hasard, l'entretien roulait aussi sur le brigandage.

— Alors, on s'entretient volontiers du Porporato sur ces routes? disait Athol.

— On ne parle que de lui, Excellence, repartit le véturin.

— Et que dit-on du Porporato?

— On dit qu'il est terrible et fort comme le tonnerre du ciel, beau comme un ange, plus brave et plus généreux qu'un lion!

— Bah! murmura en souriant le jeune voyageur; vous autres, Calabrais, vous dites cela de tous vos bandits!

— Depuis le temps de Rinaldini, qui n'était pas le fils d'un homme, reprit le véturin avec une gravité convaincue, il n'y a pas eu dans toute l'Italie un cavalier pareil au Porporato!

— Est-ce qu'il est venu parfois dans ce pays? demanda Athol négligemment.

— Seigneur, je ne l'ai jamais vu, répondit Battista; mais je ne puis dire qu'il n'y soit point venu. Vous savez mieux que moi ce qu'on donnerait à Naples à celui qui apporterait sa tête.

— Juste quarante mille ducats, répliqua le jeune voyageur.

Battista cligna de l'œil.

— C'est écrit, dit-il, sur les pancartes; mais allez seulement au directoire de la police, et dites : « Com-

bien me donnerait-on en sus de la prime si j'apportais la tête du Porporato ? »

— L'ami, interrompit le chevalier, vous êtes un gaillard instruit dans les affaires... Est-il jeune, ce Porporato ?

— Tout jeune.

— Je voudrais pourtant bien savoir où il se tient, ne fût-ce que pour l'éviter.

— Seigneur, tout le royaume de Naples est son domaine ; il a levé des contributions sur le plateau des Abruzzes, et jusque dans les États de notre saint-père. Mais son château doit être plus près d'ici, puisque la chanson dit...

— Ah ! fit Athol en riant, il y a une chanson !

— Il y en a cent !... Mais celle dont je vous parle ne se chante que depuis le dernier printemps :

Quand la fille de l'intendant de Cozenza
Veut voir son bel ami de la montagne,
Elle met un voile blanc à sa fenêtre
Et le son du cor lui dit où est Porporato !

— Peste ! s'écria le voyageur ; mais cela ressemble comme deux gouttes d'eau aux histoires de Zampa !... Je parie que ce Porporato joue de la guitare !

Chaque pays a la bizarrerie de son orgueil. Le Calabrais défend ses brigands avec le même respect que met le fils de Marseille à adorer sa Cannebière.

— Seigneur, répondit le véturin d'un air piqué, je ne sais pas s'il joue de la guitare ; mais je voudrais voir un railleur en face de lui, à cent pas, quand il descend dans la plaine avec sa carabine rayée d'or... Je mets cent carlins (et je ne suis pas riche) que le railleur ôterait son chapeau !...

— La, la, Battista mon garçon, fit le voyageur, ne te fâche pas... Tu as peut-être raison... Je ne te demande plus qu'une chose : ce Porporato est-il un des Six ?

— Si vous êtes maître, répliqua le véturin, comment pouvez-vous ignorer cela ?

— Je l'ignore ; je suis maître et je t'ordonne de me répondre !

Athol avait repris sons regard impérieux.

— Eh bien, repartit Battista, on l'a cru là-bas, à la ville... Mais, au moment où l'on a promis les quarante mille ducats, on a envoyé le signalement... et le signalement dit que le brigand Porporato est âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans. Le moins vieux de nos seigneurs a dix ans de plus que cela.

— Viennent-ils souvent dans le pays, tes seigneurs?

— Tous les ans, le quinzième jour d'octobre.

A cet instant, la route formait comme la tangente de cette demi-circonférence figurée par la côte.

— *Stop!* dit le chevalier d'Athol avec une inflexion de voix toute britannique ; l'ami, pourquoi ne m'appelles-tu plus milord ?

— Je vous appellerai comme vous voudrez, Excellence, répondit le véturin en serrant le mors ; mais nous ne sommes pas encore à l'auberge, et vous ne trouverez point de maison avant le pont de la Brentola...

Il s'interrompit, et s'écria d'un ton de sincère admiration :

— San-Gennajo ! voilà un joli saut pour un gentilhomme !

Athol avait mis pied à terre d'un seul bond, léger et gracieux. Quant Battista lui eut tendu sa petite valise,

sur laquelle était roulé un vaste manteau, le jeune chevalier lui jeta une once d'or, le salua de la main, et se perdit incontinent parmi les roches.

— Ha ! *cervioli !* ha ! cria joyeusement le véturin en touchant ses chevaux, tout chemin mène à Rome... Si ce joli cavalier veut suivre la plage jusqu'à Naples, il a le temps... Ha ! *caprioli !* ha !

On avait déjà perdu de vue le chevalier d'Athol, qui descendait à la grève en sautant de roche en roche. Les chevaux trottèrent vaillamment jusqu'au fond de la vallée. Ils s'arrêtèrent d'eux-mêmes au pont de la Brentola. Ç'était une halte obligée. Julien et sa sœur descendirent. Ils entrèrent dans l'auberge del Corpo-Santo, qui était à quelque vingt pas de la route. Dans la salle basse, il y avait un homme d'une cinquantaine d'années, à la physionomie honnête et douce, qui les attendait.

— Manuele ! s'écrièrent-ils à la fois.

L'homme ouvrit ses bras et les pressa ensemble sur son cœur. Il avait des larmes dans les yeux.

— Mes enfants bien-aimés, leur dit-il, je n'ai pas réussi dans mon voyage... Les puissants ne se souviennent point de ceux qui sont morts .. Mais il nous reste une ressource, et nous saurons notre sort cette nuit.

— Qui nous le dira ? demanda Julien.

— Si le dépôt avait été confié à un homme, je désespérerais, répondit Manuele, car je ne crois plus aux hommes...

— Qui donc a ce dépôt ?

— La terre.

Au dehors, Battista se préparait à donner la provende à ses chevaux. La tête de l'homme au bonnet de soie noire sortit de la portière.

— Hé! l'ami!

— Seigneur!... je suis à vous, répondit le véturin, qui versait le son de maïs dans le large plat de bois que lui avait apporté l'aubergiste del Corpo-Santo.

M. David prit un accent sévère.

— Ici, quand je parle! commanda-t-il.

— Oh! oh!... fit Battista; Votre Excellence est bien pressée!

— Mon Excellence voyage pour le charbon et le fer...

Battista ôta sur-le-champ son bonnet.

— C'est le jour..., murmura-t-il en s'approchant.

— Et le commerce va bien, milord? dit-il. *Le fer est fort et le charbon est noir.*

— *Il y a quelque chose de plus fort que le fer,* prononça David en lui tendant la main.

— *C'est la foi,* répondit le véturin, qui sentit les doigts du voyageur tracer une double croix sous sa paume.

— *Il y a quelque chose de plus noir que le charbon.*

— *C'est la conscience du traître...* Votre Excellence peut commander.

— A la bonne heure! Tu feras manger et boire tes chevaux quand je descendrai... je suis pressé.

— Et quand Votre Excellence descendra-t-elle?

— De l'autre côté de la montagne... Marche!

Battista remit sans répliquer le repas de ses chevaux dans le sac de toile qui leur servait de garde-manger.

— Ohé! Pietro! cria-t-il.

L'aubergiste, maigre et jaune personnage qui semblait avoir accaparé toute la malaria du pays, se montra sur le seuil de son osteria :

— Reprenez votre tasse, Pietro! lui dit Battista; à

mon prochain passage, nous boirons un verre de vin de Sicile... A vous revoir!

— Bon voyage! répliqua le fiévreux.

Les chevaux se mirent à gravir la montée au grand trot. Un quart d'heure après, tout au plus, la voiture passait devant la maîtresse porte du couvent del Corpo-Santo. C'était une vieille et massive construction dans le style italien du moyen âge. Il y avait un rempart dont quelques parties tombaient en ruine. Toutes les ortes étaient fermées, et ce monastère, grand comme un village, semblait une maison abandonnée. Battista fit le signe de la croix, puis il se retourna pour demander :

— Est-ce ici?

— Va toujours, répondit M. David.

A un demi-mille de là, sur le versant de la montagne, y avait un coude qui laissait voir brusquement un horizon désolé. Il n'y avait pas trace d'habitation.

— Arrête! cria M. David par la portière.

Il descendit, tenant sous son bras son manteau.

— L'ami, dit-il, souviens-toi bien de ce que je te ommande au nom du charbon et du fer; si l'inspeceur t'interroge au sujet du nombre de voyageurs que u as pris à Palmi, tu diras : « Il y avait deux hommes et une jeune fille. »

— Mais..., voulut objecter Battista.

M. David lui mit sous le nez son doigt médius, où il y avait un anneau d'acier bruni.

— Cela suffit, Excellence, dit Battista d'un ton de soumission effrayée.

M. David tourna le dos. Battista remonta sur son siége.

— Ha! *colombi!* ha! cria-t-il.

Puis, causant avec lui-même :

— C'est le jour !... il en pleut ! Et, à tout prendre, s'interrompit-il, un petit mensonge à l'inspecteur, ce n'est pas un péché mortel.

A trois ou quatre cents pas de la route commençait une ravine qui allait en sens contraire du Martorello ; les tremblements de terre ont laissé partout de ces sillons dans le pays. M. David siffla doucement en arrivant près d'un monticule où les cactus mêlaient leurs tiges serpentantes et difformes. Un sifflet pareil lui répondit. On eût dit que le son sortait du tumulus. En effet, les tiges d'aloès et de cactus s'écartèrent, et la plume d'un chapeau calabrais se montra.

— Entrez, seigneur, dit une grosse voix ; vous êtes arrivé le premier.

Il y avait dans la brousse un large trou. Le monticule était une loge de contrebandier.

— Combien de carabines ici ? demanda M. David.

— Onze, lui fut-il répondu ; et l'on attend le capitaine.

M. David se jeta sur un siége.

— Le comte et sa sœur, dit-il, sont partis de Messine ce matin... Ils sont montés à Scylla, vers huit heures, dans leur *calesso* de voyage... Leur escorte est de quatre valets armés et de quatre gendarmes... Voilà les renseignements... Le reste regarde le capitaine.

Cependant la carozza du véturin de Monteleone, allégée qu'elle était maintenant de toute sa charge, marchait à souhait. Des pensées joyeuses venaient à notre ami Battista. Il songeait à Giannina, sa femme, qui l'attendait en surveillant la soupe au macaroni, Giannina la brune et la belle. Deux lieues encore : une heure, et

il allait la voir, courant au-devant de lui avec son sourire d'amoureuse.

— Ha ! *colombelli !* ha ! ha !

Tout à coup, au détour de la route, un homme apparut. C'était un personnage de grande taille avec un manteau brun rejeté sur l'épaule. Il avait la carabine en bandoulière et la plume au chapeau. La route était complétement déserte. Ce pauvre Battista eut l'idée de tourner bride et de mettre ses *pigeonneaux* au galop. Mais l'homme au manteau emboucha un petit cor d'argent qui pendait à son cou, et sonna un appel qui fit tressaillir notre véturin.

— Et de trois ! murmura-t-il. C'est le jour.

Il mit ses bêtes au pas.

L'homme au manteau, tout en s'avançant, entonna une fanfare dont le motif était le chant de Fioravente :

Amici, alliegre andiamo alla pena !...

— Bon ! bon ! grommela le véturin ; chanson d'enfer ! Combien de fois l'entendrai-je aujourd'hui ? Votre Seigneurie veut-elle monter ? demanda-t-il en voyant l'homme au manteau arrêté au beau milieu de la route.

— Tu es le Battista de Monteleone, lui dit celui-ci : tu as épousé une belle fille, l'ami... Combien avais-tu de voyageurs dans ta carozza ?

— Trois, répondit le véturin.

— Comment faits ?

— Deux jeunes hommes et une jeune fille.

— Ah ! ah ! s'écria l'inconnu en riant ; on t'a fait promettre de ne rien dire... Le vieux renard n'aime pas à laisser de piste derrière lui... Est-ce cela ?

— Je ne vous comprends pas, Excellence, repartit Battista.

— Non ?... et si je t'ouvrais l'intelligence avec ceci, mon camarade ?

Il ramena en avant sa carabine.

— Ah ! monseigneur, s'écria Battista, je ne suis qu'un pauvre diable... Ayez pitié de moi !

L'inconnu éclata de rire. C'était un homme de très-grande taille, cinq pieds huit pouces pour le moins, et bâti en hercule.

— Voilà ! reprit-il ; moi, je n'ai pas besoin de montrer mon anneau de fer... Mais sois en paix, mon camarade : je sais d'où vient le pèlerin : il arrive en droite ligne de l'hôpital et il y retournera... Garde-toi de ces pâles mines... Un homme loyal a du sang sous la peau !...

Il tendit la main à Battista, qui était encore tout tremblant.

— Je ne fais point de croix sous la paume, moi, dit-il ; je ne parle ni du fer, ni de la foi, ni du charbon, ni de la conscience des coquins... Je prends la main d'un bon luron et je la serre — un petit peu...

Battista poussa un cri de douleur, tant la pression fut violente. Le géant eut encore son gros rire.

— Il n'y a pas de danger, continua-t-il, qu'on me désobéisse quand on a senti cela... Tourne bride, mon camarade... ta femme mangera le potage sans toi...

— Pourquoi cela, Excellence ? demanda timidement le véturin.

— Parce que tu vas m'attendre ici près, au bas de la montée, en te promenant comme un joli garçon ou en faisant un somme dans ta caisse... Je viens de loin et je suis las... Je ne ressemble pas au vieux renard, moi... Si quelqu'un te demande pour qui tu es là, tu répondras : « Pour le capitaine... » On sait ce que

c'est : il n'y a qu'un Porporato et il n'y a qu'un capitaine. A minuit, ma besogne sera faite, et tu me reconduiras au Monte-Fama. Dieu te garde!

Le géant rejeta sa carabine sur son dos, et s'enfonça dans les bosquets qui bordaient la route. Le pauvre Battista resta tout étourdi à la même place. Puis, la tête basse et d'un air résigné, il tourna la tête de son attelage vers le couvent del Corpo-Santo.

— Allons, mes agneaux, dit-il, patience!... C'est dur d'attendre jusqu'à minuit... Mais ça fait plaisir d'être Calabrais quand on voit un si beau bandit... ma parole!

IV

LE CHEVALIER D'ATHOL

Pendant cela, ce beau et jeune voyageur, qui était venu de Palmi dans le cabriolet de Battista, avait descendu l'escalier de roches qui conduisait à la grève, et marchait rapidement, portant sous son bras sa valise et son manteau. Il y a des gens qui sont nés pour la lutte, et armés en quelque sorte par la nature, comme ces fins navires que la politique des États et la spéculation privée destinent à la course sur les mers. Rien n'est négligé dans la construction de ces fières embarcations, qui ne doivent porter que des hommes et de la poudre. Point de surfaces inutiles au dehors; au dedans, point de place perdue. Les prises suivront à la remorque; le butin ne doit point monter à bord. Les prises suivront avec leurs vastes flancs où s'entassent l'aloès ou le santal, le poivre, la cannelle, la cochenille, l'indigo, toutes les couleurs, tous les parfums,

toutes les épices de l'Inde. Il les faut larges, ces antres de navires qui doivent beaucoup contenir, mais qui ne savent, hélas! point se défendre. Lors des guerres de l'Empire, Surcouf, avec son brick qui portait six canons et quatre caronades, vous amarinait des flottes entières...

Ce jeune homme qui traversait la grève d'un pas leste et ferme, la tête haute, avait quelque chose en lui qui le classait dans cette famille de prédestinés, les hommes de proie. Il était beau comme le sont les aventuriers : c'était une tête d'aigle avec des yeux faits pour regarder le soleil. Il venait d'ôter son chapeau à larges bords, et ses cheveux bouclés, d'un chatain chaud à reflets mordorés, flottaient autour de son cou découvert : un cou blanc mais musculeux, modèle de vigueur et de grâce. Une jaquette de velours noir serrait sa taille élancée, et retombait en plis nombreux sur ses *calzoni* de drap de soie noire, que recouvraient des bottes en cuir de Sienne, montant jusqu'au milieu du mollet. Nos comédiens cagneux ont un peu déshonoré ce costume, qui est remarquablement coquet et fanfaron, quand nos comédiens ne le portent pas. Une ceinture de soie noire, nouée lâche autour de la jaquette, supportait deux paires de pistolets en ébène. Le port des armes apparentes a été toléré dans les Deux-Siciles jusqu'au règne du roi François.

D'où venait-il, ce jeune homme? où allait-il? Avait-il un but bien précis, ou était-ce un de ces joueurs qui suivent, de parti pris, le courant de la destinée? Il rêvait et il souriait en rêvant. Ses lèvres, ombragées par une fine moustache brune, s'entr'ouvraient, montrant la blancheur éclatante de ses dents, qui semblaient taillées au burin dans l'albâtre. Son regard errait parmi

les espaces de la mer Tyrrhénienne. La voyait-il en la regardant? Était-il là pour attendre une de ces barques lointaines dont la voile piquait l'horizon comme l'aile d'une mouette? A quel passé souriait-il? ou à quel avenir?

Son front était fier et grand; une intelligence hardie éclatait dans l'ensemble de son visage. Mais, par-dessus tout, je vais vous dire ce qu'il y avait là. Il y avait cette vertu suprême de l'homme qui doit monter fatalement et comme le plomb descend au fond de l'eau, il y avait cette qualité souveraine des élus de la vie mortelle, ce don qui fait les heureux en amour, en guerre et partout: la superbe, la sereine insouciance! C'est presqu'une injure, cela, dans le langage abêti de nos entretiens: l'insouciance! Mais défiez-vous des choses que nos entretiens dédaignent. L'insouciance est un mode de la foi: elle fait les aventuriers hardis et les hommes forts. Voyez, par exemple, ce Porporato dont la gloire emplissait positivement le royaume de Naples. On parlait de lui au fond des campagnes comme dans les villes, et ce n'étaient pas les pauvres fillettes villageoises qui écoutaient le plus avidement les étranges récits de ses exploits. Un beau bandit, celui-là, du reste! Un bandit grand comme Robin-Hood, fort comme Rob-Roy! Nous autres Français, nous ne connaissons que Mandrin et Cartouche, des coquins! Il n'est jamais venu à la pensée de nos poëtes de mettre ces bourgeois dans une tragédie. Mais, en Allemagne, Schiller a fait *les Brigands* avec le souvenir de Zaun, de Schubry et de Shinderhannes; mais, en Angleterre, Walter Scott a trouvé dans Rob-Roy un front digne de son immortel pinceau; mais, en Italie... Voilà le pays des Cacus modernes! L'Apennin produit les bandits, comme le Liban

le cèdre! Et, parmi les bandits de l'Apennin, le Porporato était comme le cèdre au milieu des humbles buissons que son ombre étouffe?

Nul ne savait son vrai nom. Ils l'appelaient Porporato, à cause de sa casaque pourpre, dont la vue seule mettait en fuite carabiniers et gendarmes. L'homme de pourpre, l'astre sanglant et la Sila! La première fois qu'on vit la plume rouge de son feutre et qu'on entendit le son de sa carabine, ce fut à Lago-Negro. L'échafaud était dressé. Le prêtre exhortait à mourir Giovanni Bertuzzio, un proscrit à cheveux blancs. Tout à coup un son de trompe tomba du clocher de l'église prochaine. La foule s'ouvrit comme la mer au choc d'une proue. Les gardes et soldats tombèrent ou prirent la fuite. Giovanni, qui déjà était sur la plate-forme fatale, les mains liées, la corde au cou, fut saisi à bras-le-corps par un jeune homme au fier visage, dont la taille gracieuse était serrée dans une casaque écarlate.

— Bravo, Porporato! cria la foule enthousiaste.

Le nom resta La casaque pourpre eut sa place parmi ces astres flamboyants qui constellent la montagne italienne.

Le lendemain, le sous-intendant de Lago-Negro mit à prix la tête du Porporato. Le surlendemain, au milieu d'un bal, le Porporato vint apporter sa tête au préfet, en échange de la prime promise. Il eut la prime et remporta sa tête. Avec sa tête et la prime, il emporta encore les diamants du sous-intendant, sa caisse, et, si l'on en croit la chronique, sa jeune femme qu'il renvoya sans rançon. La signora ne se plaignit jamais de cette aventure, et, pendant bien longtemps, elle soupira en regardant la montagne.

Des troupes furent envoyées contre ce jeune chef dont

la renommée, née d'hier, remplissait déjà les principautés Il y eut deux batailles rangées au pied de l'Apennin. Ce ne fut pas Porporato qui fut vaincu.

A dater de ce moment, les romances le prirent sous leur protection. A son nom seul, les guitares tintèrent. De l'Abruzze à l'extrémité des Calabres, toutes les *donne* rêvèrent de son panache empourpré. On faisait de sa beauté des descriptions enivrantes : c'était le premier portrait de Raphaël Sanzio, avec ses longs cheveux qui encadrent un front angélique; et, quand la fumée de la poudre chargeait la brise, c'était la foudre vivante!

Il avait un château dans la montagne; Dieu savait où, Dieu et quelques belles *signore*, qui n'en voulaient point dire la route. Le prince François de Bourbon, héritier du trône de Naples, eût envié ce radieux séjour. C'était au fond d'une de ces riantes vallées que cachent parfois les rudes sommets de l'Apennin. Un beau lac où se miraient les citronniers et les grenadiers en fleur. Un palais grec en marbre rose de Sarraveza. Des colonnades sereines, des jardins délicieux, des bosquets obscurs comme ceux qui entouraient le temple de Vénus à Cythère. Là dedans, disait-on, il y avait d'immenses trésors.

La bande du Porporato, composée de trente hommes d'élite, était, selon le bruit public, invisible et introuvable comme son chef lui-même. Les autres bandits de l'Apennin avaient fait effort pour se réunir à lui. Il avait dédaigné leur alliance.

Une chose étrange et qui trouvait place dans les milliers de légendes courant sur cet être mystérieux, c'est que les limites de la terre ne bornaient point son pouvoir. De même que les rois ont des flottes pour aller chercher leurs ennemis au delà de la mer, de même le

Porporato avait sa marine. Le gouverneur de Palerme le savait bien, lui qui avait vu sa villa pillée en plein jour, parce qu'il s'était vanté à la cour de Naples d'amener Porporato pieds et poings liés dans la prison du Castel-Vecchio.

Ce jour-là, une felouque élégante et qui semblait se jouer au vent, vint croiser presque sous le môle de Palerme. A l'arrière, il y avait une riche tente sous laquelle les curieux purent voir des cavaliers et des dames assis joyeusement autour d'une table servie. Au centre était un jeune homme qui portait la casaque pourpre...

Mais pourquoi parler de bandits à propos d'Athol? Il s'était, il est vrai, informé du Porporato, mais c'était chose si commune! On ne parlait que du Porporato. Que pouvait avoir de commun avec un bandit ce beau jeune homme au regard tantôt brillant de gaieté, tantôt chargé de rêverie? Nous ne savons. Le vrai, le voici : ce bel Athol était manifestement de ceux qui ne font rien à demi. Il était ange ou il était diable, et non point entre deux.

Le soleil, aux trois quarts de sa carrière, inclinait à l'horizon derrière les îles d'Éole, qui semblaient nager dans un resplendissant incendie. La brise du soir commençait à se lever, et, sur le bleu profond du ciel, le croissant délicat de la lune se dessinait au sud-est. Athol rêvait et souriait. Athol disait en regardant ces éblouissements du ciel et de la mer :

— Puisqu'elle est riche, puisqu'elle est grande, je serai riche et je serai grand... je le veux!... ne fût-ce qu'un jour... Prince pour qu'elle soit ma princesse!... Et, ce jour-là, je vivrai toute ma vie!

Il était au milieu de l'étroite grève, à deux ou trois

cents pas des cabanes de pêcheurs qui se collaient à la falaise. Il s'arrêta, et son charmant visage prit une expression de défi hautain.

— Un jour?... répéta-t-il; pourquoi pas un siècle, si je veux?

Il tira de son sein un petit portefeuille de velours, et du portefeuille une rose desséchée. Sa voix avait changé lorsqu'il murmura :

— Il fallait ce nom à cette fille du ciel!... Angélie! Angélie!

La fleur tremblait à la brise du large. Une de ses feuilles se détacha et se prit à voltiger. Athol pâlit. La foliole, emportée par la brise, tournoya et s'en alla tomber dans la mer, où elle se prit à voguer, petite nef impondérable, sur la crête caressante du flot. Athol entra dans l'eau résolûment, tout habillé qu'il était. Il ne voulait pas perdre cette parcelle de son cher trésor. Le nom d'Angélie tombait de ses lèvres. Il lui semblait, tant la passion est superstitieuse, que ceci était un symbole. Il se disait :

— Si la feuille sombre, la pauvre petite feuille que le vent m'a dérobée, adieu mes espoirs!... mon amour ne sera pas heureux.

Et il courait après la feuille, tandis que le flot faisait nager déjà les franges de sa ceinture. Elle venait, la feuille, poussée par la lame, elle venait, vierge encore de toute humidité à l'intérieur, et ne touchant l'eau que par l'extrémité de sa courbe. Athol essayait de la saisir. Mais elle se jouait de lui, la conque légère et rosée, semblable à cette yole de nacre où la nautille arbore son vivant pavillon; elle fuyait, coquette et capricieuse... Le vent encore, le vent prit un atome d'écume à la crête d'une lame et vint le porter juste dans la coque qui trembla.

Athol eut un frémissement, ce chevalier qui avait ri tant de fois au nez de la mort! Il s'élança. La feuille de rose faisait eau : c'était désormais une barque trop chargée. Athol la saisit au moment où elle allait faire naufrage. Et Athol poussa un grand cri de joie! Ces amoureux! Tout n'était-il pas sauvé, en effet? Il réunit triomphalement la foliole reconquise au reste de la rose, et referma le petit portefeuille de velours. Puis, regardant le soleil qui se chargeait de le réchauffer et de le sécher :

— Il est temps, murmura-t-il; nous n'avons pas désormais deux heures de jour devant nous!

V

UNE NUIT DANS LES RUINES

Athol mit sa main au-devant de ses yeux et regarda la haute mer attentivement.

— Le vent est contraire, pensa-t-il, et nous avons deux heures...

Il se dirigea d'un pas rapide vers le hameau formé par les cabanes des pêcheurs. Sa pensée avait tourné. Il y avait maintenant un feu sombre dans ses yeux.

— Pourquoi cette route plutôt qu'une autre? se disait-il. Je ne sais... mais il y a là un secret... Quelque chose de plus fort que ma volonté même m'entraîne dans cette voie... Ce que je ne sais pas, je le saurai!

La porte de la première cabane était grande ouverte, il y entra. La cabane était solitaire. Il en ressortit pour s'introduire dans une autre qui était déserte également. Il appela; personne ne lui répondit.

Dans la troisième cabane, autour de laquelle un petit

jardin fleurissait, il y avait une pelle et une pioche. Il cria de nouveau : point de réponse encore. Comme il s'étonnait de ce silence, une pensée lui vint :

— C'est le 15 octobre, se dit-il ; je sais où ils sont...

N'ayant point d'espoir de trouver à qui parler, il prit la pelle et la pioche, car c'était précisément là ce qu'il venait chercher, et laissa en échange sur la crédence une once d'or de six ducats.

Cela fait, il reprit sa route vers le nord, portant toujours sa valise sous le bras. Il ne rencontra pas une âme depuis le hameau jusqu'à cette guérite de garde-côte, qui marquait l'entrée en grève de la petite rivière la Brentola.

— Voilà notre affaire ! murmura-t-il. Pauvre saint homme de Monteleone !... Si j'avais eu un pareil père !

Au lieu de tourner le roc qui fait la pointe de cette sorte de chaussée naturelle dont l'obstacle force la Brentola à courir en biais jusqu'à la grève, il escalada le roc et se prit à regarder tout autour de lui. A sa droite, la petite rivière, encaissée, coulait silencieusement parmi les glaïeuls ; à sa gauche, au contraire, elle formait un large éventail, composé d'une grande quantité de petits filets d'eau qui allaient s'éparpillant dans les sables.

— A un quart de lieue d'ici, pensa-t-il, je trouverai le barrage et les forges... des ruines sans doute... mais enfin quelque chose, quand le diable y serait !

Avant de quitter le petit promontoire, il entra dans la guérite et s'assit sur une pierre que le pauvre douanier y avait mise sans doute pour passer plus commodément les heures de faction. De là, on dominait la mer et les îles.

— Il y a bien des coquillages, grommela notre bel Athol, qui dédaigneraient une pareille existence... Mais j'entends d'ici le pauvre diable dont j'occupe momentanément la place. Il doit dire pour s'excuser vis-à-vis de lui-même : « Il faut bien vivre !... » Étrange paradoxe... J'aime mieux ces moines austères qui s'en vont répétant : « Il faut bien mourir !... » Vivre ! reprit-il en se levant brusquement; aimer ! briller... vite et beaucoup !... Mourir, d'un coup de foudre, quand la coupe est épuisée...

Il tourna la guérite et grimpa sur la petite coupole écrasée qui en formait le toit. De là, il dirigea de nouveau son regard attentif vers la mer Tyrrhénienne, dont la brise ridait les eaux empourprées par le soleil couchant. Un nuage descendit sur son front. Mais tout à coup son œil s'éclaira. Il venait d'apercevoir une felouque légère qui virait de bord sous le vent de Stromboli. Elle était juste au milieu de cet éblouissant éventail formé par les rayons répercutés du soleil. C'était pour cela qu'Athol ne l'avait pas aperçue tout de suite.

— Voyons s'ils ont de bons yeux ! dit-il avec toute sa gaieté revenue.

Il attacha son mouchoir blanc au bout du manche de sa bêche et l'éleva au-dessus de sa tête. La brise se saisit de la toile et fit flotter les plis de ce microscopique pavillon. Quelques minutes se passèrent.

— Ruggieri est à chercher sa longue-vue ! dit Athol en riant.

Comme il achevait, un large drapeau noir flotta à la corne de la felouque.

— Bien, mes garçons, bien ! s'écria joyeusement Athol ; si vous serrez le vent, vous arriverez à l'heure !

Il agita son mouchoir, comme pour répondre à un signal, et sauta à bas de la guérite. L'instant d'après, il descendait du monticule et remontait le cours de la rivière en dedans. Le sentier était fort obstrué, bien qu'il gardât ces ornières profondes, marques d'une ancienne exploitation. Au bout de dix minutes de marche, le sol de la vallée s'exhaussa brusquement. La rivière avait une demi-douzaine de chutes successives, les unes de deux, les autres de trois et quatre palmes napolitains. A la hauteur de la cinquième chute, le marais créé par l'ancien barrage commençait. L'horizon s'élargissait en même temps, et de grands bouquets de mûriers, qui, certes, n'avaient point poussé dans un marécage, indiquaient le changement que le sol avait subi. Athol regardait chaque objet avec intérêt. Il cherchait évidemment à s'orienter, ou plutôt on eût dit que, dans ce lieu qui lui était inconnu, il faisait la chasse à je ne sais quels mystérieux jalons.

— Ce brave Battista ne mentait point, murmura-t-il enfin avec une nuance de désappointement dans la voix ; il n'y a pardieu rien !... absolument rien dans ce Martorello maudit ! Un ancien habitant de cette vallée s'y reconnaîtrait peut-être ; mais, moi, je perds ma peine !

Il s'arrêta au sommet d'un talus qui dominait le marécage, et dont le revers se couvrait d'aloès serpentins et de cactus en fleurs. Au pied du talus, un amas de briques blanches baignait dans la vase et se cachait presque au milieu des hautes herbes. Il prit, dans le compartiment réservé de son portefeuille, un papier jauni et sali, couvert d'une écriture très-fine. Au verso, il y avait une sorte de dessin à la plume grossièrement exécuté. Cela ressemblait à un plan. Athol l'examina minutieusement.

— C'était immense, ces forges ! pensa-t-il tout haut ; c'était une vraie ville !... Mais comment se retrouver là dedans ?... Il ne reste pas un pouce de muraille au-dessus du sol.

Comme il achevait, sa vue fut attirée par une masse grisâtre qui gisait parmi les joncs. Il s'approcha : c'était une croix de pierre, creusée au point d'intersection des deux branches et portant une petite madone dans cette niche.

— La croix est sur le plan ! s'écria-t-il ; j'ai un point de départ : je dois trouver désormais !

Il revint au talus qui s'élevait, poudreux et brûlé par le soleil, au milieu de cette mer de boue. Il y étendit son plan et se prit à le pointer. Tout en travaillant, il songeait et il disait :

— Mon cœur bat : je m'intéresse à ceci plus qu'il n'est croyable !... Depuis le commencement jusqu'à la fin, cette aventure a pour moi quelque chose d'étrange et de solennel !... C'est un fait ; comment expliquer ce fait, moi qui ai passé sans émoi parmi tant d'autres aventures bien plus bizarres, bien plus saisissantes ?... Comment expliquer les efforts que j'ai faits, au travers d'une vie si tourmentée, pour trouver cet obscur serviteur, ce Manuele à qui était adressée la lettre du mort ? Et comment expliquer cette joie puérile que j'ai ressentie en déposant à son chevet, dans l'hôtellerie de Salerne, cette lettre que j'ai gardée sept ans comme un importun dépôt ? Il était absent. Ne l'ai-je pas attendu quatre heures durant ? N'ai-je pas regretté de partir sans l'avoir vu, comme s'il se fût agi de mon meilleur ami ? Pourquoi ? Qu'est-ce pour moi, ce pauvre homme, et que me font ces choses ? Je n'ai rien de commun, rien, avec ce Mario Monteleone.

Je ne l'ai jamais rencontré en son vivant; pourquoi son fantôme a-t-il si souvent visité mes nuits? Pourquoi son nom prononcé me fait-il tressaillir? Pourquoi son souvenir est-il en moi comme celui d'un maître vénéré? M'aurait-il reconnu pour son disciple, lui qui était pur, lui qui était saint ?... — Comment se fait-il que, moi qui ai négligé en ma vie tant d'importants devoirs, je n'aie eu repos ni trêve avant d'avoir accompli ce commandement qui montait des profondeurs d'une tombe? Comment se fait-il que, moi qui ai dissipé tant de trésors, j'aie gardé ce papier, trouvé par hasard? Comment se fait-il enfin que, moi, l'oublieux et l'inconstant, je n'aie jamais perdu un seul jour la mémoire de ce cachot en deuil où restait le dernier soupir du juste? Et que me voici, après des années, seul, dans cette ville assassinée, courant après je ne sais quoi, comme un rêveur ou comme un fou?...

Il passa le revers de sa main sur son front, où il y avait des gouttes de sueur.

— C'est que, se répondit-il à lui-même, je voudrais en vain le nier, si je n'agis pas ici contre ma volonté, j'agis du moins en dehors de ma volonté .. Une force qui n'est pas moi-même, mais qui n'est pas hostile à moi-même, puisque l'idée de la révolte ne m'est jamais venue, me pousse, et je marche... c'est le destin... c'est Dieu... et je suis sûr que je suis ici en face de quelque chose de grand : que cette chose soit un trésor ou que cette chose soit un secret !...

On parle ainsi au dedans de soi d'abord; puis la pensée se formule et les mots prononcés tombent des lèvres. Les monologues de théâtre ne sont un mensonge que parce qu'on les commence à voix haute.

Athol avait dit avec feu cette dernière phrase, et son émotion était au comble.

Les gens comme lui écoutent leurs impressions. L'imprévu, le heurté de leur vie jette leur pensée à chaque instant dans des gammes inconnues aux sages. Ils espèrent davantage. Leur existence, qui est un roman, agrandit sans cesse le domaine de la réalité.

Il est certain qu'Athol poursuivait en ce lieu une de ces deux choses et peut-être toutes les deux : un trésor, un secret. Un froid passa dans ses veines lorsqu'il entendit, au milieu des roseaux et des herbes agités par la brise du soir, un son vague et prolongé qui ressemblait à un éclat de rire.

Le soleil se cachait déjà derrière la montagne et le crépuscule descendait rapidement.

— Y a-t-il quelqu'un ici ? demanda-t-il en se levant tout droit.

Point de réponse. Le vent seul désormais bruissait dans les hautes herbes.

— Quand on fait métier d'enfant, murmura notre aventurier, on devient peureux comme l'enfance... Je cherche une aiguille dans une botte de foin... il est bien juste que j'entende les glaïeuls éclater de rire !

— Voyons ! s'interrompit-il, le pavillon de plaisance était au centre du grand mur, au sud-ouest de la forge... Si je savais seulement où était la forge...

— Ici ! prononça distinctement une voix qui sortait du massif de mûriers auquel Athol tournait le dos en ce moment.

Il ne fit qu'un bond et gagna le bosquet. Le jour n'était pas encore assez bas pour qu'il fût possible de se cacher dans ce lieu, qui était plus découvert que le reste du marécage. Athol ne vit cependant personne. En re-

vanche, il découvrit à droite des mûriers, chose qui jusqu'alors lui avait échappé, un vaste parallélogramme tracé au ras du sol par les assises d'un gros mur. Un édifice très-considérable avait dû s'élever en ce lieu.

— Lutin, dit-il tout haut, grand merci!... Nous finirons bien par trouver, si tu y mets un peu de complaisance!

Le vent fraîchissait et criait dans les branchages des mûriers. C'était tout. Rien d'humain ne se mêlait aux bruits de la vallée. Athol monta sur le tronc de l'un des arbres qui s'était couché à demi, parce que l'humidité avait noyé ses racines. Il regarda tout autour de lui.

— Le pavillon de plaisance devait être là! dit-il en choisissant de l'œil un petit monticule, situé entre le bosquet et le talus où il avait laissé son plan, sa pelle et sa pioche.

— Non, répondit très-distinctement la voix de l'être invisible qui avait parlé déjà.

— Où donc? demanda notre jeune aventurier.

La voix prononça comme elle l'avait fait une fois :

— Ici!

Le regard d'Athol suivit le son. Il vit, avec une indicible stupéfaction, une forme humaine qui semblait de marbre, tant sa blancheur était éclatante. Cela ressemblait à une femme. Le crépuscule n'avait déjà plus que de vagues lueurs. La femme était debout, sur le talus, à la place même où Athol s'était reposé naguère.

— Restez! ne fuyez pas! dit-il, car il lui semblait que ce rêve allait s'évanouir.

En même temps, il se dirigea vers le talus, non plus en courant, mais de ce pas timide et plein de précau-

tions que prennent les enfants pour ne pas effrayer le papillon brillant, objet de leur convoitise. La vision ne bougea pas. C'était une femme, en effet. Aux dernières clartés du crépuscule, on la voyait belle et grande, vêtue d'une robe blanche et d'une sorte de mante de la même couleur. Un voile blanc, qu'elle retenait d'une main, flottait autour de sa tête pâle, couverte de grands cheveux noirs

— Et pourquoi fuirais-je, seigneur? dit-elle en étendant son bras vers Athol. Vous étiez noble et bon quand j'étais vivante... vous m'aimiez... Ne me souviens-je pas que vous aviez des larmes de tendresse dans les yeux le jour où nous échangeâmes nos cœurs devant l'autel de la très-sainte Vierge Marie en l'église de Corpo-Santo?... Vous êtes resté jeune et beau, vous, Mario Monteleone... Mais, excepté vous, tout est ici comme moi... comme moi qui suis morte!

— Une folle! pensa notre aventurier, qui n'était pas d'humeur à se bercer longtemps avec des idées de l'autre monde.

Et cependant le nom de Mario Monteleone, prononcé en ce lieu, produisait sur lui une impression extraordinaire. La folle, car c'était bien réellement une pauvre insensée, reprit avec lenteur :

— Cela ne m'étonne point, que tu ne reconnaisses pas ta femme, comte .. puisque tu ne reconnais pas ta maison!

Le vent prit le voile blanc et le fit flotter en longs plis autour de son visage. Elle croisa ses bras sur sa poitrine. Athol était au pied du talus et la contemplait. Il disait :

— Quelle a du être la merveilleuse beauté de cette femme!

Mais, voulant au moins profiter de sa manie, il lui demanda :

— C'était bien ici le pavillon de plaisance?

— Oui, répondit-elle avec un sourire triste.

Puis elle ajouta :

— De quoi peut-il se souvenir, s'il a oublié cela!

— Et, sous le pavillon de plaisance, demanda encore Athol, il y a un réduit souterrain?

— Un frais réduit, murmura la folle; le soir des noces, il était tout embaumé de fleurs...

— En creusant la terre à l'endroit où je suis, dit le jeune aventurier, trouverais-je ce réduit?

La folle descendit le talus. Son pied sembla tâter le sol.

— Là! dit-elle enfin en marquant une place du bout de son orteil.

Athol saisit sa pioche et commença incontinent à travailler. La lune, à son premier quartier, se montra parmi les branches des arbres. La folle s'assit sur le talus.

— Tu étais fort autrefois, dit-elle; mais les pierres de la voûte sont si lourdes!... Et que viens-tu chercher dans cette tombe?

Après une douzaine de coups, le pic sonna contre le marbre.

— N'y a-t-il pas une entrée? s'écria Athol, le front déjà baigné de sueur.

La folle eut un sourire.

— Je ne pleure plus jamais..., murmura-t-elle; et pour cela, il m'a fallu bien souffrir... souffrir et mourir... Mais je me souviens, moi!... Comment as-tu perdu la mémoire?

Athol lâcha son pic et vint lui prendre la main. Elle

se laissa faire. Athol eut froid comme au contact d'une main de pierre.

— Je vous en prie, dit-il doucement, enseignez-moi où il faut que je creuse pour trouver l'entrée...

La folle regarda d'un œil fixe et terne.

— Quoi ! fit-elle, tu ne te souviens pas?... C'est pourtant toi qui fis sceller la porte le jour où je mourus. Tu voulais que le temple de nos jeunes amours fût fermé à tout jamais comme une tombe. Ah ! tu m'as bien aimée !...

Sa tête se pencha sur son sein et ses grands cheveux inondèrent son visage.

— Quels sont les motifs de Dieu? murmura-t-elle. Celui qui devrait être maintenant un vieillard a des boucles de soie autour d'un front sans rides...

Puis, se redressant tout à coup :

— Es-tu bien Mario Monteleone? demanda-t-elle.

Avant qu'Athol pût répondre, un coup de feu retentit et se prolongea dans le silence de la vallée. Presque en même temps, un son lointain vibra, tantôt enflé, tantôt mourant, selon le caprice du vent qui l'apportait au fond du Martorello. C'étaient les cloches du couvent. Elles tintaient le glas. Au coup de feu, la folle tressaillit violemment. Puis elle se prit à écouter le son des cloches en se frottant les yeux comme au sortir d'un rêve. Elle regardait le jeune aventurier avec un sorte de terreur.

— Qu'est cela? demanda-il.

— C'est la vengeance, murmura la folle; et c'est la prière... Qui venge-t-on?... Un mort... Pour qui prie-t-on?... Pour un mort...

Elle tremblait de tous ses membres et se reculait.

— Le mort qu'on venge..., prononça-t-elle avec

effort, le mort que l'on prie... c'est toi... c'est toi!...

Athol la vit chanceler et s'élança pour la soutenir.

— Pour toi le meurtre, murmura-t-elle; le glas pour toi!... Voilà que je me souviens!... Il y a sept ans qu'on t'a mis en terre!...

Elle se pressa la tête à deux mains.

— Oh!... oh!... oh!... fit-elle en trois cris déchirants; j'ai peur de n'être pas morte!... Si je n'étais que folle... Mes enfants!... qui m'a parlé de mes enfants?...

Ses bras retombèrent le long de ses flancs. Le vent apporta le son des cloches plus net et plus fort.

— J'y vais! j'y vais!... répondit la folle à cet appel; on ne commencera pas sans moi qui suis la veuve!...

Sa robe blanche glissa entre les mains d'Athol. Elle s'évanouit comme une vision. Athol, qui la cherchait de l'œil entre les troncs des mûriers, vit ses longs voiles flotter au vent sur les roches de la falaise. L'instant d'après, elle avait disparu dans la nuit. Athol demeura immobile. Ses yeux pensifs se baissèrent, puis sa tête s'inclina. Il fut muet pendant plusieurs minutes.

— Ses enfants!... murmura-t-il enfin; il y avait des enfants... oui... je savais cela... L'aîné arrive à l'âge d'homme... la jeune fille touche encore aux années de l'enfance. Celle-ci est leur mère... celle-ci a perdu la raison le jour où l'on a mis du ciment au marbre de cette porte!...

Son talon frappa la pierre, qui rendit un son sourd.

Sa pioche reposait à terre. Il s'appuyait sur le manche sans songer à travailler désormais.

— Sont-ils morts ou vivants? reprit-il après un assez long silence; les a-t-on tués?... et pourquoi a-t-on laissé vivre cette femme? Ah! ah! s'interrompit-il en riant avec effort, suis-je ici pour moi-même ou

pour d'autres? Vais-je me faire décidément redresseur de torts et chevalier de la Table ronde?... Suis-je le tuteur des orphelins? Vais-je m'embarrasser dans cette diabolique histoire?...

Il saisit sa pioche avec colère, mais il ne frappa point encore.

— Et quand cela serait! murmura-t-il; la première émotion grave et bonne qu'ait éprouvé mon cœur, je la dois au testament de ce saint homme qui est maintenant un martyr aux pieds de Dieu... Il ne m'était pas adressé... Je l'ai eu par l'effort de ma volonté, après sept jours et sept nuits d'étude pour déchiffrer cette inscription en caractères mystérieux tracés sur les murs de la prison... Elle est là transcrite avec mon sang, car je n'avais pas d'encre dans ce cachot, transcrite sur le col empesé de ma chemise... Et je la relis souvent, parce qu'elle me dit qu'il y a là-haut une âme qui prie pour moi.

Il prit dans son portefeuille un carré de linge empesé, sur lequel de bizarres caractères étaient écrits et ressortaient en rouge pâle. Ces caractères étaient ainsi disposés :

RA $EL^2A^4A^3I^3I^2A^4I^2$ $L^3NRNA^3OI^2$ EI^2 $E^2NA^2OI^3RI^2NA^3I^2$ I^2M^3O $M^2NA^5M^2$ RA $OA^4NI^3M^2I^3I^2E^2I^2$ $DI^3I^2A^4A^4I^2$ A INE^2 DOI^2A^4 EI^2 RA DNA^4OI^2.

Au-dessous, il y avait en lettres ordinaires :

« Au nom du Dieu tout-puissant, devine-toi-même, ou porte ces caractères à l'un des *cavalieri ferraï*. Si tu fais cela, fusses-tu voleur ou meurtrier, Monteleone priera pour toi! »

— Je ne m'adressai point aux *cavalieri ferraï*, re-

prit Athol avec un sourire de victoire ; je cherchai : j'avais le temps, j'étais prisonnier et au secret... Je trouvai la clef de ce mystérieux grimoire, et je pus lire ces mots :

» *La dernière volonté de Monteleone est sous la troisième pierre, à compter de la porte.*

» Sous la pierre, je trouvai la lettre adressée à Manuele avec cet écrit, où le pauvre homme avait tracé, la nuit même de sa mort, le plan de ces ruines. Enfant perdu que j'étais alors, je n'avais pas même l'idée de Dieu, puisque l'idée de Dieu, qui surgit en moi tout à coup, m'étonna et révolta mon orgueil. Je me souviens bien de cela. Qui m'aurait parlé de Dieu? J'avais été, jusqu'à ce jour, tantôt avec les zingari du pays de Bari, tantôt avec les pirates de la mer Ionienne, tantôt avec les contrebandiers de la côte de France. Mais je savais l'histoire de Monteleone, le bienfaiteur de tout un peuple. Les zingari me l'avaient dite, les contrebandiers aussi, et aussi les pirates. Et il me sembla que c'était une marque de la volonté du ciel, que je fusse arrivé le premier dans ce cachot du Pizzo qui qui avait eu le dernier soupir du juste.

» Un juste, en effet, car son heure suprême avait été tout entière à la soumission envers Dieu qui le frappait. Il disait dans l'écrit déposé sous la troisième dalle :

« J'étais trop heureux : Dieu m'a frappé deux fois
» dans mon bonheur. Il m'a enlevé mon premier-né
» alors que, rajeuni par l'amour d'un ange, je m'en-
» dormais au sein d'une égoïste félicité... Je me suis
» réveillé : j'ai travaillé pour ceux qui m'entouraient,
» mais la colère du ciel n'était pas encore fléchie... Mes
» enfants, mes deux enfants bien-aimés, qui étaient le

» cœur de ma chère femme, ont emporté sa raison...
» J'ai vu ceux qui m'aimaient, Barbe, ma cousine, et
» mes autres parents, me regarder en pitié, moi qu'ils
» avaient envié, peut-être. Ainsi firent les amis de Job.
» Maintenant que la compassion de Dieu m'appelle vers
» lui, parce que je n'ai plus rien à espérer sur la terre,
» est-ce l'heure de murmurer?... Aux yeux du monde,
» le châtiment qui me frappe est injuste, car je meurs
» fidèle à Ferdinand de Bourbon, mon seigneur et mon
» roi... A mes yeux, c'est le glaive de la clémence qui
» me touche.

« Je recommande ma femme à mes amis. Elle ne
» souffre plus... J'espère bientôt la revoir en une meil-
» leure patrie.

« Je vais retrouver mes enfants s'ils sont morts...
» mon fils aîné, qui serait maintenant un jeune homme,
» et ces deux pauvres petits, délices et martyrs de leur
» mère .. S'ils sont vivants, que la miséricorde divine
» leur suscite un protecteur!... Je voudrais les léguer
» à Barbe, ma pieuse parente, ou à quelqu'un de mes
» amis... Mais Dieu permet parfois qu'un étranger...
» Je les laisse à la garde du Sauveur et de la Vierge
» Marie... »

Athol avait laissé tomber sa pioche. Son œil suivait les lignes tracées sur le papier. Dans ces belles nuits de l'Italie méridionale, on peut lire aisément aux rayons de la lune; il lisait. Il lui semblait que ces sept années avaient passé comme un rêve. N'était-ce pas hier qu'il avait lu ce testament pour la première fois?

C'est que la vie d'Athol était, en effet, comme un songe. Jeune qu'il était, il avait épuisé déjà toutes les souffrances et toutes les ivresses. Les jours passent vite pour ceux dont l'existence est un tourbillo Athol avait

vécu un siècle en quelques années, un siècle de périls témérairement bravés, un siècle de folles orgies et de victoires amoureuses, un siècle de batailles et de molle volupté. Et ce siècle lui apparaissait comme un jour.

Elles étaient rares, les heures où il se recueillait ainsi en lui-même. N'accusez pas sa lenteur; n'accusez pas le Juif errant s'il peut tromper l'œil de l'ange, et reposer un instant au bord de la route la fatigue de sa marche éternelle. C'était un révolté. L'effort de sa révolte s'était fait jusqu'alors à l'aveugle. Il avait poussé droit devant lui comme le sanglier qui perce le fourré impénétrable. Il avait vaincu pour la frivole joie de vaincre, et sans regarder au delà de l'obstacle avant de le briser. Le moment était pour lui solennel, non pas qu'il cherchât désormais sa route, mais parce qu'un doigt surhumain allait peut-être la lui montrer en dépit de lui-même.

Il faut dire les choses telles qu'elles sont, malgré le danger d'invraisemblance. Ces natures ne sont point chez nous; notre romanesque est fait autrement. Dans ce pays de soufre qui fond au soleil, l'âme a des soudainetés que nous ne connaissons point et des langueurs qui ne seraient pas compatibles avec notre courage. La beauté italienne dit cela : ce type fier et à la fois efféminé.

Athol aimait; c'était la vingtième fois et toujours de bon cœur. Il comptait parmi ces élus que la passion heureuse ne peut blaser, et pour qui chaque coupe nouvelle garde le parfum exquis de la première ambroisie. Mais l'amour qu'il avait maintenant différait de ses autres amours. Il regardait d'en bas cette fois, il admirait, il respectait. Cette folie de troubadour enfant, cette feuille de rose perdue et reconquise nous l'a mon-

tré tel qu'il était. Si nous le voyons terrible et sanglant quelque jour, souvenons-nous de la feuille de rose.

Athol ne voyageait pas souvent dans l'humble carozza des véturins, avec sa valise et son manteau sous le bras. Il ne faut pas que le lecteur s'impatiente et pense voir d'un coup d'œil, dès l'abord, les mille facettes de sa vie. L'enfant perdu parmi les zingares de Bari, le contrebandier des frontières de France, le pirate des mers Ioniennes, le prisonnier du Pizzo, l'aventurier qui parlait couramment la langue mystique des compagnons du silence, fréquentait encore un autre monde.

Ce n'était ni dans la montagne, ni sur mer, ni sous la tente des fils de l'Égypte qu'il avait rencontré cette belle jeune fille, ange par le nom, par la beauté, par le cœur, cette noble et délicieuse créature dont le souvenir l'agenouillait. C'était à Naples, et c'était à la cour. Athol allait à la cour; et vous voyez s'il en était plus fier.

Depuis qu'il l'avait vue, cette Angélie, un changement s'était fait en lui. Changement profond, puisqu'il n'avait pas même eu l'idée de l'enlever. Or, nous pouvons bien le dire, Athol avait enlevé des femmes aussi belles, aussi nobles qu'Angélie; et ces femmes l'avaient adoré comme un dieu.

Jupiter, le plus ancien des don Juan, s'y prenait ainsi, et tous les poëtes grecs s'accordent à préconiser les avantages de cette méthode.

Athol n'y avait pas songé. La pensée de grandir était née en lui, l'ambition, dans le sens vulgaire du mot; il voulait se hausser au niveau de son idole. L'homme n'est jamais bon juge de lui-même. Athol, en caressant cette idée, rayait d'un trait son passé. Comme si la vie était un livre dont on peut arracher çà et là certaines pages!

Athol voulait grandir. Le fait même de ce travail qui s'opérait en lui l'avait reporté à cet autre choc, à cette émotion déjà lointaine qu'il avait éprouvée, tout jeune, en face de ce legs mystérieux, transmis par la mort : le testament de Mario Monteleone. Il avait eu comme un remords. Et c'était pour cela qu'il errait cette nuit dans les ruines du Martorello. Pour cela et pour autre chose : pour le mort et pour lui-même, car il y avait en lui un vague espoir de trouver là le premier degré de cette mystique échelle qui devait le rapprocher des hauteurs où planait son rêve.

— Oui, songeait-il les yeux fixés sur ce papier dont il devinait plutôt qu'il ne lisait les caractères, il fut puni... cruellement puni !... et le châtiment atteignit la mère heureuse qui écoutait, la veille encore, le babil adoré des deux enfants... Mais quel châtiment est donc réservé aux coupables comme moi, si les saints sont ainsi frappés ?

« ... Je demande pardon à mon premier-né, continuait l'écrit de Monteleone ; un instant nous avons cessé de le pleurer en contemplant les deux autres berceaux... Je le reconnais ici solennellement pour mon fils aîné, Mario, comte de Monteleone. En cas que le ciel lui ait conservé l'existence, je lui donne la tutelle de ma veuve, sa mère, et de mes deux chers enfants, son frère et sa sœur.

» Celui à qui Dieu remettra le soin d'exécuter ma volonté dernière, trouvera au lieu ci-dessous indiqué ce que j'ai de plus cher au monde : la fortune et le secret de Monteleone, l'avenir entier de sa race... »

Suivait la prière de faire tenir à un serviteur fidèle du nom de Manuele, au cas surtout où l'on ne pourrait remplir soi-même les prescriptions du testament, une

lettre cachetée qui était jointe à l'écrit principal. Puis des indications calmes, précises, et qui prouvaient quelle liberté d'esprit Mario Monteleone gardait à cette heure suprême.

Athol regarda le papier longtemps après que la lecture fut terminée.

— Pour m'évader du cachot où mourut Monteleone, murmura-t-il, j'ai laissé des lambeaux de ma chair aux barreaux... mais je n'ai point laissé cela... Et cependant, si les gens de là-haut nous voient, le maître doit se dire : « En quelles mains est tombé mon secret !... » Celui-ci a dormi sept ans !...

Sa tête brûlante s'appuya contre sa main.

— Sept ans... répéta-t-il ; j'étais un enfant, et je ne savais rien... J'ai appris... je saurai maintenant me servir des armes mystérieuses qui accompagnent cet écrit...

Il se redressa et acheva d'un ton ferme :

— Ne te plains pas, maître, ma route est la tienne !... Si j'ai tardé, je réparerai le temps perdu. Je suis ambitieux et j'aime : je veux monter... Que je monte grâce à toi, ton fils et ta fille, s'ils vivent, auront un tuteur, ta femme un chevalier... Je m'empare de cette portion de ton héritage qui consiste à protéger la veuve et les orphelins... Mais ceci est un pacte, maître : toute peine mérite salaire, et, moi, je ne suis pas un saint... J'ai besoin d'un nom : tu me le donneras !...

» Eh ! je vous entends, vous ! s'interrompit-il brusquement et avec un geste d'impatience en écoutant le son des cloches qui semblaient presser leur appel ; je sais bien que je dois être là, moi aussi... Sans moi, la fête ne serait pas complète !... Mais nous avons le temps, et tout se fera à son heure !...

Il retourna le papier pour consulter le plan, qui était

figuré au verso par quelques traits de plume, et au-dessous duquel se trouvaient encore plusieurs lignes d'écriture fine et serrée. Le pavillon de plaisance ou de marbre était marqué distinctement. C'était une construction hexagone. Le pan qui regardait l'est était distingué par une croix.

— La porte est là! se dit Athol.

Il s'orienta et ouvrit le sol humide à quelques pieds de l'endroit précédemment fouillé. Au bout d'un demi-quart d'heure, la corniche supérieure de la porte était à nu. Mais Athol comprit alors les dernières paroles de l'apparition. Un énorme quartier de marbre, scellé au ciment de Pouzzole, fermait l'ouverture.

— Ma pioche ne peut rien contre cet obstacle! se dit-il, et je n'ai pas le temps de faire un siége en règle!

Il avait secoué sa rêverie dès qu'il s'était agi de mettre la main à l'œuvre, et maintenant il travaillait vivement. A l'aide de sa pelle, il déblaya le trou. La table de marbre rendait un son plein qui prouvait une épaisseur considérable.

Athol souriait cependant au son des cloches. Il avait la clef de cette infranchissable barrière. Quand il reprit la pioche, ce fut pour frapper à petits coups, toujours au même point, de façon à former un trou cylindrique par le broiement du ciment et de la pierre.

Il s'essuya le front plus d'une fois avant d'avoir achevé sa tâche. A un certain moment, il tressaillit et posa la main sur son cœur.

— Angélie!... murmura-t-il, mon cœur bat ainsi quand il la devine... Angélie doit être près de moi...

Il rougit, et un désir sceptique vint à ses lèvres. Le siècle déteint sur les plus romanesques. Ils veulent au

moins excuser leur *sentimentalisme* par un peu de raillerie.

— Heureusement, dit-il, que je suis épris de cette façon une fois chaque mois... cela n'est pas dangereux! Sur mon âme, s'écria-t-il en colère contre lui-même, si mon valet Cucuzone parlait ainsi, je l'assommerais!

Voici à quoi servent les valets de comédie, c'est à gourmander les langueurs de leurs maîtres. Quand on n'a pas ces marauds avec soi, non-seulement on est obligé de se servir, mais encore de se railler soi-même.

Notre Athol demanda humblement pardon à Angélie du mouvement de moquerie qui l'avait emporté, et, faisant amende honorable, il jura sur son salut qu'il n'avait jamais aimé femme comme il l'adorait. Quant à la question de savoir s'il respirait le même air qu'elle en ce moment, il n'y avait point d'apparence. Angélie, l'une des plus belles et des plus riches héritières de la noblesse napolitaine, était sans doute à cette heure au balcon de son palais, regardant cette mer étincelante qui baigne les côtes de Caprée, et que les rouges éclairs du Vésuve éclairent parfois de soudaines lueurs; ou bien encore sur la terrasse de cet autre palais, la merveille de Palerme, l'orgueil de la Sicile, et dont la blanche colonnade se mire dans le golfe, vis-à-vis du cap di Gallo.

Notre aventurier visait haut. Angélie, son idole, était la sœur du comte Lorédan Doria, le plus cher favori du roi de Naples.

Mais la cloche du couvent du Corpo-Santo tintait toujours, et la pointe du pic disparaissait maintenant tout entière dans le trou creusé par Athol. Celui-ci

prit une dernière fois son manuscrit. Il lut ces lignes qui étaient sous le plan :

« J'adjure, au nom de Dieu ! celui qui se rendra l'exécuteur de ma volonté de faire, avant d'entrer dans ce sanctuaire où ce que j'ai de plus cher au monde est à l'abri, un serment par le Christ s'il est chrétien, sur la tête de sa mère s'il ne croit pas à la divinité du Rédempteur, qu'il ne se servira de l'arme ici cachée que pour le bien de mes enfants ! »

— Allons, vieux comte, réjouis-toi ! dit Athol avec une certaine émotion dans la voix ; quel que soit le trésor, quel que soit le mystère enfoui par toi si précieusement, je suis chrétien et je jure par le Christ de l'employer au salut de ta race !... Es-tu content ?

L'heure des fantasmagories était passée. La solitude n'eut point de voix pour répondre à cette question. Mais il sembla que le son de la cloche lointaine, qui était bien aussi la voix du mort, arrivait plus joyeux sur l'aile capricieuse du vent nocturne. Athol ouvrit sa valise, y prit sa poire à poudre, et en versa le contenu tout entier dans le trou qu'il venait de creuser.

Puis il battit son briquet de fumeur et alluma une longue lanière d'amadou dont il enfonça l'une des extrémités dans le trou. L'autre extrémité, celle qui était allumée, pendit au dehors. Athol se coucha, de l'autre côté du talus, à plat ventre, et attendit. Au bout de deux ou trois minutes, le sol trembla, et une grêle de pierres se mit à tomber autour de lui. Les échos de la vallée renvoyèrent tour à tour le fracas de l'explosion : vous eussiez dit un interminable coup de tonnerre.

Athol se releva, la planche de pierre était tombée. Les rayons de la lune, pénétrant par cette large ouver-

ture, éclairaient un gracieux nid de marbre blanc, aux murailles encadrées de mosaïques. Il y avait dedans un lit nuptial et deux berceaux. Athol y entra, le recueillement au cœur et la tête nue.

VI

FRÈRE ET SŒUR

C'étaient aussi deux enfants perdus, deux enfants qui n'avaient jamais connu ni leur père ni leur mère. Mais il était impossible de trouver des débuts dans la vie plus différents et faisant un plus entier contraste.

Aussi loin qu'Athol pouvait se souvenir, la tempête était autour de sa barque. Point de repos : le bruit, le mouvement, la bataille, l'orgie, la tente des zingari dans les halliers, les cavernes qui servent de retraite aux contrebandiers, la felouque dansant entre deux lames : tels étaient ses premiers souvenirs. Puis la lutte, puis l'amour précoce, puis les aventures...

Pour ceux-ci, Julien et Céleste, rien de tout cela. Dans le lointain du passé, c'était une misère humble et triste, puis un rayon de joie tranquille, puis l'éducation austère et presque claustrale. Ils étaient arrivés en Sicile un soir d'hiver. Céleste n'avait pas assez d'âge pour se rappeler cela; mais Julien en gardait comme une vague souvenance. Le ciel était noir au-dessus de la mer calme. Une pluie fine et froide tombait. La terre apparut morne et comme voilée. Ils venaient de France. On leur avait dit qu'ils trouveraient au terme du voyage leur mère exilée comme eux.

Ils étaient à la garde d'un homme qui les forçait à

l'appeler leur père; cet homme s'enivrait souvent. Quand il était ivre, cet homme les battait et leur disait : « Bâtards ! »

Cet homme loua une méchante cabane dans le val de Mazzaro. Il allait toucher tous les mois quelques écus à la ville voisine. Le premier souvenir de Céleste datait du jour où il la battit pour la faire travailler à la terre.

Dans les Calabres et même en Sicile, ce sont les femmes qui cultivent les champs. Le sexe le plus fort, pour ne pas perdre sa dignité virile, passe le temps à fumer et à dormir.

Julien et Céleste allaient aux champs. A eux deux, ils gagnaient par jour un demi-carlin de cinq grains, ce qui fait vingt et un centimes en monnaie de France.

Parfois, l'homme qui les avait mettait sur la table une grande miche brune, et leur disait :

— Ménagez !

Il s'en allait alors et restait absent ds semaines entières. Cet homme avait nom Thibaut. Il était de Marseille. Il avait laissé là-bas une femme et cinq pauvres enfants.

Pendant une de ces absences de Thibaut, Céleste et Julien, qui avaient alors, l'un huit, l'autre dix ans, virent dans le chemin un voyageur accablé de fatigue, les cheveux humides, les souliers poudreux. Ce voyageur vint à la cabane pour étancher sa soif.

Il était tout pâle en entrant; mais, quand son regard rencontra celui de Julien, le rouge lui monta au visage. Céleste entrait en ce moment, apportant de l'eau dans une cruche. Le voyageur les prit tous les deux par la main et les rapprocha de la fenêtre. Il les regarda longtemps, interdits qu'ils étaient; puis se mit à

les questionner, Julien surtout, qu'il dévorait des yeux. Cet étranger ne poussa pas plus loin son voyage. Il dit à Céleste et à Julien :

— Mes enfants, je suis votre père.

Thibaut rentra ivre. Quand il était ivre, il avait coutume de battre les enfants, leur disant :

— Je vous donnerais tous les deux pour un tari !

Un tari est une petite pièce d'argent qui vaut dix-sept sous de notre monnaie.

L'étranger s'était éloigné à l'entrée de Thibaut. Quand celui-ci se fut couché et qu'il commença à ronfler sur la paille, l'étranger revint. Il tenait deux chevaux par la bride.

— Mes enfants, dit-il en déposant un tari sur la table, venez vers votre père qui vous cherche depuis si longtemps !

— N'êtes-vous donc pas notre père, vous? demanda la petite Céleste qui l'aimait déjà.

L'étranger répondit :

— Je suis votre parent... Mais vous avez un père qui est un seigneur.

— Comment vous nommez-vous? demanda Julien à son tour.

— Je me nomme Manuele Giudicelli, répondit l'étranger.

— Et notre vrai père?

Manuele hésita un instant ; puis il répondit :

— Il a le même nom que moi.

— Vous vous trompez ! s'écria Julien : notre père est un Français... comme notre mère.

Il avait parlé trop haut. Thibaut s'agita et grogna sur sa paille. Manuele saisit Julien et le mit à cheval ; puis il prit Céleste en croupe, et ils partirent au galop.

Il y avait alors de l'agitation en Sicile. On ne rencontrait que soldats sur les routes. Chacun parlait de la guerre prochaine. Fernand de Bourbon voulait ravoir son royaume de Naples. C'était l'été de l'année 1815. Manuele traversa toute la Sicile avec ses deux jeunes compagnons et ne s'arrêta qu'au bord de la mer, à deux lieues de Catane. Il y avait un couvent auprès du village, et un bon moine se chargea de la première éducation des deux enfants, qui parlaient un patois presque inintelligible, mélangé de provençal et d'italien.

En ce temps-là, Manuele leur disait chaque jour :

— Vous verrez bientôt votre père.

Puis, tout à coup, il fit cette absence dont Julien et Céleste parlaient dans la carozza de Battista. Et, quand il revint, il leur acheta des habits de deuil.

A dater de cet instant, le caractère du bon Manuele subit une transformation. Il fut triste, inquiet, craintif. Il tint les enfants sous une sorte de sequestre. Il leur laissa entendre qu'ils avaient des ennemis puissants qui les cherchaient. Quand désormais ils le questionnaient au sujet de leur père, Manuele ne répondait plus.

— Vous en savez autant que moi, leur dit-il un jour ; vous êtes venus de France ; vous êtes Français... Mais dans votre pays la proscription pèserait sur vous... Dieu veuille vous inspirer la vocation de le servir !

D'autres fois, il parlait vaguement de grand avenir, d'opulent héritage.

Plus les enfants grandissaient, moins ils prêtaient attention aux paroles du pauvre homme, qu'ils aimaient de tout leur cœur, mais dont l'intelligence allait à leur yeux s'éteignant. C'étaient deux enfants sages et

studieux, curieux de connaître; nous dirions presque deux savants par vocation.

Au bon moine qui avait entamé leur éducation, avait succédé le prieur du couvent, le frère Geronimo, érudit de bonne force, versé profondément dans les études théologiques, parlant plusieurs langues et n'étant pas sans avoir de hautes prétentions philosophiques.

Geronimo avait pris Julien en affection, ce qui ne l'empêchait pas de déclarer que Céleste avait plus de dispositions que lui pour la dialectique. Elle était étonnante, cette petite Céleste, tenant tête au grave Geronimo dans une discussion morale ou philosophique, tout en poursuivant son travail d'aiguille, sans lâcher une maille ni trahir un point. Geronimo se fâchait quand elle le battait, mais il l'adorait. Il disait volontiers que Julien ferait un prêtre estimable, mais que Céleste, une fois religieuse, serait mise un jour, sans contredit, au nombre des dames illustres. Sa passion était de lui enseigner le grec.

Julien et Céleste étaient bien vivement déterminés dès ce temps à entrer en religion tous les deux. Leur piété sincère et douce édifiait tout le village, et quand Julien fut reçu élève libre au petit séminaire de Nola, Geronimo l'y conduisit lui-même, en le recommandant aux professeurs.

Céleste entra ce jour-là même au noviciat des Ursulines de San-Severino sous Catane. Son frère avait permission de l'y aller voir, et le frère Geronimo suivait Julien. Le parloir des bonnes sœurs fut souvent témoin de ces fortes discussions où la fillette embarrassait si bien le digne moine.

Manuele faisait en ce temps de fréquentes et longues absences. Personne n'avait le secret des préoccupations

qui l'absorbaient. Il embrassait le frère et la sœur, les larmes aux yeux, au retour de ses voyages, et disait souvent des paroles sans suite qui semblaient accuser le dérangement de plus en plus apparent de son esprit.

Parfois, il vantait l'état ecclésiastique et le repos du cloître ; d'autres fois, quand Geronimo lui répétait son refrain ordinaire : « Julien fera un bon prêtre, Céleste sera une des lumières du couvent. » Un sourire de dédain errait autour de ses lèvres. On eût dit alors qu'il rêvait pour les deux enfants de bien autres destinées.

Il aimait à conduire Julien sur le bord de la mer. Là, il lui faisait de longs récits, exaltant la grandeur de certaines races et parlant des devoirs de ceux qui ont en main la puissance et la richesse.

Julien croyait comprendre que Manuele avait quitté l'Italie pour servir son père, au temps des guerres de l'Empire français, mais qu'il était né sur le domaine de Monteleone, dans les Calabres, et qu'il avait gardé au dernier rejeton de cette illustre race un souvenir qui ressemblait à un culte.

A Céleste, Manuele contait l'histoire de ces châtelaines qui sont la providence d'une contrée, et, à cette occasion, le nom de Monteleone revenait encore. Il l'avait connue, cette comtesse Monteleone, Maria des Amalfi, que les gens des Calabres appelaient le bon ange. Mais, dès que Julien et Céleste disaient : « Ami, parlez-nou de notre père, parlez-nous de notre mère, » il baissait la tête et se taisait.

Quand Julien atteignit sa dix-huitième année, c'était un jeune homme grave et doux, fort instruit en toutes les choses qu'un vieux moine savant peut enseigner, ayant encore le calme des sens, regardant son avenir de prêtre sans joie, mais sans répugnance.

Le seul scrupule qui lui pût venir au sujet de sa vocation était l'attrait qui l'entraînait vers les récits de guerre. Il disait volontiers :

— Je voudrais être comme ces chevaliers de Jérusalem ou du Temple qui accomplissaient, l'épée au côté, le saint sacrifice de la messe.

C'était tout. Aucune idée mondaine ou d'amour n'était venue troubler sa profonde quiétude. A cet égard, sa sœur lui ressemblait. Elle allait avoir seize ans. C'était encore un enfant, mais pour combien de temps ?

Céleste connaissait déjà la rêverie. Tout ce qu'on peut dire, c'est que sa rêverie était sans objet. Peut-être n'était-elle pas appelée aussi franchement que son frère à l'état religieux. Ses rêves allaient au delà de ce qui l'entourait... Mais, d'un autre côté, son esprit réellement supérieur, sa piété sincère et la fermeté précoce de son cœur répondait de sa résignation.

C'était une étrange fillette. Elle avait pu garder toutes ses naïvetés de vierge en approchant ses lèvres de la coupe scientifique. Le pédantisme qui l'avait touchée lui laissait toutes ses grâces juvéniles, tout son délicieux enfantillage. L'enveloppe seulement était un peu puritaine, et rendait plus charmantes ses soudaines équipées d'espièglerie.

Elle adorait son frère, elle avait même pour lui une sorte de respect. Ces déférences viennent parfois de la supériorité qui se devine. Ils étaient l'un pour l'autre toute la famille.

Au physique, Céleste était formée plus qu'on ne l'est à son âge, et charmante, bien que le prochain printemps dût lui amener une beauté nouvelle. Au moral, c'était un esprit hardi et réfléchi à la fois, rendu subtil à l'excès par une éducation qui n'était point de son

sexe. Elle connaissait une foule de choses que les femmes ne savent point. Elle ignorait les choses que les femmes savent toutes. Le propre de son intelligence était précisément d'aller vers l'inconnu. Ce qu'elle ne savait pas avait pour elle l'attrait irrésistible de l'énigme proposée.

Elle cherchait. Le monde l'occupait de loin comme un grand problème. Et Dieu sait qu'en parlant des données fournies par le père Geronimo, elle risquait fort de passer, malgré sa finesse native et sa bonne volonté, à côté du mot de l'énigme.

Telle était la situation du frère et de la sœur, lorsqu'une lettre pressante de Manuele, absent depuis plusieurs mois, leur avait fait entreprendre ce voyage.

Manuele avait sur eux l'autorité d'un père; ils n'avaient pas même discuté son ordre. Et qui sait si ce voyage inattendu ne flattait pas chez l'un et chez l'autre, à l'insu de tous les deux, un vague besoin de changement et d'aventures ?...

C'était à l'hôtellerie du Corpo-Santo, un peu avant la tombée de la nuit, à l'heure où notre chevalier errant, le bel Athol, entrait avec sa pelle et sa pioche dans les marécages du Martorello.

Céleste et Julien avaient questionné en vain leur bon ami Manuele, qui s'était tenu sur la réserve, suivant son habitude. Ils n'en savaient pas plus qu'au départ de Catane, sur le but de ce voyage si impérieusement exigé.

Il y avait au-devant de l'osteria du Corpo-Santo une treille en terrasse, élevée de trois ou quatre marches au-dessus du sol de la cour. Julien et Céleste étaient assis sous cette treille et achevaient leur repas du soir, tandis que Manuele causait avec Pietro, l'aubergiste. La

cloche du couvent n'avait pas encore commencé de tinter. La soirée était silencieuse et belle.

Manuele Giudicelli était maintenant un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, à la taille un peu voûtée, au front demi-chauve. Il avait la douceur et la bonté peintes sur le visage, mais il semblait que Dieu lui eût donné à porter un trop lourd fardeau de souffrance. Ses yeux avaient perdu cet éclair qui ne manque jamais aux prunelles calabraises. Quelque chose d'inquiet, de maladif, je dirai presque de vaincu, était dans son regard.

Il avait pris seulement un peu de pain et de vin en compagnie des deux jeunes voyageurs; puis il s'était levé sans autre but que de s'agiter un peu, et comme s'il lui eût été impossible de rester en place. Il allait et venait dans le petit jardin qui entourait l'osteria. Parfois, lorsqu'il s'enfonçait sous quelque massif et qu'il croyait n'être point vu, il tirait de son sein un papier qu'il relisait avidement. Il le baisait après l'avoir vu et des larmes venaient sous sa paupière. Il se rapprochait alors de Julien et de Céleste. Il les contemplait à la dérobée.

— Les enfants ont grandi, murmurait-il; si Julien veut être prêtre, c'est bien... J'aimerais mieux lui voir l'aiguillette au côté et le chapeau à plumes sur la tête... Mais enfin nous avons eu des cardinaux dans la maison!...

» Et Céleste! se reprenait-il; toute la beauté de sa mère! Il faut que celle-là soit heureuse... Dieu est bon... Dieu leur a fait une enfance pénible pour qu'ils sentent mieux le prix du bonheur!...

— Pauvre Manuele! disait en ce moment Julien; ces quelques semaines l'ont bien changé, ne trouves-tu pas, ma sœur?

— Il m'a semblé vieilli de plusieurs années, répondit la fillette en soupirant.

— Il travaille, reprit Julien ; il s'efforce, non point pour lui, mais pour nous... Il rêve tout éveillé richesses et grandeurs... comme s'il était besoin de tout cela, Seigneur Dieu ! pour arriver à la mort chrétienne, qui est le but de notre misérable vie !

Céleste soupira de nouveau et plus fort.

— Le fait est, murmura-t-elle avec un peu d'amertume dans la voix, que nous n'avons besoin ni de grandeurs ni de richesses, toi pour obtenir la tonsure, moi pour prendre le voile et m'enfermer à jamais dans un cloître.

Julien la regarda, et sa figure eut une expression de tristesse.

— Regretterais-tu le monde, Céleste ? demanda-t-il.

— Puisque je ne le connais pas..., répliqua la jeune fille, qui essaya de sourire.

— Ma sœur, fit l'adolescent d'un ton grave, on peut regretter de ne l'avoir point connu.

Céleste baissa les yeux et fut quelque temps à répondre.

— Eh bien, oui, dit-elle enfin en rougissant et en souriant, j'aurais voulu voir, ne fût-ce qu'une fois, ce que c'est que le monde !

— Petite folle !... murmura Julien.

— Et je suis sûre..., reprit Céleste, qui le regarda du coin de l'œil.

— Tu es sûre ?... répéta Julien voyant qu'elle s'arrêtait.

— Je suis sûre que tu as cette idée-là comme moi.

Julien secoua la tête gravement.

— J'ai parfois tâché de deviner le monde, répondit-

il, d'après ce qu'on m'a dit et d'après ce que j'ai lu... Non, je parle franc, ma sœur, cela ne m'a point donné envie de le connaître davantage.

— Et qu'as-tu deviné, frère chéri? demanda Céleste en se rapprochant, curieuse.

— Du mouvement, du bruit, un vain éclat, de faux plaisirs dont la satiété est le remords...

Céleste pinça ses jolies lèvres roses. Il y avait, en vérité, un peu de dédain parmi son sourire à la fois espiègle et candide.

— Tu as raison, petit frère, murmura-t-elle, c'est dans les livres que tu as vu cela.

— Tu as donc deviné le monde autrement, toi, Céleste? interrogea Julien, qui ne perdait point son air de supériorité.

— Moi, répliqua la fillette, je ne sais pas... j'aime mieux dire que je ne sais pas... « Du mouvement, du bruit, un vain éclat... » Ces mots n'ont pas de sens pour moi... Tant qu'on n'appelle pas les choses par leur nom, il semble qu'on me parle une langue étrangère !...

— Mais, Céleste, mon pauvre ange, nous ne savons ni l'un ni l'autre le langage du monde.

— Nous avons le nôtre, Julien, repartit Céleste avec une vivacité mutine ; la langue de nos chères causeries, la langue de notre cœur et de notre raison... Ce n'est pas cette langue-là que tu emploies... Si tu l'employais, je te comprendrais.

— Cependant, ma sœur...

— Et c'est pour cela, reprit-elle en s'animant, que j'ai l'âme vide et l'esprit tout noir après les avoir lus, tes traités de morale et tes sermons pompeux !... Quand tu prêcheras la parole de Dieu, Julien, je sais bien, moi, que tu auras une autre éloquence... Tu viens de

parler pour ne rien dire et c'est là un échantillon, non point de toi, mais de ta science... J'ai lu cela dix fois, cent fois : « Du mouvement, du bruit, un vain éclat, de faux plaisirs... » et le reste !

— Alors, petite philosophe, interrompit Julien curieux à son tour, puisque tu n'es pas contente de ma définition, donne-moi la tienne.

Les beaux yeux de Céleste devinrent tout rêveurs.

— Je ne sais pas ce que c'est que le monde, répondit-elle; mais je crois bien comprendre la raison de son attrait et de ses dangers... Le monde n'est pas tout à fait un mot vide de sens comme ton *mouvement*, ton *bruit*, ton *vain éclat*, etc.; mais c'est un mot dont la signification est toute relative... Le monde n'existe que comme milieu... Pour t'exprimer mieux ma pensée, le monde est l'appoint de chaque personnalité mondaine, et je le comparerais volontiers à cet appareil de cristaux mobiles qui renvoient, répétée mille fois, la lumière d'un lustre...

Julien releva sur elle son regard étonné.

— Je vais plus loin, poursuivit-elle en soutenant vaillamment ce regard, et je creuse ma comparaison, comme disait notre vieux professeur, tant elle me semble riche, exacte et heureuse... Figure-toi, mon Julien, un lustre immense, composé de beaucoup de lumières et d'une innombrable quantité de cristaux réflecteurs. Tout cela brille, n'est-ce pas? les lumières par elles-mêmes, les cristaux par les lumières... C'est le monde !

— Ah ! fit Julien machinalement, c'est le monde !

— Éclat réel, continua Céleste, mais multiplié par un mirage, échange intéressé de rayons... car, si la lumière isolée brûlait dans le vide de l'ombre, la nuit l'ab-

sorberait; il lui faut les cristaux... et que deviendraient les cristaux, la lumière éteinte?

— Il lui faut la lumière, dit Julien en riant : c'est évident! Je n'ai vu cette définition du monde dans aucun traité de morale... Je ne l'ai entendue dans aucun sermon... Mais, pour en juger le mérite, il me faudrait connaître le monde... Cercle vicieux, petite sœur!

Le pied mignon de Céleste frappa le sol avec impatience.

— J'en ai trop dit, fit-elle, et j'aurai bien de la peine à oublier que j'écoutais autrefois les leçons d'un professeur de logique tout en faisant ma broderie... Le mal est venu, mon frère chéri, de la bonne envie que j'avais de te faire comprendre ma pensée... Il est un genre d'éducation qui consiste à envelopper l'intelligence dans des banalités, comme on emprisonne les pauvres petits membres des enfants dans les langes... Nous avons eu tous les deux cette éducation-là.

— C'est une révolte déclarée! murmura Julien.

— Hélas! non, mon frère... c'est une protestation, et cela me suffit... Maintenant que j'ai montré où le lien commun me blessait comme le bât de l'âne, je ne demande pas mieux que de me soumettre; je me livre pieds et poings liés.

— Dieu ne veut pas d'esclaves dans sa maison! interrompit Julien d'un ton sévère.

— Dieu veut tous ceux qui souffrent, mon frère!

Julien lui prit la main et se recueillit. Il cherchait en lui-même quelles paroles pourraient apaiser la rébellion inopinée de cette âme. C'était une maladie qui n'avait point eu pour lui de symptômes avant-coureurs. Ils ne s'étaient jamais quittés d'une heure, et cependant, c'était depuis quelques minutes seulement que

Julien connaissait Céleste. Il la regardait. Quelque chose en elle lui semblait changé. C'était une femme.

— Céleste, lui dit-il doucement et d'un ton paternel, pour voir si bien les défauts de l'éducation que nous avons reçue, il faut que tu aies rencontré un objet de comparaison... Ce n'est pas le bon Manuele qui t'a inspiré ces idées.

— Le bon Manuele m'a toujours traitée comme une enfant... Tu sais bien qu'il réservait ses longues histoires pour toi seul.

— As-tu donc eu d'autres professeurs?

Cette question fut faite avec une certaine timidité. On pouvait voir que Julien craignait la réponse. Mais le sourire de Céleste était si modeste et si pur, malgré le petillant éclat de ses grands yeux noirs !

— Ne crains rien, mon frère chéri, dit-elle, je n'ai jamais eu d'autre professeur que le tien... Seulement, tandis que je brodais et que le bon frère bachelier Geronimo m'accusait d'indifférence, je n'écoutais que trop... et peut-être pour venger ton ennemi... comme tu bâillais, pauvre frère !... je battais en brèche *in petto* les arguments du bachelier... Cela ne m'aurait pas menée loin, je l'avoue, si je n'avais trouvé tout à coup un guide...

— Quel guide? s'écria Julien vivement.

— Celui-là n'a rien qui puisse t'effrayer... ce guide-là était moi-même... Je me mis une fois à lire ce livre que Dieu a mis en chacun de nous, et je n'eus même plus le temps d'écouter le vieux Geronimo... je comprenais Dieu et je me comprenais moi-même.

— Es-tu bien sûre, Céleste, murmura Julien, visiblement inquiet, qu'il n'y ait point d'hérésie en ceci ?

— Absolument sûre, mon frère. J'aime trop ma

sainte foi pour l'examiner : c'est le refuge... je ne parle que d'après des choses mondaines ; celles là sont à nous, elles nous appartiennent comme le pays entier au conquérant... Nous ne sommes pas du monde, nous n'en serons jamais ; par conséquent, nous n'avons rien à ménager avec lui.

Ce grave et bel adolescent, qui avait raconté si sagement à sa petite sœur la biographie classique de Mario Monteleone, cet écolier sérieux, tout frais émoulu des leçons du frère Geronimo, éprouvait en ce moment un sentiment complexe. Il était tenté d'admirer sa sœur et comprenait maintenant pourquoi le vieux Geronimo parlait quelquefois à propos d'elle des dames illustres qui avaient fait leur chemin dans la théologie, dans la philosophie, dans les belles-lettres.

Il était encore, au moins pour aujourd'hui, à l'âge où l'on admet la femme savante. Sa sœur lui apparaissait grandie subitement à la taille d'une personne qui pourrait avoir, après sa mort, un article d'une demi-page dans les dictionnaires historiques. Mais cette joie se mélangeait de quelque dépit. Il avait pris la douce habitude d'être écouté comme un oracle, et certes il le méritait par l'irréprochable régularité de sa conduite. Mais voilà que sa sœur se dressait en face de lui et discutait sa légitime suprématie. Elle se permettait même, cette fillette, de l'embarrasser à ce point, lui qui allait bientôt être docteur, qu'il n'osait pas du tout donner à la discussion les allures d'une bataille rangée, de peur d'être mis en déroute.

Il était fort savant, ce bon petit Julien, et le digne frère bachelier Geronimo n'était pas un manchot comme le mépris inconsidéré de la signorina pourrait vous le faire supposer ; mais la surprise ôtait à Julien une

grande partie de ses moyens, et, d'ailleurs, le syllogisme est une arme maladroite et trop lourde qui s'émousse contre le sourire des fillettes. Rien de terrible comme ces petites folles qui s'avisent de raisonner !

On ne peut pas dire qu'il n'y eût pas çà et là quelque petite trace de pédantisme sur ce ravissant minois, mais Céleste était si jeune !

Jusqu'à seize ans, je plaide expressément cette circonstance atténuante : les petites demoiselles ont le droit de philosopher à tort et à travers. C'est leur privilége de pensionnaire.

Du reste, ces deux enfants sont présentés ici au lecteur à l'heure précise de leur entrée dans la vie, à l'heure qui précède la transformation.

Julien, cependant, avait laborieusement étudié la thèse de sa sœur, comme un élève en théologie qu'il était. C'était, dans toute la force du terme, une leçon de dialectique qu'il prenait.

— Allons, dit-il tout à coup, suivant la série des arguments qu'il se posait à lui-même, en admettant que nous soyons tous deux des types, tu crois que, placés tout à coup au seuil de ce théâtre qui est le monde, mon attention à moi se concentrerait sur les jeunes hommes, tandis que, toi, tu n'examinerais bien que les jeunes filles...

Céleste leva sur lui ses grands yeux pensifs. Il y avait longtemps que son esprit plus leste avait franchi l'obstacle où s'arrêtait son frère.

— Tu raisonnes toujours selon le système Geronimo, mumura-t-elle en souriant ; aussi tu fais fausse route... La logique est l'art de se tromper.

— N'as-tu pas dit ?.. commença Julien.

— J'ai dit qu'il me suffirait pour connaître le monde,

de voir une jeune fille dans le monde... peut-être même de voir une jeune fille du monde hors du monde.

— Par la même raison, il me suffirait à moi de voir un jeune homme dans le monde...

— Ou même un jeune homme du monde... pourvu que tu regardasses bien, avec tes propres yeux qui sont bons, et non point avec ces bésicles menteuses qui font voir aux savants des étoiles en plein midi.

— De telle sorte, conclut l'imperturbable Julien, qu'étant donné ton axiome ainsi formulé, on ne voit bien en dehors de soi que son semblable... on ne juge bien les faits extérieurs qu'en les rapportant à son semblable.

— O *Geronimo II!* s'écria Céleste en riant.

— De telle sorte, dis-je, poursuivit l'écolier, que l'appareil le plus parfait que nous puissions trouver pour voir le monde à nous deux consisterait en un frère et une sœur... quelque jeune comte et quelque jeune comtesse... Je disséquerais le comte, tu anatomiserais la comtesse.

— Ce sont les équipages du comte Loredano Doria, dit une voix au-dessous d'eux, qui voyage avec la comtesse sa sœur.

Julien eut la parole coupée. Le rire qui venait aux jolies lèvres roses de Céleste s'évanouit. Ils se regardèrent et murmurèrent en même temps :

— Voilà qui est étrange!

Céleste ajouta :

— Le fils et la fille de ce Giacomo Doria...

Elle n'acheva pas. Mais, d'un commun mouvement, ils se levèrent et s'élancèrent au grillage de la treille.

La treille de l'auberge du Corpo-Santo dominait la route qui passait au-devant. Derrière, la maison carrée

ouvrait ses fenêtres irrégulières. A gauche était un petit jardin où causaient ensemble, en ce moment le bon Manuele et l'aubergiste. Celui-ci, grand gaillard pâle, maigre et brun, guêtré comme le moissonneur de Léopold Robert et portant sur sa forêt de cheveux noirs un bonnet de laine bariolé, regardait de temps en temps son compagnon avec inquiétude.

— Il rêve tout éveillé, le bonhomme, pensait-il.

— On a vu, disait Manuele, qui le tenait par la manche, des avertissements sortir du tombeau!

— Oui, oui, répliqua l'hôtelier, il y a des gens ivres qui ont rencontré feue la comtesse Maria rôdant parmi les herbes, au bras de Martorello... Moi, je dors, les nuits où je ne fais pas la contrebande, quand les fièvres me donnent la paix.

— Vous n'étiez pas le serviteur de Monteleone, vous, Pietro?

— Non, non... je suis venu ici après la mort du brave homme... mais je crois bien que l'auberge devait être meilleure du temps où l'on forgeait le fer ici près dans la vallée.

— Et dites-moi, Pietro, que pensez-vous de cela?

— De quoi? de la lettre du défunt?... reçue sept ans après son enterrement?... Je pense que c'est bouffon, mon vieux camarade, et que vous ne ferez pas fortune avec cela!

Manuele baissa la tête.

— Que dit-elle, la lettre? demanda l'hôtelier, dont la curiosité perçait sous sa feinte insouciante :

— Ce ne sont pas mes secrets, répondit Manuele.

— Ce que j'en demande, fit Pietro, c'était pour vous donner un conseil... mais je m'en bats l'œil, mon vieux camarade... Vous avez là deux jolis enfants, voilà ce

qui est certain... mettez-moi le garçon dans le militaire... mariez la fille à quelque honnête bourgeois de Cosenza... et vous vivrez tout doucement.

Manuele l'arrêta court en lui serrant le bras.

— Voulez-vous me prêter une pelle et une pioche, Pietro? demanda-t il brusquement.

Celui-ci le regarda en dessous et répondit en se touchant le front :

— Du diable si vous n'avez pas quelque chose de fêlé là dedans, père Manuele! Je vous prêterai ma pelle et ma pioche tant que vous voudrez... mais vous voilà pâle comme un fiévreux le lendemain de l'accès... montez avec moi et prenez un verre de vin de Sicile pour vous réchauffer le cœur!

C'était une bonne âme que ce Pietro, l'hôtelier. On l'avait expulsé du pays d'Otrante, où il tenait une auberge de contrebandiers; il était venu tenir une auberge de contrebandiers de l'autre côté de l'Apennin. Chacun, en ce monde, suit sa vocation. La contrebande est métier noble sur les côtes de la Calabre, presque aussi noble que le brigandage. Entre la montagne et le Martorello, il n'y avait de différence pour Pietro que dans la fièvre quarte. Mais on vit avec ces fièvres avant d'en mourir. Pietro prit Manuele sous le bras et le fit entrer dans l'osteria. Il descendit lui-même à la cave. Manuele, resté seul, étendit sur la table sa lettre jaune et froissée. Il se prit à la relire attentivement.

— C'est bien son écriture, disait-il en lisant. Je ne lui ai jamais désobéi de son vivant... Que sa volonté soit faite encore après sa mort!

— Qui avons-nous là? cria dans la cour Pietro remontant de la cave.

Deux gendarmes à cheval paraissaient au coude de la

route L'aubergiste, au lieu de rejoindre son hôte, vint sur le pas de la porte. Ce n'était pas tous les jours qu'il arrivait des aubaines à l'osteria du Corpo-Santo ! Deux gendarmes entraient dans la cour. Derrière eux venaient deux cavaliers portant une brillante livrée et armés jusqu'aux dents. Puis c'était une calèche de voyage à quatre chevaux, sur les coussins de laquelle un jeune couple indolent reposait. Après la calèche, deux cavaliers encore, une voiture de suite, et, enfin, deux autres gendarmes, la carabine au poing. Céleste et Julien ne parlaient plus. Leur âme était dans leurs yeux. Tous deux restaient de bonne foi sous l'impression de la fantasque théorie développée par la gentille écolière du classique Geronimo : Julien regardait le comte Lorédan Doria, Céleste dévorait des yeux la comtesse Angélie.

Sait-on comment ces choses arrivent, indépendamment de toutes es théories anciennes ou nouvelles, académiques ou de fantaisie? En regardant le comte, ce fut la comtesse que vit notre sage et savant Julien. Céleste, qui croyait examiner la comtesse à la loupe, rencontra au-devant de sa prunelle le noble et charmant visage du comte Lorédan. C'était vraiment comme dans les contes de fées. Ils avaient évoqué la vision ; la vision, docile, apparaissait. Pourquoi ne songeaient-ils plus déjà ni l'un ni l'autre à cette froide étude que devait leur faciliter cet *appareil humain*, pour employer l'expression de Julien ?

L'appareil était parfait et tel qu'ils l'avaient souhaité ; c'était un jeune homme et c'était une jeune fille, le frère et la sœur ; non-seulement du monde, mais de cette race d'élite qui plane au-dessus du monde et que le monde envie ; nobles parmi les plus nobles, riches entre les plus opulents, l'orgueil de la cour, la fleur du royaume!

Autrefois, avant les guerres de la Révolution, les Napolitains disaient :

— Après Bourbon, Monteleone ; après Monteleone, Doria !

Mais, tandis que cette grande race de Monteleone tombait et mourait, Doria grandissait encore, grandissait d'autant plus, que l'héritage de Monteleone lui venait par droit de parenté. Il n'y avait plus de Monteleone, et l'on pouvait dire maintenant :

— Après Bourbon, Doria !

La calèche descendait lentement la pente douce qui terminait la rampe. Un instant, elle disparut presque dans l'ombre d'un mamelon que la route coupait à pic, et dont le sommet, faisant face à l'osteria, se couvrait d'une chevelure de ronces et de quelques jeunes hêtres inclinés au-dessus de la voie. Le jour baissait, quoique la ligne de l'horizon restât rouge et comme enflammée. Quant la calèche sortit de l'ombre, Julien poussa un grand soupir et se redressa involontairement : Céleste devint toute pâle. Sous la treille, en dehors, les gens de l'auberge disaient :

— Il viennent de Palerme et ils vont à Naples.

— Le roi veut les marier tous les deux le même jour !

— Le roi a partagé entre eux deux également les domaines de Mario Monteleone.

Julien et Céleste échangèrent un muet regard Les gens de l'auberge disaient encore :

— Le Doria de Rome leur donne tous ses palais et tous ses châteaux...

Ils n'en avaient donc pas assez, de châteaux et de palais à Naples, à Palerme, dans l'Abruzze, dans les Calabres, en Sicile et partout !

Quelques bonnets volèrent au vent.

— Evviva 'l conte Doria!... Evviva la contessina!

Lorédan sourit et salua. Un soupir profond souleva la poitrine de Céleste. Angélie agita sa main blanche et inclina la tête paresseusement. Julien appuya ses deux mains contre son cœur; ses yeux s'agrandirent malgré lui, et sa taille se redressa soudain fièrement comme s'il eût été un autre homme. A voir le feu qui, tout à coup, s'alluma dans sa prunelle, vous n'auriez point reconnu le pâle séminariste.

VII

COMTE ET COMTESSE

C'était, ce Lorédan Doria, un de ces admirables types de la beauté romaine qui ont évidemment inspiré l'école d'Italie. Il y a dans l'ensemble de ces lignes une sérénité si haute, qu'on songe involontairement à Dieu fait homme. La beauté d'Italie, c'est la beauté douce, majestueuse, presque divine.

Lorédan, comte Doria, pouvait avoir de vingt-huit à trente ans. Les masses bouclées de sa merveilleuse chevelure noire se séparaient sur son front blanc et pur. Ses yeux ombragés, profonds et limpides à la fois, largement fendus, mais fatigués déjà par le plaisir, donnaient à l'âme, quand il souriait, cette sensation d'harmonie que fait naître une belle voix mâlement vibrante, ou le son lointain de l'orgue, que font naître aussi ces aromes sévères et doux dégagés par l'ombre des grands bois. Il est malaisé de peindre ce mélange héroïque de noblesse et de force qui est la séduction même. Nos hommes du Nord n'ont point cela. Mais songez que, sous

le soleil des tropiques, des arbres géants, robustes comme nos chênes, portent à cent pieds de terre des guirlandes de fleurs plus blanches que nos lis, plus roses que nos roses, plus bleues que nos volubilis d'azur...

Ce qu'il faut renoncer à dire, c'est le charme exquis, la grâce délicieuse de la jeune fille qui était assise auprès de Lorédan sur les coussins de la calèche. Elle avait dix à douze ans de moins que son frère. C'était une rieuse et une rêveuse. Il semblait qu'elle eût écrit au front, avec des rayons, ce divin nom d'Angélie qui fait songer aux poëmes du ciel. Ses traits répétaient plus délicatement, mais avec une correction suave et infinie, le dessin altier des traits de Lorédan. Elle était grande comme il était grand. Sa taille avait ce chaste et voluptueux abandon de la vierge créole. Ses cheveux châtains, aux reflets doucement perlés, tombaient en masses opulentes le long de ses joues pâlies par la fatigue du voyage. Ses yeux, frangés de longs cils recourbés et noirs comme le jais, avaient cette nuance bleue, obscure et franche comme la voûte du firmament dans les nuits d'été sans lune; cette nuance qui noie les rayons plus profondément que le brun lui-même, pour les restituer en une gerbe de fugitives étincelles aux moindres caresses du sourire. Son nez droit gardait la ligne grecque des ancêtres génois; sa bouche, un corail ciselé, montrait, dès qu'elle parlait, une rangée de perles délicates à miracle, et dont chacune semblait une touche de ce clavecin mélodieux qui était sa voix.

Ce n'était pas une madone; il y avait pour cela trop de gentillesse candide, trop de naïve mignardise dans sa souveraine beauté; c'était l'ange des blondes et chères amours, la femme enfant, celle qu'on voudrait abriter nuit et jour sous son aile pour la garder du brutal con-

act des choses d'ici-bas. Et c'était aussi la fille des jours modernes, la grande dame en bouton, l'échantillon parfait et choisi de tous nos raffinements, de toutes nos élégances. Il fallait ne pas la voir cette heureuse enchanteresse. Dès qu'on l'avait vue, le cœur blessé gardait sa ravissante image.

Julien, ce pauvre enfant solitaire et neuf à toute violente impression, la regardait bouche béante. Il éprouvait cette sensation enivrante de l'homme qui naît à quelque sphère inconnue. Sa poitrine s'élargissait dans son humble soutanelle. Ses tempes battaient; des éblouissements lui passaient devant les yeux.

Tandis que la calèche franchissait au pas le seuil de la cour, Angélie leva par hasard son regard vers la treille. Julien fut un instant à ne plus sentir son cœur. Il mit ses deux mains au-devant de son visage pour se cacher. Il eut frayeur et honte. Il se retint au grillage pour ne point se laisser aller à la renverse. Elle parla. Ce fut un nom propre qui tomba de ses belles lèvres nonchalantes; un nom qui rendit Julien jaloux jusqu'à la détresse; un nom qui devait rester gravé dans sa mémoire, sa vie durât-elle un siècle. Angélie avait dit :

— Le prince Coriolani...

Ce n'est rien, un nom, et c'est tout, cependant. Il y a des noms qui sont un roman ou un tableau, des noms qui répandent un parfum, ou qui sonnent comme la note éclatante d'un cor. Il y a des noms sous lesquels on ne peut mettre ni la vieillesse, ni la laideur.

On se trompe parfois, mais l'étonnement qu'on éprouve, le désillusionnement qui vous blesse, sont encore un hommage à la virtuelle sincérité de l'impression première. Courroux si l'on désirait, allégresse si l'on craignait; il y a surprise comme à l'instant où cette

sylphide, vue par derrière et à qui l'imagination prêtait de si doux charmes, se retourne et vous montre un visage de cinquante ans.

Julien vit ce prince Coriolani la tête haute, l'éclair aux yeux : beau comme un héros ou comme un bandit. Ces deux choses ne diffèrent pas tant qu'on pourrait le croire dans les imaginations italiennes. Un héros, Angélie avait souri en prononçant ce nom si harmonieux dans sa bouche. Un bandit, Julien avait fermé les poings et songé pour la première fois qu'à son âge d'autres jeunes gens avaient une arme au côté. Il le détestait, ce Coriolani. Il eût donné dix ans de sa vie rien que pour le voir !...

Céleste n'avait pas fait comme son frère. Au premier regard jeté sur le comte Lorédan, ses yeux s'étaient comme éblouis. Mais elle le voyait encore ; elle le voyait mieux à travers sa paupière close. L'émotion qu'elle ressentait lui causait un véritable effroi. Elle ne l'eût pas vendue au prix de tout l'or du monde !

Ils furent longtemps ainsi tous les deux immobiles et muets. Céleste pensait :

— Celui-là ne peut pas être le fils d'un traître !...

Et Julien se disait :

— Si Manuele avait accusé Giacomo Doria, je ne croirais pas Manuele !

Mais leur émotion ne prenait pas sa source principale dans ce fait fortuit : la part indirecte que le père de ce beau jeune homme et de cette belle jeune fille avait eue à l'histoire récemment racontée.

Le comte et sa sœur étaient entrés dans l'osteria depuis plusieurs minutes. On entendait les bruyantes allées et venues des domestiques empressés. Enfin, Julien releva les yeux sur Céleste.

— Qu'as-tu donc?... dit-il à voix basse.

Elle tressaillit comme si on l'eût surprise en faute.

— Ce que j'ai? répéta-t-elle au hasard.

— Oui, dit Julien, qui la considérait avec une attention étonnée; tu es changée... tu es plus belle!...

C'était vrai. L'éveil est une beauté. Mais c'était vrai surtout pour Julien, dont l'œil s'allumait pour la première fois, et dont la taille redressée, prenait, à son insu, de mâles allures. Aussi Céleste, le contemplant comme si elle ne l'eût jamais vu, laissa échapper ces paroles :

— C'est toi qui es beau, Julien!... mais cet habit ne te va plus!

Julien pensait justement aux grâces nouvelles qu'une coiffure moins sévère mettrait sur le joli front de sa sœur. Il y eut encore un silence. Tous deux regardaient descendre de la seconde voiture les valets et suivantes. Des caves au grenier, l'osteria était en l'air.

— Eh bien, Céleste, dit Julien, tu as eu ce que tu voulais?

— C'est vrai, répondit la jeune fille.

— A travers tant de beauté, tant d'opulence, tant de noblesse, as-tu entrevu le monde, Céleste?

La poitrine de la charmante puritaine se gonfla, ses paupières battirent.

— Oui, dit-elle, j'ai entrevu le monde... Et toi?

— Moi, je ne sais, ma sœur... Il y a de perfides tentations... J'ai deviné le paradis sur terre.

— Le paradis, n'est-ce pas, s'écria Céleste avec vivacité, ce serait d'être LUI?...

Julien ne répondit pas. Peut-être n'avait-il pas saisi le sens de ces paroles.

— Te figurais-tu, ma sœur, reprit-il pourtant, qu'il pût exister un être aussi parfaitement beau?

— Jamais je ne l'aurais cru, mon frère.

— Ce regard... ces gracieuses élégances... ce sourire dont nulle parole ne peut dire le charme...

— Et cette fierté indolente!... et cette auréole de poésie!... ce front pensif et blanc comme celui d'une statue, sous cette chevelure de soie, plus noire que l'ébène...

Julien releva sur sa sœur une œillade sournoise.

— Tu parles du comte Lorédan Doria? murmura-t-il.

— Et de qui donc parlerais-je? demanda naïvement Céleste.

— Tu avais dit, balbutia Julien, tu dois bien te souvenir de cela, petite sœur, tu avais dit : « Si tout à coup nous avions devant les yeux un jeune homme et une jeune fille, un frère et une sœur, de ceux-là que Dieu a comblés de toutes les joies terrestres, de ceux-là qui brillent dans le monde et qui résument en eux les bonheurs du monde, je devinerais le monde rien qu'en regardant la sœur. »

— C'est encore vrai, prononça tout bas Céleste; mais n'as-tu regardé que le frère?

— Hélas! répondit Julien bonnement, de nous deux tu es le philosophe, petite sœur... Moi, je n'ai pas même vu le frère..

— Et moi, je n'ai vu que lui! soupira la jeune fille rouge comme une cerise.

Elle s'interrompit et saisit brusquement la main de Julien, qu'elle posa sur son cœur.

— Sens cela! dit-elle.

Son cœur sautait dans sa poitrine.

— C'est comme le mien, dit Julien tristement.

— Et sais-tu ce qu'il crie, mon cœur? reprit la fillette. Richesse, noblesse... splendeur!

— Ah ! fit Julien, ce n'est pas cela que dit le mien !

— Que dit-il ?

Julien avait les deux mains sur sa poitrine. Il baissa la voix et murmura :

— Amour !...

Céleste se jeta dans ses bras et le baisa. Ils pleuraient tous deux comme de pauvres enfants qu'ils étaient. Notez que de moins innocents auraient exprimé autrement leur pensée. L'innocence dit toujours le mot vrai.

— Frère chéri, murmura Céleste en sanglotant, richesse, noblesse, grandeur... c'est ce qui est entre eux et nous !

Julien la pressa sur son cœur.

Derrière eux, sous la treille, un bruit léger se fit ; ils se retournèrent effrayés. Manuele était debout à quelques pas de la table où ils avaient pris leur repas. Il tenait à la main une pelle et une pioche.

— Richesse, noblesse, grandeur ! murmura-t-il, car il n'avait entendu que ces mots. Pauvres enfants ! qui vous a donc appris à jalouser cela ?

Céleste et Julien restaient immobiles et les yeux baissés. Manuele, d'ordinaire si calme et si doux, semblait en proie à une agitation extraordinaire. Son visage peignait une sorte d'exaltation fiévreuse.

— Après Bourbon, Monteleone ; après Monteleone, Doria, prononça-t-il entre ses dents serrées ; ces gens ne viennent qu'en troisième ligne !

Il s'approcha et vint baiser Céleste au front.

— Oui, oui, dit-il comme on rêve tout haut, grandeur, richesse, noblesse ! L'oiseau dont on n'a pas coupé les ailes s'envole un jour et va chercher l'azur du ciel. Il ne faut qu'un instant pour qu'Achille déchire avec

dédain sa tunique de femme. Les temps sont peut-être venus... Ceux-là qui voyagent avec fracas sont bien nobles et sont bien riches... il y en a d'aussi nobles qu'eux... il peut y en avoir d'aussi riches !...

Son second baiser fut pour Julien.

— Tu ferais un beau comte ! murmura-t-il encore. Regarde-moi, Céleste... J'ai vu bien des princesses... tu as les yeux d'une reine... Que Dieu nous aide, enfants !... les vieux troncs refleurissent chaque printemps... J'ai rencontré des Doria qui demandaient leur pain sur les routes... On monte souvent sur les trônes en revenant de l'exil... J'ai regardé longtemps, à Ferrare, le tableau merveilleux qui représente la roue de Fortune. Ceux qui ont noblesse se couchent misérables parfois et s'éveillent grands... Dormez, enfants, la Providence veille !

Sa main s'étendit sur eux en un geste de bénédiction. Sa figure avait une expression solennelle, presque inspirée. Il s'éloigna lentement et descendit les degrés de la treille sans se retourner. Céleste et Julien avaient la tête baissée. Loin d'exalter leur courage, les paroles du vieillard les faisaient rentrer en eux-mêmes. Ce n'était pas la première fois qu'il leur tenait de ces discours étranges. Il avait beaucoup souffert ; la souffrance affaiblit l'esprit.

Parfois le frère et la sœur avaient regardé avec frayeur ce front dépouillé, ces yeux tour à tour étincelants et mornes. Ils n'avaient jamais osé se le dire, mais tous deux avaient la même pensée ; la raison du pauvre Manuele chancelait à de certaines heures, et il prenait je ne sais quels rêves pour des souvenirs.

Le bruit et le mouvement cependant augmentaient dans l'osteria du Corpo-Santo. Pietro, l'hôtelier, avait

mis de côté sa chère paresse et se multipliait. Il s'agissait de préparer le souper de Leurs Excellences, de Leurs Altesses, si mieux vous aimez; en Italie, les titres ne coûtent rien. Pour peu que Leurs Altesses en eussent témoigné le désir, on leur eût donné de la Majesté. C'est toujours le pays de ces empereurs qu'on faisait dieux de leur vivant, quitte à leur couper le cou pour les faire jouir plus vite de l'immortalité.

Leurs Excellences étaient fort lasses. On nourrissait le légitime espoir que Leurs Excellences coucheraient au Corpo-Santo, au lieu de gagner la ville de Monteleone. Or, quel honneur pour l'osteria! Le comte Lorédan et la comtesse Angélie n'étaient pas du tout des étrangers dans le pays. Bien que Naples fût leur résidence habituelle et que le Doria de Rome leur eût laissé d'immenses domaines dans la province de Palerme, en Sicile, on pouvait aussi les mettre à la tête des seigneur terriers de la Calabre Ultérieure deuxième. Seuls les Monteleone avaient possédé plus de terres et plus de châteaux, au temps de leur splendeur. Mais il n'y avait plus de Monteleone, et personne désormais, entre Cosenza et Reggio, ne pouvait le disputer aux Doria, qui avaient hérité des Monteleone eux-mêmes. Il serait presque vrai de dire, du reste, que le jeune comte et la jeune comtesse, qui avaient perdu leur père depuis peu, ne savaient pas bien au juste le compte de leurs possessions. C'était affaire au seigneur intendant général qui menait vraiment un train de prince. Les intendants particuliers des Calabres, de la Sicile et de Rome étaient aussi des hommes d'importance.

Il s'en fallait de beaucoup que l'osteria du Corpo-Santo fût un palais. C'était néanmoins une maison bâtie en bonnes pierres et possédant plusieurs terrasses,

comme presque toutes les habitations de l'Italie méridionale. L'une de ces terrasses régnait sur la cour, et, tournant l'angle sud-ouest du bâtiment principal, avait vue sur la mer Thyrrhénienne par une coulée. Ce fut là que Lorédan et Angélie s'installèrent pour prendre leur repas du soir. Ils étaient tous deux de charmante humeur et décidés à prendre tout en bonne part dans ce campement.

Tous ceux qui avaient eu l'honneur de contempler Leurs Excellences, disaient que la contessina avait déjà ri une douzaine de fois comme une folle, et que le comte Lorédan s'était pris à chanter une arietta de Sacchini en allumant une cigarette. Certes, il était impossible de voir deux Altesses plus gaies. Les valets étaient bien autrement fiers, et les caméristes avaient bien plus de hauteur. C'est, du reste, la règle. Ils arrivèrent sur leur terrasse en causant et en riant. L'eau fraîche avait baigné les tempes d'Angélie, qui avait laissé au fond du *calesso* sa somnolente langueur. Elle était vive, elle était heureuse. Elle donnait son front au vent parfumé du soir. Elle était belle comme le bonheur de la jeunesse.

Par respect pour Leurs Excellences, la cour fut évacuée, et le branle-bas se confina dans la maison. Angélie et son frère étaient réellement seuls, si l'on fait abstraction de Céleste et de Julien, oubliés derrière la treille. Qui donc eût pensé à ces deux pauvres enfants dans un moment aussi solennel? La treille n'eût pas été assez épaisse pour les cacher, si ce monticule dont nous avons parlé, et qui se couronnait d'une sorte de taillis, n'eût jeté devant soi une ombre déjà profonde, tandis que la terrasse, blanche et découverte, restait vivement éclairée par les derniers rayons du couchant.

On ne voyait plus ni cavaliers armés ni gendarmes ; mais on les entendait encore, attablés qu'ils étaient dans la salle basse de l'auberge. Les cavaliers avaient laissé leurs pistolets et leurs ceintures au-devant de la porte de l'écurie, où les palefreniers prenaient soin de leurs chevaux. Les carabines des gendarmes étaient appuyées le long du petit mur de la treille, en dehors, derrière la table où Céleste et son frère étaient encore assis. Ils avaient mis tous deux leurs siéges contre le grillage, où couraient de rares et larges feuilles de vigne, pendant aux vieux ceps tordus, comme dans ces guirlandes capricieuses mais sobres qui tournaient autour de l'anse des vases antiques. Ils étaient silencieux. Ils regardaient. Lorédan et Angélie parlaient, mais on ne les entendait pas.

Parfois le sourire d'Angélie se reflétait sur les lèvres pâles de Julien comme en un miroir. D'autres fois, ce sourire amenait sur le front du jeune homme un nuage de tristesse. Quand le regard distrait de Lorédan passait au-dessus de la treille, Céleste retenait son souffle. Vous eussiez dit, en voyant ces deux enfants, des espions payés pour surveiller, l'oreille et l'œil aux aguets. De quoi parlaient-ils, ce comte et cette comtesse? De leurs plaisirs brillants et bruyants? de bals, de fêtes? ou, peut-être, de ceux qu'ils aimaient? Qu'elles devaient être belles, leurs fêtes! Et que d'adoration autour d'eux! Tout à l'heure on avait dit : « Le roi veut la marier ! Coriolani ! le prince Coriolani ! » C'était celui-là sans doute que devait épouser Angélie. Ainsi pensait Julien.

Aucun nom de femme n'était tombé des lèvres de Lorédan ; mais Céleste avait-elle besoin d'un nom pour être triste ? Ne devinait-elle pas une guirlande de houris-

autour de ce sultan? Comment exprimer cela? Il y avait pourtant du vrai dans la fameuse théorie de notre petite Céleste. Il est bien certain qu'on ne peut donner le nom d'amour au trouble passionné qui lui faisait battre le cœur. Lorédan était le prétexte de ce trouble, dont le foyer était Céleste elle-même. Elle devait peut-être aimer Lorédan. Mais, à cette heure, Lorédan n'était que la pierre qu'il faut pour permettre à l'acier de produire l'étincelle. Derrière Lorédan était le monde.

Céleste ne s'était trompée qu'en un point : elle avait vu le monde sous un miroir magique qui était le frère et la sœur. L'erreur n'était pas dans le sexe.

Pour Julien, la chose avait été tout autre. Julien avait été frappé d'un coup de foudre, Julien aimait. Il est facile d'observer cette différence entre l'homme et la femme. L'homme plus naïf, aime du premier coup. La passion naît en lui d'un seul jet, et tend plutôt à décroître après ce grand éblouissement de la première vue. Chez la femme, chez la jeune fille surtout, l'impression produite se complique aussitôt d'un retour égoïste. Ce mot, dans le langage commun, implique un blâme; ici, non. Il exprime uniquement l'action du *moi*, que cette action s'appelle prudence ou pudeur. La raison de cette différence est providentielle. Dieu a voulu que la femme se défendît. Il faut l'âge ou l'abâtardissement pour user cet instinct. La femme que la première impression entraîne sans retour ni circuit se fait homme. Julien aimait. Céleste allait aimer. Julien souffrait déjà par le cœur. Il ne voyait que l'idole. Céleste, émue aussi profondément que lui, voyait le paradis où trônait son dieu ; paradis, hélas! entouré de barrières infranchissables ! Et, tandis que le pauvre Julien devinait, sur la bouche belle et rieuse d'Angélie, devinait sans cesse

ce nom de Coriolani qui lui brûlait le cœur, Céleste faisait un rêve. Ce rêve s'exprimait par trois mots : noblesse, grandeur, richesse.

C'était une belle soirée d'automne, calme et rafraîchie par la brise de mer. Tout à coup les yeux de Céleste et ceux de Julien se détournèrent à la fois de la contemplation qui les absorbait. Un éclair venait de les frapper à l'improviste. Quelque chose brillait au sommet du monticule coupé à pic par la route de Monteleone. Ce monticule tranchait en noir sur le ciel carminé. Les broussailles, détachées comme une dentelle, frangeaient la crête de la colline. Au-dessus d'elles, se balançaient à la brise, comme des découpures d'ombres chinoises, les clairs branchages des bouleaux et la feuillée plus lourde des hêtres. On devinait derrière la colline cette lumière rosée, qui éclairait si vivement la terrasse où Lorédan et sa sœur souriaient à ce beau ciel. C'était du sein des broussailles que l'éclair avait jailli. Une lueur rouge et fugitive, semblable à celle que les enfants espiègles envoient au loin avec un miroir. Céleste et Julien regardèrent en même temps le point d'où la lueur était partie. Ils ne virent rien d'abord qu'un imperceptible mouvement dans les ronces ; ce mouvement-là même devait échapper au jeune couple, assis sur la terrasse régnante, à cause de l'éclat du ciel qui mettait le sommet de la colline dans une nuit profonde. Mais, en regardant mieux, Céleste crut distinguer comme une tête humaine dans le noir. Presque aussitôt après, un second éclair jaillit des broussailles. Julien dit :

— Te souvient-il de ce chasseur de Catane dont le fusil double nous semblait de loin un feu dans le taillis... Il était plus haut que nous... Le soleil, que

nous ne pouvions voir, frappait son arme en dessous.

— Il y a deux hommes ! interrompit Céleste.

Julien ne poursuivit point son explication scientifique. Il mit sa main en visière au-dessus de ses yeux.

— Deux hommes armés..., murmura-t-il.

Céleste se sentait trembler sans savoir encore pourquoi. Elle regardait de toute la puissance de ses yeux, et pouvait distinguer maintenant deux torses sortant à demi des broussailles.

— Que feraient en ce lieu des chasseurs ? se demandait Julien.

Celui des deux hommes qui était le plus en avant se retenait d'une main au tronc d'un jeune bouleau pour ne point être précipité sur la pente. L'autre était couché à plat ventre et semblait attendre que son compagnon prît son assiette.

— Ce ne sont pas des chasseurs ! dit Céleste, qui avait de la sueur au front.

Elle jeta autour d'elle un regard de détresse et vit les carabines des gendarmes sous ses pieds. Julien s'était levé. Céleste lui ferma la bouche avec sa main.

— N'appelle pas ! ordonna-t-elle tout bas et avec un calme étrange. Les cavaliers et les gendarmes sont à table. Ils ont laissé leurs armes au dehors ... Je sens que dans une seconde tout secours sera inutile.

Le front de Julien s'inondait de sueur. Un troisième éclair jaillit des broussailles. C'était le plus avancé des deux prétendus chasseurs qui était parvenu à prendre son aplomb et qui mettait en joue. Il n'y avait pas à douter. Les deux prétendus chasseurs visaient à la terrasse. C'étaient des assassins. Lorédan et Angélie avaient le verre aux lèvres et causaient en souriant.

Céleste avait eu raison de fermer la bouche de son frère. Un cri devait tout perdre. Voici pourquoi : entre le cri d'appel et la venue de l'escorte, une minute devait s'écouler, une minute dont chacune des secondes suffisait au crime commis. Julien s'appuyait, défaillant à la treille :

— Si je pouvais mettre, murmura-il, ma poitrine au devant de la sienne !

— Tu peux faire mieux, dit Céleste, qui était pâle, mais qui ne tremblait pas.

Elle saisit en même temps, par les carreaux du treillage, le canon d'une carabine. Elle mit l'arme entre les mains de Julien et acheva d'une voix ferme :

— Tue-les !

Le jeune séminariste eut comme un vertige. Une troisième ombre se dessina dans les buissons, parmi les ténèbres qui allaient s'épaississant. Celle-là n'avait point de mousquet. On la vit frapper ses mains l'une contre l'autre. Un signal sans doute.

— Tuer un homme !... moi ! murmura Julien, dont les jambes trop faibles ne soutenaient plus le poids de son corps.

L'ombre avait frappé deux fois.

— Si tu n'oses pas, donne ! s'écria Céleste, qui le dépassait de la tête en ce moment.

Elle lui arracha des mains la carabine et en appuya le bout contre un des barreaux de la treille. A l'instant même où l'ombre donnait le dernier signal, la carabine partit entre les mains de la jeune fille. Un second coup de feu répondit au sien comme un écho au sommet du monticule. Lorédan s'affaissa dans les bras de sa sœur, tandis que l'arme s'échappait des mains de Céleste et qu'elle se laissait aller sur le sein de Julien.

Au haut de la colline une forme humaine se leva toute droite parmi les broussailles. Un instant, on vit sa noire silhouette se détacher sur le ciel. Puis elle chancela, cette silhouette sombre, et un homme vint tomber mort, la tête la première, dans la poussière du chemin, à cinquante pas de la treille. Celui-là n'avait pas tiré. Les gendarmes et les cavaliers amenés par le bruit de la double détonation trouvèrent auprès de lui sa carabine chargée. Ses deux compagnons, l'autre assassin et cette ombre qui avait frappé les trois signaux, avaient disparu comme par enchantement. Lorédan avait une blessure à l'épaule. Julien pensait en fixant ses yeux ardents sur Angélie qui l'entourait de ses bras :

— Au prix d'un coup mortel, je voudrais être à sa place !

Avant de tomber évanouie, Céleste avait vu la jeune comtesse recevant Lorédan sur son sein, et son cœur avait murmuré :

— Ce n'est pas lui que j'ai sauvé !

A ce moment, la cloche du Corpo-Santo se prit à sonner le glas à toute volée. Et, peu d'instants après, du fond de la vallée du Montorello, le bruit d'une explosion monta, semblable à la lointaine détonation d'un canon de gros calibre. Le crépuscule devenait noir, l'escorte inquiète était rassemblée dans la cour. Chacun se demandait ce qui se passait aux alentours cette nuit.

Sur la terrasse, une femme que personne n'avait vue entrer, apparut soudain derrière le groupe formé par Lorédan et sa sœur, qui avaient renvoyé l'aubergiste Pietro et ses valets empressés. La blessure de Lorédan était légère ; il avait déjà repris ses sens. Cette femme, cette apparition, avait une robe blanche, et de longs cheveux noirs flottaient sous un voile autour de son front

pâle. Elle resta tout au bout de la terrasse. On vit sa main s'étendre vers les tours lointaines du couvent. On l'entendit qui murmurait :

— Les enfants de Doria sont beaux... Où sont les enfants de Monteleone?

Puis, d'une voix éclatante :

— Entendez-vous le son de cette cloche?... Mettez le harnais à vos chevaux... La mort est ici aux alentours... L'ombre est pleine des poignards du silence... C'est la nuit du 15 octobre!...

VIII

LA MESSE DE LA VINGT-DEUXIÈME HEURE

Manuele marchait dans la vallée déserte quand il entendit la double explosion. Il ne se retourna même pas. Quand le son des cloches du couvent arriva jusqu'à lui, il se découvrit et fit le signe de la croix. Plus tard, quand cette grande détonation fit trembler le sol sous ses pieds, il pressa le pas.

— C'est la nuit du 15 octobre, disait-il, lui aussi; on prie en accomplissant la dernière volonté des morts !

L'obscurité était complète lorsqu'il arriva dans les ruines. Il ne fit point comme Athol, notre aventurier, qui avait cherché si longtemps. Le souvenir le guidait dans ce labyrinthe de décombres ensevelis sous l'herbe. Il alla droit au talus où Athol avait vu pour la première fois la femme blanche. Son cœur battait bien fort, et c'était d'une voix tremblante qu'il se parlait à lui-même. Mais, si un rayon s'était fait tout à coup dans ces ténèbres, vous eussiez vu l'espoir illuminer cet humble et bon visage.

— Oui, oui, se disait-il, aussi nobles et aussi riches... Il faudra compter... ce qui manque aux uns, les autres l'ont... Je savais bien, moi, que le maître avait pensé à tout avant de mourir !...

En arrivant au talus, il planta sa pelle en terre et prit la pioche à la main.

— Richesse, noblesse, grandeurs!... prononça-t-il en donnant malgré lui à sa voix un accent solennel, tout est là dedans.

Mais un cri d'étonnement s'échappa de sa poitrine lorsqu'il vit devant lui un trou béant et noir.

— On est venu! s'écria-t-il. Qui est venu?

Il entra brusquement dans ce réduit dont Athol avait franchi le seuil avec une sorte de recueillement. L'odeur de la poudre était encore là dedans. La lune, qui s'était cachée sous un nuage, montra son croissant d'argent, dont les rayons enfilèrent l'ouverture. La chambre basse s'emplit soudain de clarté. Il n'y avait point d'humidité, parce que le pavillon, tout en marbre, était bâti sur une voûte. C'était une retraite charmante, dans le style italien moderne. Les murs, ornés de guirlandes légères en mosaïque, gardaient une fraîcheur singulière. Il semblait que l'artiste venait de mettre la dernière main à leur délicate ornementation. Comme il n'y avait ni peintures, ni dorures, rien n'avait souffert. Seulement, les étoffes qui couvraient les lits, les crépines et les draperies, étaient blanchies et fanées. Il y avait quelque chose d'étrange à voir ces lambeaux pendre, ternes et mouillés, parmi la sobre opulence des lambris. Un lit nuptial et deux berceaux, nous avons dit cela déjà, formaient tout le mobilier de cette chambre. Pour avoir tardé à venir, l'impression produite sur Manuele n'en fut que plus violente et plus

profonde. Il tomba sur ses deux genoux, et ses yeux s'inondèrent de larmes.

— Quatorze ans écoulés ! murmura-t-il ; au lieu de la jeunesse, de la beauté, du bonheur, la mort !

Son regard était fixé sur le lit avec une sorte de stupeur. Il tira de son sein un papier qu'il déplia lentement. Il était en face de l'entrée, et la lumière de la lune tombait d'aplomb sur l'écriture, par-dessus son épaule. Il lut :

« ... Nul n'est entré en ce lieu depuis le jour où tout mon bonheur périt à la fois. La porte fut murée sur le lit de Marie, et les deux pauvres berceaux vides... »

Manuele s'arrêta, parce que ses larmes l'aveuglaient. Il se releva tout à coup, pris d'un frémissement.

— Mais quelqu'un est venu ! s'écria-t-il.

Un instant, il l'avait oublié, tant les souvenirs du passé lui avaient étreint fortement le cœur. Son regard fit le tour de la chambre souterraine. Dans ce regard, il y avait plus d'espoir que de crainte.

— Ceux qui sont venus, pensa-t-il, ne savaient pas le secret...

Il consulta encore le papier qu'il tenait à la main :

« ... A la tête du lit, murmura-t-il en lisant, le troisième panneau, celui qui porte à son centre l'écusson de Monteleone avec la devise... »

Il n'y avait pas à s'y tromper. Tous les panneaux étaient semblables, excepté celui-là, qui avait, outre son léger encadrement de mosaïque, un écu entouré du grand cordon de la Toison d'or. L'écu était d'*azur au cœur d'or, transpercé de deux épées de même en sautoir*, avec cette devise : *Agere, non loqui.*

Manuele posa son doigt sur l'écu qui occupait le centre

du panneau et opéra une pression. Le panneau bascula aussitôt et montra une cavité carrée, en forme d'armoire, qui ne contenait rien qu'un coffret d'acier ciselé. Manuele poussa un cri de joie et s'empara du coffret, La serrure avait été brisée d'un coup de pistolet. Elle portait encore la trace de la balle. Le coffret était vide.

. . . .

— Holà ! Mariola ! folle ! cria une voix cassée au dehors, as-tu fait ce trou pour te cacher ?... Voyons, si tu reviens comme une bonne fille, tu ne seras pas battue... mais, si tu me fais courir, prends garde à toi !

Un claquement de fouet très-expressif accompagna ces dernières paroles. C'était une vieille femme qui allait clopin-clopant dans les herbes, la lanterne d'une main, le fouet de l'autre. Une vieille femme à la Rembrandt : longue figure maigre, hérissée de cheveux gris, nez tranchant qui descendait par-dessus la bouche déprimée jusqu'au menton taillé à la poulaine ; petits yeux gris clignotant derrière une broussée de sourcils révoltés. Elle s'arrêta devant l'ouverture de l'ancien pavillon de plaisance.

— En vérité, murmura-t-elle, voilà un lit qu'on peut emporter, s'il n'est pas trop lourd... J'ai passé bien souvent par ici sans me douter qu'il restât quelque chose...

Elle s'interrompit en un rire lassé ; puis elle ajouta :

— La Mariola est capable de s'être endormie en pleurant sur les deux berceaux.

La lumière de sa lanterne éclaira tour à tour les recoins de la chambre. Elle ne vit rien. On eût dit qu'elle avait peur d'entrer.

— C'est son glas qu'on tinte là-haut... murmura-

elle ; je n'aime pas sortir par ces nuits du 15 octobre... et la Mariola va me le payer. — Allons, ma bonne fille, reprit-elle d'un ton mielleux, quand tu passes la nuit à courir, tu sais bien que le travail ne va pas le lendemain... tu t'endors sur ton rouet... Et, je le demande à Dieu, gagnes-tu le pain que tu manges ?... Viens, Mariola, viens, viens !...

Elle attendit la réponse un instant. La réponse ne se fit pas.

— Vas-tu venir ! s'écria-t-elle en colère ; ou faut-il que je t'aille chercher !

Le fouet menaçant claqua, mais la réponse ne vint point encore. La vieille passa le seuil d'un pas trébuchant. Elle avait peur. La lanterne tremblait dans sa main. Quand elle fut au milieu de la pièce, elle aperçut une masse sombre à demi cachée derrière la tête du lit. Elle s'approcha. C'était un homme qui tenait entre ses mains crispées un coffret d'acier ouvert et vide. L'homme était privé de sentiment et comme mort. La vieille s'accroupit près de lui et dirigea l'âme de sa lanterne sur son visage.

— Mon neveu Manuele ! grommela-t-elle avec plus de surprise que d'émotion ; j'ai donc bien de l'âge, puisque ceux que j'ai bercés sur mes genoux sont maintenant des vieillards !

Elle habitait, cette vieille femme, une petite cabane perdue dans les roches à un mille de là, presque au sommet de la falaise qui séparait le Martorello du rivage. Elle se nommait Berta Giudicelli. Elle avait été la nourrice de Barbe de Monteleone, à qui elle avait gardé une affection de mère. Elle seule avait eu le secret des espoirs de Barbe avant le mariage du comte défunt ; elle seule avait eu le secret des pleurs et du

désespoir de Barbe, quand Mario Monteleone eut pris pour épouse une étrangère. Cependant, elle témoigna dès l'abord à la nouvelle châtelaine, un dévoûment ardent et empressé. Ce fut elle qui brigua pour sa fille l'honneur de prêter le sein au premier né de Monteleone. Lorsque, après la catastrophe qui plongea la maison dans le deuil, l'espoir sembla de nouveau sourire au maître des chevaliers forgerons, lorsque Maria des Amalfi lui eut donné successivement un second fils et une fille, Berta s'empressa autour d'eux comme Barbe elle-même.

Les enfants l'aimaient, parce qu'elle savait de belles chansons et tous les contes naïfs qui amusent la veillée villageoise. Elle les nommait ses anges chéris et les attirait tant qu'elle pouvait dans sa cabane. Personne ne s'en étonnait. Chacun dans le pays adorait ces blonds chérubins, qui étaient déjà bons et doux.

Ce jour où la tartane barbaresque croisa dans le golfe de Santa-Eufemia, ce jour où disparurent à leur tour le second fils et la fille de Maria des Amalfi, comtesse de Monteleone, on les avait vus jouer tous les deux le matin au seuil de la maison de Berta...

Comme elle avait près de quatre-vingts ans, on lui avait laissé sa cabane, lors de la *dépopulation*, comme on appelle en Italie ces brusques migrations ordonnées par les gouvernements. Elle seule dans le pays avait vu les beaux jours du Martorello. Les pêcheurs disaient que c'était une sorcière. Ils disaient encore qu'elle avait en quelque trou profond de l'or mal acquis: les trente deniers de la trahison. Quand elle était loin et qu'elle ne les pouvait entendre, ils l'appelaient la femelle de Judas. Mais ils n'osaient pas refuser le caret fin qu'elle filait au rouet et qui leur servait pour leurs engins de pêche.

Elle vivait seule. Quand elle allait porter son fil aux grèves, sa porte restait close. Mais il y avait de vagues bruits dans le pays. Les contrebandiers, une nuit qu'ils escaladaient la falaise, pour faire filer un chargement de draps de France à travers le Martorello, avaient entendu qu'on se disputait dans la cabane de Berta. La vieille menaçait. Un fouet claqua et il y eut un gémissement, quelque chose de semblable à la plainte d'une femme.

En outre, la quantité de caret qu'elle apportait aux pêcheries semblait depuis longtemps trop considérable pour être le produit de son seul travail, eût-elle tourmenté son rouet nuit et jour. Mais ceux qui, par hasard, avaient passé le seuil de sa cabane, l'avaient toujours trouvée solitaire. Elle vivait misérablement. Elle achetait juste ce qu'il fallait de pain noir pour se nourrir elle-même. Il y a des vieilles gens qui parlent dans la solitude.

Les nouveaux habitants du village s'occupaient peu de cette octogénaire revêche et repoussante qu'ils ne connaissaient point. La frayeur superstitieuse des hommes de la mer les tenait à distance, et Pietro, l'hôtelier du Corpo-Santo, son plus proche voisin, était une moitié d'esprit fort qui avait bien assez de ses fièvres. Berta était donc là, sur sa falaise, comme au fond d'un désert. Elle faisait ce qu'elle voulait. Elle avait une esclave au milieu d'un pays chrétien, une esclave qu'elle faisait travailler, à coups de fouet, dans un trou. Et si, de temps à autre, la nuit, un passant égaré rencontrait un fantôme dans la vallée, c'est que l'esclave de la vieille Berta avait pris la fuite.

Il y avait des gens qui donnaient un nom à ce fantôme, et qui disaient que Maria des Amalfi, comtesse

de Monteleone, morte on ne savait où, revenait les nuits et rôdait autour de ces ruines, où était le berceau de ses enfants. Cette nuit, l'esclave avait rompu sa chaîne, et Berta la cherchait, le fouet à la main. Berta laissa Manuele, étendu sans mouvement dans la chambre de marbre, et sortit pour parcourir de nouveau les ruines. Elle disait, en boitant parmi les herbes :

— Viens, Mariola, ma fille... viens, viens !...

Puis, parfois s'interrompant :

— Mon neveu Manuele est le dernier de la famille... J'ai vu cela tout jeune... cela descendra en terre avant moi !...

Il était en ce moment un peu plus de neuf heures du soir. Les cloches du Corpo-Santo se taisaient ; mais on voyait luire les fenêtres de l'église au haut de la montagne. Sur la route, la calèche de voyage du comte Lorédan et de sa sœur, recouverte maintenant et bien close, filait au grand galop au milieu de l'escorte. Pistolets et carabines étaient armés.

Après ce qui s'était passé, le chef des gendarmes avait déclaré qu'il n'y avait désormais de sûreté qu'à la ville, et Lorédan, malgré sa blessure légère, s'était déterminé à partir.

Auparavant, néanmoins, le frère et la sœur s'étaient informés de ceux qui leur avaient sauvé la vie. Au grand étonnement de l'honnête Pietro, Julien et Céleste refusèrent de paraître devant Leurs Excellences. Encore pouvait-on expliquer cela par la timidité ; mais Céleste et Julien refusèrent également une bourse pleine de ducats que Leurs Excellences leur faisaient offrir. Pour le coup, c'était de la folie, et Pietro vit bien que les deux enfants avaient la cervelle à l'envers comme le vieux Manuele leur père. Il songea en lui-même,

l'honnête Pietro, que ce serait le comble de l'insolence que de rapporter la bourse à Leurs Excellences. Aussi, pour ne pas manquer au respect qui était dû au comte Doria et à sa sœur, il s'administra leurs ducats.

Céleste et Julien suivirent longtemps des yeux la calèche au milieu du nuage de poussière qu'elle soulevait sur sa route. Quand ils la perdirent enfin de vue, au détour du chemin, Céleste jeta ses deux bras autour du cou de son frère, qui restait immobile et morne.

— Mon Julien bien-aimé, dit-elle, j'ai versé le sang... est-ce assez d'une vie entière pour faire pénitence?

Julien était comme absorbé.

— Suis-je donc un homme!... murmura-t-il; ma main a tremblé... mon cœur a failli... Oh! s'interrompit-il avec exaltation, Céleste, ma sœur, tu as bien fait!... Si c'est un crime, je te l'envie!...

Céleste baissa la tête. Elle avait tant de pâleur sur les joues, qu'on eût dit une morte.

— Tu m'aimes donc encore, fit-elle, et tu ne me repousses pas?...

— Tu l'as sauvée! s'écria Julien, qui la pressa contre son cœur.

Il y eut entre eux un long silence. Céleste priait. Julien passa la main sur son front.

— Où était-il, ce prince Coriolani? prononça-t-il tout à coup, sans savoir peut-être qu'il parlait.

Céleste le regarda, étonnée; car elle n'avait jamais entendu ce nom.

— Ma sœur, reprit Julien, le sang aux tempes et l'œil brûlant, si l'autel était là, je prononcerais mes vœux à l'instant même!

— Je voudrais être au seuil du cloître, repartit Céleste, je le franchirais sans hésiter !

— Dis-tu vrai ? s'écria Julien.

— Je dis vrai, répliqua Céleste.

— Les portes du couvent de Catane se rouvriront pour toi dès que tu le voudras... et, quand je l'ai quitté, Geronimo m'a dit : « Enfant, tu reviendras, je t'attends !... » Veux-tu partir, ma sœur ?

Céleste répondit en se levant :

— Je suis prête !

Il se prirent par la main. Ils dirent en même temps, les deux pauvres enfants au cœur blessé :

— Le monde est mauvais pour nous... nous avons besoin de Dieu !

Ugo, seigneur de Monteleone, avait bâti au XIIe siècle ce monastère du Corpo-Santo pour des reliques qu'il apportait de terre sainte. C'était un de ces fiers couvents à créneaux et à tourelles, comme il en existe encore quelques-uns dans l'Italie du Sud. Au moyen âge, les abbés du Corpo-Santo avaient eu juridiction religieuse et temporelle sur une grande partie du pays. La corporation religieuse s'était bientôt soustraite à l'autorité de son fondateur, et les papes avaient plus d'une fois couvert de leur autorité souveraine la révolte des moines vasseaux. Néanmoins, le grand écusson de Monteleone restait au centre du frontispice de pierre qui couronnait le portail intérieur de l'église. Malgré le temps, on pouvait le blasonner encore, parti qu'il était de Bourbon et de Montferrat, portant sur le tout les armes des princes de Bénévent, et en cœur, sur le tout du tout, comme disaient les anciens hérauts, les armoiries propres de Monteleone : d'azur au cœur d'or, transpercé de deux épées du même en sautoir. Les supports étaient deux

lions. Autour de leur crinière s'enroulait la devise latine : *Agere, non loqui.*

On disait que, le 15 novembre 1815, Mario Monteleone avait été exécuté au château du Pizzo, à neuf heures et demie du soir, une heure juste après le roi Joachim Murat. Les cours et les cloîtres du couvent étaient tout noirs. On voyait confusément, sur le parvis qui précédait l'église, une foule sombre et silencieuse.

Quand le beffroi sonna l'heure fatale, neuf heures et demie, les portes de l'église s'ouvrirent à deux battants, projetant de grandes lueurs dans les cours. La voix de l'orgue s'éleva et dit les premières mesures de cette gigantesque symphonie funèbre que le vieux maître Porpora composa, rapporte-t-on, pour ses propres funérailles. Le son se prolongeait, grave et doux sous les voûtes, pendant que cette foule muette, rassemblée naguère dans la cour, montait les degrés du perron.

Le couvent avait été maintes fois restauré, amendé, embelli ; mais l'église restait et reste encore comme un des plus beaux types de l'architecture romane-byzantine de la fin du XII[e] siècle. Les peintures murales, la polychromie des entablements et des frises, les arabesques des nervures et des corbeaux, enfin toute cette *struttura pittoresca*, comme on appelait en Italie le style importé de Constantinople par les croisés, venait d'être restituée par la munificence du dernier Monteleone. L'église semblait sortir des mains de l'architecte.

C'était une vaste nef à voûte surélevée ou elliptique, soutenue par deux rangs de pilastres énormes, auxquels se collaient des colonnes cannelées de cette forme régulièrement cylindrique, particulière à l'ordre byzantin. Les chapiteaux, variés à l'infini, depuis le dessein gros-

sièrement rappelé de la forme corinthienne, jusqu'au fouillis de feuilles bizarres, de monstres sans nom, de palmes impossibles, de serpents sans fin, enlacés comme des parafes, avaient des dorures pleines, ressortant sur un fond rouge obscur. Chacun des pilastres avait sa nuance générale qui, différente par le fait, tombait en harmonie avec les pilastres voisins. Les bas-côtés, percés de profondes chapelles dont les fenêtres hautes, en plein cintre, aux archivoltes supportées par deux colonnes ioniennes, passaient derrière le chœur et contournaient l'abside.

A l'étage supérieur, les fenêtres, réunissant ensemble deux arcs très-surélevés, renfermés dans un cintre commun, étaient ornées de vitraux plats de Bologne. Mais c'étaient le chœur et l'autel qui pouvaient passer pour des modèles de cet art un peu chargé dans sa magnificence qui rappelle les hardiesses et les profusions babyloniennes; à tel point que l'œil y cherche ces bassins de porphyre, ces idoles couvertes de pierreries et ces monstres d'airain ou d'or qui étaient aussi des dieux.

Les peintures latérales du chœur, exécutées à fresque sur fond d'or, par quelqu'un de ces splendides imagiers grecs, précurseurs de Cimabue et de Giotto, représentaient sans perspective, il est vrai, mais avec des couleurs incomparables, des scènes de la Passion de Notre-Seigneur. La mise au tombeau formait le fond. Et la coupole étincelante reproduisait les éblouissements de l'Ascension. Les colonnes torses de l'autel, formées de deux serpents entrelacés, l'un de marbre noir, l'autre de porphyre sanguin, séparés par un câble d'or, entouraient, au nombre de douze, le tabernacle où étaient les saintes reliques. Le tabernacle figurait un tombeau, et

le globe à la croix qui surmontait l'autel était de basalte noir.

Dans l'un des tremblements de terre qui marquèrent la fin du XVIIIe siècle, l'église de San-Nicolao d'Andri avait été engloutie. Depuis lors, la basilique du Corpo-Santo, ouverte à tous, servait de paroisse à la contrée. Eussiez-vous quadruplé le nombre des chrétiens répandus sur ces côtes, la basilique du Porto-Santo eût encore été trop grande pour qu'ils la pussent remplir.

Aussi cette foule qui encombrait naguère l'étroit parvis, disparut-elle en quelque sorte, dès qu'elle eut passé sous l'archivolte profonde et opulente de la maîtresse porte. Hommes et femmes se répandirent dans la nef et dans les bas-côtés tendus de noir. Dès que l'orgue se tut, un silence de mort régna dans l'immense vaisseau en deuil. Cette foule qui venait d'entrer se composait de deux éléments très-distincts. Il y avait d'abord les gens du pays, pêcheurs contrebandiers, villageois indolents, habitués à rejeter le travail des champs sur leurs enfants et leurs femmes. Ceux-ci venaient, depuis sept ans, chaque automne, à cette solennité nocturne, comme on assiste à un curieux spectacle.

Sauf le petit groupe de pêcheurs dont les cabanes flanquaient la falaise au sud-ouest du Martorello, ces gens n'avaient aucun lien de souvenir ou d'affection pour le nom de Monteleone. C'étaient des transplantés. Mais une autre catégorie, aussi nombreuse pour le moins, se composait de voyageurs aux sandales blanchies par la poudre des routes. Ceux-là venaient de loin, et c'étaient pour la plupart d'anciens habitants du pays, expulsés après la tentative avortée de Murat. Ils ne se mêlaient point aux hôtes nouveaux des campagnes voisines. On les voyait par groupes dans l'ombre

des piliers, le manteau sur la joue. Il y avait parmi eux des femmes voilées.

L'éclairage de la nef donnait, du reste, toute facilité à ceux qui ne se voulaient point montrer. L'autel resplendissait aux feux d'une innombrable quantité de cierges. Les lustres du chœur étaient allumés, et un double rang de candélabres à pied entourait le grand catafalque élevé devant le tabernacle. Mais c'était tout. A partir de la balustrade du chœur, il n'y avait pas une seule lumière dans l'église.

Depuis sept ans que cette cérémonie avait lieu, jamais les agents de la police centrale n'avaient fait la moindre tentative pour l'entraver. Ce n'était pas un acte séditieux, puisque Mario Monteleone avait péri par suite d'une trahison privée. L'ordre de grâce avait été expédié en temps utile par le roi Ferdinand. Cependant, sous chaque manteau, dans ces groupes silencieux protégés par l'ombre des piliers, il y avait une arme.

Le catafalque portait la couronne comtale et le manteau. Il avait, en outre, les insignes de la Toison d'or d'Espagne, de l'Annonciade de Sardaigne, et de Saint-Ferdinand de Naples. Sur la face du drap qui regardait la nef, était brodée une série d'emblèmes mystiques, rappelant ceux qui sont à l'usage de la franc-maçonnerie. Le principal de ces emblèmes était un marteau de forge posant sur l'enclume, et entouré de cette inscription, lettre morte pour les profanes :

AA^{5}LA^{4}AA^{3}E E^{2}AI^{2}OA^{3}I^{2}
EA^{5}
IL^{2}AA^{4}MNA^{3}
I^{2}O EA^{5}
A^{2}I^{2}A^{4}
RI^{2}M^{2} INE^{2}DALA^{5}NM^{2} EA^{5} M^{2}I^{5}RI^{2}A^{3}II^{2}.

Un étendard noir, qui pendait de la voûte, portait en lettres d'argent cette devise latine, qui avait été celle du mort, et qui appartenait maintenant à la mystérieuse association dont les membres s'intitulaient les compagnons du silence :

AGERE, NON LOQUI.

Au moment même où la porte extérieure s'ouvrait, les moines faisaient leur entrée solennelle dans le chœur. Ils étaient au nombre de vingt-trois, y compris l'abbé et les deux prieurs. Leur costume consistait en un froc blanc, lié par une ceinture de chanvre. Ils portaient la tonsure majeure, dont le diamètre est la ligne qui rejoint une oreille à l'autre. C'était l'ordre des Célestins du Temple, institué par Jean de Gaëte, et dont la règle diffère peu de celle de Saint-Bruno. Ils se rangèrent, muets et graves, dans leurs stalles, des deux côtés du chœur. Le chapelain, qui avait jeûné tout le jour pour dire cette messe de la vingt-deuxième heure, parut bientôt revêtu de ses ornements de deuil, et suivi de ses deux servants.

Quand le pied du chapelain toucha la première marche de l'autel, six hommes, enveloppés, dans leurs manteaux et masqués de noir, sortirent de l'ombre. Ils s'avancèrent à pas lents et se rangèrent debout, en face du catafalque, devant la balustrade du chœur. Leur aspect causa une certaine émotion dans ces demi-ténèbres où se noyait l'assistance. On put entendre un murmure où dominaient ces mots prononcés à, voix basse :

— Les *cavalieri ferrai*... Les SIX!...

A l'introït, ils s'agenouillèrent ; mais leurs visages

restèrent masqués. La messe commença, morne et muette, pourrions-nous dire, car le prêtre et les servants semblaient remuer les lèvres sans produire aucun son. Dans la nef, vous eussiez entendu une mouche voler.

Au dehors, c'était ce grand silence des nuits italiennes où la nature elle-même se tait et dort. Un silence si complet, que l'oreille percevait vaguement le lointain murmure de la mer, qui, calme et lente, semblait dormir aussi sur les grèves désertes à plus d'une lieue de là.

Après le premier évangile, et tandis que le prêtre continuait d'officier, il y eut une étrange cérémonie. Une longue file d'hommes, enveloppés de leurs manteaux, sortit de la nuit des bas-côtés. Ils vinrent pas à pas, un par un, s'agenouiller devant le catafalque. Ceux qu'on appelait les *six* les couvraient tour à tour de leurs mains étendues, et décorées de l'anneau de fer. Chacun des compagnons ne faisait que fléchir le genou, puis il se relevait et cédait sa place à un autre. Ils allaient se placer derrière les six, sur deux files, de manière à occuper toute la ligne centrale de la nef.

Pendant cela, l'orgue, qui semblait une voix de l'autre monde dans ce prodigieux silence, disait en sourdine le motif de Fioravante : *Amici, alliegrè, andiamo alla pena*... Cela dura jusqu'à l'élévation. A l'élévation, tous mirent le front contre terre. Comme ils étaient ainsi, une voix tomba tout à coup de la voûte. Si mystérieuse qu'on eût fait à dessein cette cérémonie, ceci n'était point dans le programme, car chacun tressaillit en l'écoutant. La voix dit :

— Pour qui priez-vous ?... La tombe est vide... ce n'est pas un vieillard qu'elle a rendu... J'ai vu Mario

plus jeune, plus fort, plus beau qu'aux jours de sa jeunesse... Il n'y a que moi de morte...

Tous les regards s'étaient élancés à la fois vers la voûte, sombre dôme d'azur où pendaient des étoiles d'or. On vit une forme blanche qui glissait lentement derrière les arcades tréflées de la plus haute galerie. Le clocher tinta trois grands coups espacés largement. Quand les yeux se tournèrent de nouveau vers l'autel, il y eut un étonnement de plus. A droite du catafalque un homme de haute taille était debout, le dos tourné à la nef. Un manteau noir se drapait sur ses épaules, et un masque de velours lui couvrait le visage. Les six se comptèrent. Nul ne manquait dans leurs rangs. Qui donc était ce septième ?

IX

LE SEPTIÈME ANNEAU

Six lampes brûlaient autour d'un cercueil suspendu par des cordages au-dessus d'une tombe béante. La septième lampe était éteinte. Le vase en était d'or. Les six autres étaient d'argent. Chacune des six lampes d'argent portait un nom gravé sur le métal. Ces six noms étaient :

Amato Lorenzo.
David Heimer.
Luca Tristany.
Felice Tavola.
Policeni Corner.
Marino Marchese.

La lampe d'or éteinte portait le nom de Mario Monteleone.

La crypte, ou église souterraine du Corpo-Santo, reproduisait exactement, sauf l'élévation des voûtes, le dessin de la basilique elle-même. Ce cercueil qui pendait occupait une place correspondante au centre du chœur où était le catafalque. Dans le cercueil, il y avait un corps embaumé. Un noble visage, doux et calme, dans la pâleur du repos éternel.

La lumière des lampes ne s'étendait guère qu'à quelques toises de la bière. Au loin, l'œil n'aurait pu que deviner la confuse perspective des piliers larges et courts. La crypte était déserte, et cependant il y avait des instants où l'on aurait cru entendre, derrière cette forêt de pilastres, des mouvements et des murmures. De loin en loin, la voix de l'orgue arrivait comme un bourdonnement sourd.

A quelques pas de la fosse ouverte et du cercueil, immédiatement au-dessous de l'autel de l'église supérieure, il y avait un drap noir tendu. Sous le drap noir, une enclume, un marteau de forge et un morceau de charbon. Un crucifix dominait cette table symbolique. Et le long du drap courait une inscription en quatre versets, séparés par des têtes de mort. Les caractères et les têtes de mort étaient brodés en argent. L'inscription était ainsi figurée :

I^3R A^6A $I^4A^5I^2RI^4A^5I^2$ $IL^2NM^2I^2$ EI^2 DRA^5M^2 A^2NA^4O $I^4A^5I^2$ RI^2 $A^2I^2A^4$.

II^2M^2O RA A^2NI^3.

I^3R A^6 A $I^2A^6I^2RI^4A^5I^2$ $IL^2NM^2I^2$ EI^2 DRA^5M^2 A^3NI^3A $I^4A^5I^2$ RI^2 $IL^2AA^4MNA^3$.

II^2M^2O RA $INA^3M^2II^3I^2AII^2$ EA^5 $OA^4AI^3OA^4I^2$.

C'était la coutume : chaque année, après la messe de

la vingt-deuxième heure, les six chevaliers du silence venaient renouveler leur vœu autour des restes du grand maître décédé.

Il y avait en eux je ne sais quelle vague appréhension secrète lorsqu'ils descendirent, cette nuit, les larges escaliers conduisant à la crypte du Corpo-Santo. La cérémonie avait été toublée deux fois. Cette voix mystérieuse, qui avait laissé tomber de la voûte d'obscures et emphatiques paroles, restait dans leur souvenir comme une menace. Autre menace : Quel était l'homme qu'ils avaient d'abord pris pour l'un d'eux et qui s'était tenu debout, en dedans de la balustrade, à côté du catafalque, pendant la dernière partie de l'office? d'où venait-il ? Par où était-il entré dans cette enceinte close, et de quel droit avait-il pris cette place d'honneur ?

Il y avait une chose plus étrange encore. Après la bénédiction, au moment où la foule s'écoulait, les moines du Corpo-Santo étaient venus se ranger sur deux files des deux côtés de l'inconnu, qui, la tête haute, avait marché au milieu d'eux jusqu'à la sacristie. Si bien que les compagnons massés dans la nef avaient murmuré, demandant :

— Avons-nous un grand maître ?... Est-ce là l'héritier de Mario Monteleone?

Et d'autres disaient :

— S'il n'est un des six seigneurs, qui peut-il être?

C'était bien la pensée des six seigneurs eux-mêmes, tandis qu'ils allaient, silencieux, sous les sombres arceaux conduisant à la crypte. Chacun d'eux se disait :

— Il faut un grand maître !

Ceci étant posé, chacun ajoutait :

— C'est moi qui suis l'héritier de Mario Monteleone.

Ils entrèrent ensemble dans l'église souterraine et arrivèrent au-devant du cercueil sans avoir prononcé une parole. Il y avait parmi eux quatre chevelures noires, un crâne à demi dépouillé, et une tête coiffée de cheveux blancs. C'était le doyen. Il dit à voix basse :

— Salut, seigneur et père.

Les autres répondirent tous ensemble :

— Salut, seigneur et père !

— Je suis, reprit le vieillard, Amato Lorenzo, votre compagnon et votre serviteur.

Celui qui avait la tête chauve à demi, dit avec un accent autrichien fortement prononcé :

— Je suis votre compagnon et serviteur David Heimer.

Puis une sorte de géant, dont le front dépassait les autres de quatre bons pouces :

— Je suis Luca Tristany, le capitaine.

Puis les trois autres tour à tour :

— Je suis Policeni Corner, votre cousin.

— Je suis Felice Tavola, votre parent.

— Je suis Marino Marchese, votre ami.

Tous les six alors étendirent au-dessus du cercueil leurs mains, qui avaient au doigt medius un anneau semblable, un anneau de fer avec la devise : *Agere, non loqui.*

— La septième année s'achève, dit Amato Lorenzo ; entre la vingt-deuxième heure du dernier jour et l'année nouvelle, le silence est rompu tant que la main reste étendue... Le maître avait coutume de nous dire à ce moment : « Que voulez-vous de moi ?... » Je parle en son nom, et je dis comme lui : Frères, que voulez-vous ?

— Vivre libre, répondit le premier, le géant Luca

Tristany. J'ai tué deux hommes... deux traîtres. C'est assez... Je demande le partage... Je me retire de l'association, à moins que vous ne me fassiez grand maître.

— J'ai donné, dit à son tour David Heimer, mon temps et ma fortune à la vengeance du maître... ma tâche est accomplie... Je veux être maître ou libre, et je demande le partage.

— Je suis parent de Monteleone, objecta Felice Tavola.

— Je suis plus près parent que toi, repartit Policeni Corner.

Amato Lorenzo dit :

— Mes cheveux blancs ne peuvent plus obéir !

— Mes cheveux noirs veulent commander ! s'écria Marino Marchese en riant ; frères, la comédie est jouée. La septième année est accomplie. Nous sommes tous riches. Le temps de jouir est venu. Coupons cette corde, et que notre seigneur repose enfin en terre sainte... Partageons, et séparons-nous : le temps promis n'a-t-il pas été donné ? la vengeance jurée n'est-elle pas accomplie ?

Toutes les bouches s'ouvraient pour répondre affirmativement, car tel était le sentiment général, lorsqu'une voix s'éleva distincte et retentissante.

— Non ! prononça-t-elle avant que personne eût parlé !

Les six se regardèrent à travers les trous de leurs masques.

— Qui a dit non ! demanda Marchese.

Et tous les autres répétèrent :

— Qui a dit non ?

Puis Luca Tristany d'un ton provoquant :

— Homme ou diable, celui qui a dit non en a menti !

Sa voix rude résonnait encore sous la voûte, lorsque les cordes qui soutenaient le cercueil entre ciel et terre eurent un grincement aigu. Chacun put voir la poulie tourner autour du guindeau, et le cercueil se mit à descendre lentement, lentement. En même temps, la draperie noire s'agita. Les six, plongés dans une indicible stupéfaction, virent les lampes d'argent s'éteindre tout d'un coup.

Parmi l'obscurité complète qui régna pendant quelques secondes, on entendit un pas ferme et sonore frapper à intervalles égaux les dalles de la crypte. Puis la lumière reparut. Mais c'était la lampe d'or qui brûlait. La lampe d'or n'était plus suspendue. Elle était entre les mains d'un beau jeune homme au visage hardi et fier.

Nous eussions reconnu ce port hautain, cet œil d'aigle dont le regard semblait une pointe d'acier. C'était Athol, notre aventurier. Mais quelque chose était changé dans sa physionomie. Une grave émotion avait dû peser sur lui, car ses traits exprimaient une sorte de recueillement. A sa vue, les six reculèrent. Et, comme s'ils n'eussent eu qu'une seule voix :

— Qui êtes-vous? dirent-ils.

Leurs regards s'abaissèrent vers le cercueil, qui était déjà au ras du sol. Leurs regards allèrent de la figure du mort, immobile et pâle, à cet autre visage tout rayonnant de jeunesse. Ils semblaient faire une comparaison. Et la comparaison faite amena pour tous un résultat pareil. Leurs têtes se baissèrent. Il n'y en eut pas un parmi eux qui ne tremblât. Tous avaient cependant fait preuve bien des fois de résolution en leur vie, depuis sept ans qu'ils jouaient leur tête chaque jour.

Le cercueil dépassait le niveau du trou. L'ombre se faisait sur le visage du mort. Machinalement, les mains

des six restaient étendues au-dessus de ce cadavre qui s'enfonçait peu à peu dans la nuit.

Une septième main se tendit de l'autre côté de la fosse. C'était celle du nouveau venu. Cette main avait comme les six autres à son doigt medius un anneau de fer. Seulement, l'anneau était double et portait en guise de chaton trois diamants disposés en triangle.

A l'instant où le cercueil disparaissait tout à fait, au fond du trou noir et béant, le nouveau venu prononça d'une voix distincte et vibrante :

— Adieu, seigneur et père !

Les six restèrent muets. L'inconnu reprit :

— Luca Tristany, tu es fort... soulève la table de marbre et recouvre cette tombe.

— Qui es-tu, pour me donner des ordres? demanda le géant.

— Je suis le MAITRE, répondit le nouveau venu.

Il fixa tour à tour son regard brillant sur les six chevaliers.

— Refuses-tu, capitaine? demanda-t-il en souriant.

Auprès de la fosse, il y avait, en effet, une table de marbre gisant dans la poussière depuis sept ans. Le géant la mesura de l'œil.

— Il n'y a pas d'homme capable de soulever cela, murmura-t-il.

Athol se baissa, prit la pierre à deux mains, la fit pivoter sur une de ses tranches comme une porte qu'on ferme et la rejeta sur la fosse. Le sol rendit un grand bruit qui alla se répercutant d'arceaux en arceaux jusqu'au fond de l'église souterraine.

— Tu es fort, dit Luca Tristany, tandis que les autres gardaient toujours le silence; mais, pendant que tu tenais cette pierre à deux mains, un enfant aurait pu te poignarder par derrière; tu n'es pas prudent.

Athol sourit encore et montra de sa main droite, où brillaient les trois diamants, la table de marbre retournée. Le marbre était blanc. Deux mots y étaient gravés en lettres noires : DIEU VEILLE.

— Nous sommes six, prononça tout bas le vieux Lorenzo, et tu es seul... Tu as la bague du maître c'est vrai ; mais j'ai vu de ces joyaux dérobés au cimetière. Nous ne savons pas ce que tu veux.

Athol répondit :

— Je suis le maître !... Je viens du cachot où Monteleone vécut sa dernière heure... Je veux l'obéissance.

— Es-tu seulement initié ? demanda David Heimer.

Athol se tourna vers le drap noir où était cette inscription, dont nous avons figuré plus haut les indéchiffrables caractères. Il fit cela parce que Tristany, le capitaine, Marino Marchese et Policeni Corner s'étaient écriés en même temps :

— Qu'il lise l'écriture !

— Là-haut, sur le catafalque, dit Athol, j'ai lu cette inscription : *Au grand maître du charbon et du fer, les compagnons du silence.*

— Et là, sur cette draperie ? fit Lorenzo, qui ne dissimulait plus son étonnement.

Athol lut aussitôt :

— *Il y a quelque chose de plus fort que le fer : c'est la foi. Il y a quelque chose de plus noir que le charbon : c'est la conscience du traître.*

— La clef ! s'écria David Heimer ; les simples compagnons connaissent cette formule... Dis-nous la clef, qui est le secret des maîtres !

— Non, répondit Athol, je ne vous dirai point la clef.

— Tu ne la sais pas ! fit-on de toutes parts.

— Je la sais.

— Alors pourquoi refuses-tu de la dire ?

Athol prit sur l'enclume le morceau de charbon.

Au lieu de répondre à haute voix, il écrivit sur la table de marbre du tombeau.

$RI^2M^2\ OI^2A^3I^2MA^4I^2M^2\ I^2INA^5OI^5A^3O$!

David Heimer se pencha, en proie à une agitation singulière, et lut tout bas :

— Les ténèbres écoutent !

— Il a la clef ! dirent les cinq autres ; pour écrire, il faut avoir la clef.

— Chacun de nous la possède, répliqua David Heimer ; le grand maître doit en savoir plus long que les chevaliers.

Athol remit le morceau de charbon sur l'enclume, saisit le lourd marteau d'une seule main, et brisa le charbon en mille pièces.

— Voilà ce que je sais ! dit-il en redressant tout à coup sa riche taille ; je ne suis pas venu pour discourir... Ainsi ferai-je à quiconque me résistera !

Et, comme un murmure s'élevait parmi les six, Athol ajouta :

— J'ai six poignards contre chacun de vos poignards.

Involontairement, les *cavalieri ferraï* plongèrent leurs regards effrayés dans la nuit lointaine des galeries. Ils virent, à la distance d'une trentaine de pas, un cercle sombre et immobile.

Athol appliqua à ses lèvres le manche de son couteau calabrais. Un coup de sifflet aigu retentit, auquel un chœur grave et calme répondit :

— Seigneur, nous sommes là !

— Allons ! fit Marino Marchese, qui était un gai luron, les ténèbres font mieux qu'écouter, elles parlent...

Voilà plus d'un quart d'heure que je sentais ces braves gens derrière moi... Maître, si tu es l'héritier de Monteleone, je consens à t'obéir.

— Moi de même! dirent ensemble Policeni et Felice Tavola.

— Parle, ajouta le vieux Lozenzo, que nous connaissions notre nouveau seigneur!

Athol mit le pied sur le marbre de la tombe.

— Vous voyez mon visage et vous ne me connaissez pas, dit-il; moi, mon regard perce vos masques : je sais vos noms comme je sais votre vie... Celui-ci est mort tout entier; sa pensée est là dedans morte avec lui... Les compagnons du saint martyr se sont faits bandits, contrebandiers et pirates... Tant mieux! vous êtes mes hommes. Les saints ont des scrupules : je suis bandit comme vous, proscrit comme vous; ce sont des proscrits et des bandits qu'il me faut!...

— Pour arriver où? demanda Marino Marchese.

— Ceci est mon secret, répliqua Athol, je le garde.

— Serons-nous donc esclaves? se récria David Heimer.

— Ne l'êtes-vous pas déjà, puisque votre vie est entre mes mains?... puisque vous êtes faibles et que je suis fort?... puisque je suis riche et que vous êtes pauvres?... Vous souriez?... Sous prétexte de venger le maître, vous aviez amassé beaucoup... je sais cela... vous étiez riches; tout à l'heure vous parliez de partage...

Il souriait, lui aussi, et les couvrait de son regard moqueur. On ne l'interrompit plus... Il est en Sicile, reprit-il lentement, entre Castro-Reale et Santa-Lucia, une grande maison isolée qui fut, dit-on, un couvent... Connaissez-vous cela?

Les six s'étaient rapprochés d'un commun mouvement. Nul d'entre eux ne répondit.

— Voilà que vous ne souriez plus ! poursuivit Athol ; vous connaissez bien, je le vois, cette maison qui avait six maîtres... C'était votre caisse, cette maison ; c'était votre coffre-fort... Luca Tristany, on dit que le marquis de Francavilla avait pour six cent mille ducats de diamants... Trenta-Capelli n'était que millionnaire ; mais Samuel Graff, l'ancien secrétaire du duc de l'Infantado, avait de quoi acheter un royaume... N'est-ce pas, seigneur Felice Tavola ?... Bonne vengeance qui a rapporté plus de cent mille onces d'or !... Oh ! certes, il y avait là de quoi partager... Et le seigneur David Heimer était un gardien fidèle... Quand avez-vous quitté la grande maison isolée entre Santa-Lucia et Castro-Reale, meinherr David ?

— Avant hier au soir, répliqua celui des six hommes masqués qui avait le front chauve.

— C'était trop tôt... Je sais que vous aviez double besogne... Je sais que vous guettiez le départ du fils et de la fille de Giacomo Doria d'un côté, de l'autre l'arrivée de deux pauvres enfants, obscurs orphelins élevés aux environs de Catane...

David Heimer fit un geste de surprise.

— Ne vous étonnez pas, s'interrompit froidement Athol ; il y a déjà quelque temps que je m'occupe de vous... Et, à dater de l'heure où je me suis occupé de vous, vous m'avez appartenu.

— Nous verrons bien cela ! s'écria Tristany impatient ; mais que parliez-vous de la maison entre Santa-Lucia et Castro-Reale ?

— Nous allons y venir, capitaine... Auparavant, j'ai à vous dire que, si Lorédan Doria et sa sœur étaient tombés sous vos coups, pas un seul parmi vous ne serait sorti vivant du lieu où nous sommes... Ne m'interrom-

pez plus!... Lorédan Doria et sa sœur sont à moi!... J'ai besoin d'eux... David Heimer, vous aviez envoyé douze des vôtres à leur poursuite sur la route de Monteleone: ces hommes on rebroussé chemin ou ils sont morts.

— Moitié l'un, moitié l'autre, dit une voix tout au fond du souterrain : six fuyards, six morts!

— Bien, Ruggieri! fit Athol, tandis que les *cavalieri ferraï* tressaillaient.

— Quant aux deux enfants de Catane, continua-t-il en s'adressant à David Heimer, si un cheveu tombe de leur tête, vous m'en répondez sur votre vie!... Je ne veux plus de sang! cette tombe est fermée; votre serment est accompli : Monteleone est vengé!

— Vous avez dit le contraire il n'y a qu'un instant! s'écria Tristany.

— Monteleone est vengé, répéta Athol, par cela même que je me charge de sa vengeance! Vous n'êtes désormais que le bras de ce corps dont je suis la tête; je prends en main le levier que le maître vous avait laissé, levier capable de remuer le monde et dont vous n'avez rien fait, parce qu'il était trop lourd pour vous... Vous avez frappé à droite et à gauche, selon votre haine et selon votre cupidité...Après sept ans, il faut qu'un homme vienne prendre votre tâche inachevée et vous fasse l'aumône... L'aumône, entendez-vous!... car votre coffre-fort est en pièces et vous n'avez que le vide à partager!

— Veux-tu dire que notre maison a été pillée? demanda Heimer d'un ton d'incrédulité.

Les autres murmuraient :

— Nous ne sommes pas des enfants!...

— Pillée et brûlée, répondit Athol; moi aussi, je viens de Sicile... En passant hier vers Castro-Reale, j'ai vu fumer des ruines...

— Corps du Christ! s'écria Luca Tristany; que je sache seulement le nom de celui qui a osé!...

— Il est facile de le savoir, repartit Athol avec calme; on le disait tout haut... C'est le Porporato.

— Le Porporato! répétèrent les six d'une seule voix.

Puis tous se turent. Tristany lui-même cessa de tourmenter le manche de son poignard. Athol souriait toujours et les regardait.

— Il me plaît, reprit-il, de vous faire aujourd'hui plus riches et plus puissants que vous n'étiez hier... Approchez-vous... Je vais parler pour vous seuls : il ne faut plus que les *ténèbres écoutent*.

Les six obéirent machinalement. Athol baissa la voix.

— J'ai des soldats, poursuivit-il de façon que ce mystérieux Ruggieri et ses compagnons ne pussent désormais saisir ses paroles; je cherche des lieutenants; vous êtes mon fait. J'ai besoin d'hommes habiles comme David Heimer, braves comme Luca Tristany, élégants comme Marino Marchese, vénérables comme Amato Lorenzo... Je vous emmène à Naples.

— A Naples! se récria-t-on, c'est impossible!

— Nos têtes sont à prix! ajouta David Heimer.

— La vôtre à cinq mille ducats, repartit froidement Athol, c'est affiché...; celle de Felice Tavola à cinq mille également; celles de Marchese et de Policeni, à quatre mille chacune : c'est peu, ils valent mieux que cela...; celle de Lorenzo à six mille; celle du vaillant Luca Tristany à dix mille... Dans un mois, je veux que Felice Tavola soit le plus respectable banquier de la rue de Tolède... Je veux que Policeni et Marchese fassent honte aux élégants de la villa Reale... Les cheveux blancs d'Amato Lorenzo feront bien dans les salons de

la noblesse, et je ne sais personne qui puisse porter comme Tristany l'uniforme de colonel...

— Mais..., voulurent objecter les six.

— Silence, quand je parle! fit Athol impérieusement; quant à David Heimer, je lui garde un emploi de confiance... mais le nom de cet emploi ne doit point être prononcé... — Mes compagnons, s'interrompit-il en s'animant tout à coup, vous êtes en bonnes mains, je vous en préviens. Fi de ceux qui ont dit : « Notre œuvre est achevée... » Notre œuvre commence. Elle va naître à la lumière et à la grandeur. Je vais vous donner, au lieu de ces solitudes muettes, Naples la belle, Naples la riche et la joyeuse! Je vais changer vos cavernes contre des palais; je vais étendre sous vos pas, à la place de ce sol foudroyé et fendu, les délicieuses pelouses de nos retraites royales, tout ombragées de myrtes, d'orangers et de lauriers-roses. En échange de la montagne dépeuplée, voici la ville d'un demi-million d'âmes!... Entrez-y sans souci et sans peur : vous y êtes chez vous, elle est votre domaine.

— Mais encore une fois, s'écrièrent deux ou trois voix, nous ne pouvons nous présenter à Naples : nos têtes sont à prix!

Athol les comptait du regard. Un sourire plus orgueilleux était sous sa fine moustache.

— Deux fois cinq, dit-il, deux fois quatre, une fois six, une fois dix... cela fait en tout trente-quatre mille ducats pour vos six têtes... Pour la mienne toute seule, on en a promis quarante mille!

— Quarante mille ducats! répéta Tristany.

— Il n'est qu'une tête à ce prix dans le royaume! s'écria David Heimer.

Et tous à la fois :

— Qui êtes-vous donc? qui êtes-vous donc?

Athol écarta son manteau, dont il rejeta les pans en arrière. Il parut vêtu d'un justaucorps écarlate, lacé à l'aide d'une ganse de la même couleur. Ses calzoni étaient de velours noir, serrés à la cheville par des brodequins rouges. Ce fut un seul cri, contenu et comme étouffé par la stupeur.

— Le Porporato!

— Par saint Janvier! ajouta Luca Tristany le premier, je vous suivrai au bout du monde!...

— Une tête de quarante mille ducats! ajouta Marino Marchese.

Les autres dirent :

— Où vous irez, maître, nous irons!

Athol tendit sa main ouverte. Chacune des six autres mains se posa tour à tour dans la sienne, de telle sorte que les anneaux de fer sonnassent en se touchant. C'était le serment du silence. Puis Athol dit :

— Nous sommes au 15 octobre. D'aujourd'hui en huit jours, je vous donne rendez-vous à Naples, au théâtre de San-Carlo, à neuf heures et demie du soir.

— Le théâtre est grand... à quelle place vous trouverons-nous? demanda David Heimer.

— Cherchez, répliqua Athol en drapant son manteau pour sortir, la loge de Son Altesse Royale le prince François. Et regardez bien l'homme que vous verrez assis à la droite de l'héritier de la couronne.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE

BELDEMONIO

I

PETER-PAULUS BROWN DE CHEAPSIDE

C'étaient encore, en 1823, des paquebots à voiles qui faisaient le service entre Marseille et Naples. *Le Pausilippe,* joli brick levantin dont l'équipage entier parlait ce langage sonore qui réjouit les rivages de la Cannebière, doubla le môle toutes voiles dehors par une chaude matinée de juin, rangea la pointe du Salut, et fit son entrée dans le port de Naples.

Depuis plus de deux heures, il y avait sur le pont un homme qui gênait énergiquement la manœuvre, occupé qu'il était à regarder Naples dans une «*patent* lunette d'approche à douze verres, système Dawson, de Lincoln Inn's-Field, fournisseur privilégié de H. G. M. la reine, et de H. S. H. le prince Albert.» La lunette d'approche était de taille respectable. Il en portait l'étui sous le bras, et, chaque fois que cet étui volumineux accrochait quelque matelot au passage, notre homme disait avec une scrupuleuse politesse, et un accent d'outre-Manche solennellement comique :

— Jé démandé bien pâdonne... fômellemente!

Les matelots riaient et le maudissaient.

Notre homme était un Anglais, et il en avait bien l'air. Circonstance aggravante : il avait vu pour la première fois cette lumière crépusculaire que les joyeux Anglais appellent le jour dans Cheapside, au cœur de la Cité de Londres, entre Fleet-Street et Poultry. Les gentlemen du commerce qui naissent dans ces fumeuses latitudes sont trois fois plus Anglais que le reste des sujets de la reine.

Donc, Peter-Paulus Brown, de la maison Marjoram, Watergruel, Brown et compagnie, pour les cotons de la Compagnie, était à bord du *Pausilippe*. Mistress Pénélope Brown, cinquième fille de Lysander Marjoram et de Jocasta Watergruel, y était aussi, mais dans la cabine, où elle avait le mal de mer.

Jack, domestique de Peter-Paulus, se tenait non loin de son maître, portant une partie des ustensiles dont le gentleman faisait usage en voyage. Melicerta, Mely, ou simplement Mel, camériste de Pénélope, coupait en quatre les citrons que sa maîtresse mordait à belles dents.

Aux heures où elle n'avait pas le mal de mer, Pénélope Brown était une assez jolie blonde, avec une bouche un peu trop grande et des yeux d'émail. Mély était une longue fille fort bien découplée. Vous connaissez Jack, avec son gilet rouge et sa face de dogue. Jack et Peter-Paulus sont tirés à un nombre d'exemplaires exactement semblables.

Un soir, après la bourse des marchands de coton, Peter-Paulus trouve son fils William, impertinent, et Clary, sa fille, maussade. Il aperçoit une patte d'oie à l'œil bleu de Pénélope Brown. Le spleen, ce vampire des bords de la Tamise, s'est glissé là dans quelque

coin de la chambre nuptiale. Il guette. Les enfants pleurent. Pénélope a la migraine. Si Lysander Marjoram vient par hasard, on le trouve fatigant. Pourquoi ne s'en est-on pas aperçu plus tôt? Si le grand-père Watergruel ou Joky (*alias* Jocasta) la mère, fait visite, on constate avec étonnement qu'ils répètent aujourd'hui ce qu'ils disaient hier. Hélas! ils répétaient hier l'entretien quotidien de cinquante-cinq années. Mais on n'avait pas vu cela.

C'est l'Italie! On se couche de mauvaise humeur; on rêve des restaurants du Palais-Royal ou des corps de ballets de l'Opéra. C'est l'Italie. Et, dès le matin :

— Jack!

Jack arrive avec le thé.

— Va-t'en au diable!

Jack tourne les talons.

— Veux-tu bien m'écouter, misérable!

Jack dresse l'oreille. Il a déjà vu des attaques d'Italie. Au premier mot, il est fixé.

— Jack... tu vas aller au *foreign bookselling*... tu vas m'acheter le *Guide de poche du voyageur en Italie*... la carte routière de l'Europe... la *Description du Piémont*... les *Antiquités de Rome*... un dictionnaire anglais-italien... la *Storia d'Italia*...

Ici Peter-Paulus s'interrompt. Il a un sourire.

— La *Storia d'Italia!* répète-t-il avec cet accent que vous savez; j'ai d'évidentes dispositions pour apprendre les langues!

Jack a déjà acheté tout cela pour d'autres. Il sait où est le pharmacien, je veux dire le libraire qui vend ces drogues pour le mal d'Italie. Il revient avec un fardeau de bouquins. Peter-Paulus le regarde avec effroi; il envoie Jack chercher une valise pour loger cette biblio-

thèque. Puis, passant son twine, il va voir G.-C.-W. Drake, S. Stevenson, J.-N. Stewart, et d'autres marchands de coton qui ont eu déjà le mal, et qui ont rapporté des petits morceaux de marbre de Pæstum. Ceux-ci, unanimes, lui disent :

— Les meilleurs hôtels de l'Italie sont l'Albergo-Reale, à Milan ; l'hôtel impérial et royal des Deux-Tours, à Vérone ; l'Albergo-Reale de Venise ; la poste de Parme ; l'hôtel d'Italie, à Florence ; l'hôtel du Nord, à Livourne ; la grande Albergo, à Bologne ; l'hôtel de Londres, à Rome ; l'hôtel de la Grande-Bretagne, à Naples...

— Mais les curiosités, les choses à voir?...

— A Milan, la cathédrale ; à Vérone, l'amphithéâtre ; à Venise, Saint-Marc ; à Parme, le dôme ; à Florence, le campanile ; à Livourne, la Madona et la tour penchée de Pise ; à Bologne, le musée ; à Rome, les catacombes et autres ; à Naples, le Vésuve, Pompéi, etc., etc.

— Mais tout le monde sait cela ! objecta Peter-Paulus Brown.

G.-C.-W. Drake, S. Stevenson, J.-N. Stewart lui tournent le dos et vont à leurs affaires. Peter-Paulus se dirige vers le Diorama pour se donner un avant-goût de l'Italie. On lui montre Saint-Pierre de Rome et la grande place de Venise. Il regarde. Il se reconnaît parfaitement sous le portail de Saint-Pierre ; il se reconnaît mieux encore au pied de l'escalier des Lions. Le peintre l'a mis là avec ses longues jambes, avec les promesses de son ventre, avec ses épaules étroites et son chapeau à petits bords légèrement rejeté en arrière. C'est providentiel ! En rentrant, il dit à Pénélope :

— Vous êtes phthisique au deuxième degré... Le docteur Temple vous ordonne l'air de l'Italie.

Depuis sa plus tendre enfance, Pénélope a rêvé la phthisie. Pénélope est une de ces frêles blondes qu i mangent bien à table, et qui s'enferment dans leur chambre après le dessert pour dévorer deux livres pesant de sandwiches.

Ayant appris avec plaisir qu'elle est phthisique, Pénélope fait dessein de passer toutes ses nuits à écrire son testament afin de faire fondre en larmes Lysander Marjoram, Joky Watergruel et le grand-père.

Il y a de ces testaments de Pénélope qui sont des chefs-d'œuvre. On les relit dans les familles, le soir, entre deux parties de whist. Ils sont faits avec des pages empruntées de bonne foi aux *Nuits d'Young,* aux *Tombeaux* d'Hervey, et au *Cimetière* de Lewis. Le talent est dans la trituration de ces ingrédiens divers. On ferait sa fortune à éditer un *formulaire* de testaments poétiques, *for young ladies.*

En l'absence d'un livre si utile, Pénélope se procure le *Cimetière* de Lewis, les *Tombeaux* d'Hervey, les *Nuits d'Young*, et quelques autres poëmes du genre fossoyeur.

La question est de savoir si on laissera William et Clary à la garde de Marjoram, Watergruel et compagnie. Peter-Paulus, ne vous y trompez, quand il ressent les symptômes de l'Italie, perd tout à coup ses vertus de famille et devient un *byronian.* Il rêve une marchesina brune et pâle avec un poignard jaloux. Dans deux ans, il reviendra bon marchand de coton, honnête père, fidèle mari. Laissez passer le chaud mal. En ce moment, nul ne lui résiste. Il y a sur son visage immobile une arrière-nuance de férocité. On a peur de lui. Les enfants restent. Pénélope pleure. Peter-Paulus achète : une canne-parapluie, pouvant servir égale-

ment de pliant pour s'asseoir et de nacelle en cas de naufrage; une paire de bottes en caoutchouc pour traverser les marais Pontins; une de ces larges bourses pleines de jetons de cuivre qu'on jette aux brigands des Abruzzes; un sac de voyage en maroquin pour l'attacher à son cou, un sac pour *médèm*, un sac plus volumineux pour Jack et un autre pour Mel; la fameuse lunette d'approche; le marteau qui doit casser les échantillons d'architecture antique; une cuisine portative, une tente, un hamac, plusieurs chapeaux mécaniques et d'importantes quantités de gilets de flanelle. Ces gilets doivent être mis successivement quand on opère l'ascension d'une montagne, à cause de l'abaissement graduel de la température. Chaque jour augmente les bagages. Enfin, l'heure de départ arrive, les adieux sont déchirants.

On a choisi l'itinéraire de France. Le paquebot de Boulogne chauffe; il appareille. Du haut de London-Bridge, le foulard des Indes de Lysander Marjoram s'agite, tandis que la tendre Joky tombe évanouie sur le sein du grand-père Watergruel. Fuyons ces tableaux qui déchirent l'âme!

La France est traversée. *Le Pausilippe*, parti de Marseille, est en mer depuis quatre jours; Pénélope, épuisée par le *vomito marino*, n'a pu écrire une seule ligne de son testament; mais elle a mangé vingt-quatre douzaines de citrons. Peter-Paulus Brown lui a dit:

— Ce n'est rien.

Par le fait, il se porte bien; cela suffit à son cœur. A douze lieues des côtes de Naples, il a ouvert son guide et braqué sa lunette. Il est content. Son guide ne l'a point trompé. Naples est visiblement située sur la côte d'Italie, au-dessous du mont Vésuve. La ville est bâtie

en amphithéâtre. Cela fait bien. Malheureusement, le Vésuve ne fume pas. Mais il a fumé, et il fumera.

Avant de clore cette monographie de Peter-Paulus Brown , de Cheapside, nous croyons devoir ajouter qu'à part la passion des bijoux en lave et des petits morceaux de pierre arrachés aux monuments, le gentleman a généralement deux ou trois idées fixes quand il entreprend le voyage de Naples. Elles peuvent varier, mais pas beaucoup. Le plus ordinairement, ces trois idées sont : 1° observer les mœurs si curieuses et si peu connues des lazzaroni ; 2° voir un brigand de la Calabre ; 3° incendier son âme au feu de quelque passion byroniene, et, subsidiairement, recevoir un coup de poignard de la marchesa.

Un Peter-Paulus Brown véritablement heureux est celui qui, après avoir assouvi cette triple passion, peut encore assister à la ruine de quelque village assassiné par le volcan. Mais cela n'est pas donné à tous. Quelques-uns doivent se contenter de brûler le bout de leur canne dans la lave encore chaude, et rapporter cette canne comme un trophée à Marjoram et Watergruel.

Au moment où *le Pausilippe* doublait la pointe du môle, Peter-Paulus avait braqué sa lunette sur le Vésuve et cherchait des fumerolles au sommet du volcan.

— Gare ! cria un matelot.

Le câble de la maîtresse ancre se déroulait violemment. Il toucha la jambe de Peter-Paulus, maigre et vêtu d'un pantalon à damier. Peter-Paulus alla tomber au pied du grand mât. Il regarda d'abord si sa lunette était endommagée. Puis il se frotta les côtes d'un air attentif. En troisième lieu, il salua de la main le matelot et lui dit :

— Jé démandé bien pâdonne... fômellemente !

Mais ses narines diaphanes s'enflèrent brusquement tandis qu'il amassait dans sa poitrine une aspiration abondante. Il se redressa de toute sa hauteur et ôta son chapeau mécanique avec vivacité pour se mirer dans la petite glace qui était au fond. Il pensait, avec cette émotion rétrospective d'un homme qui vient d'échapper à un danger terrible :

— Elle ne m'a pas vu par terre ! J'étais relevé quand sa tête a paru au haut de l'escalier... je suis sûr qu'elle ne m'a pas vu !

Si elle l'avait vu, c'eût été *shocking*, je vous fais juge ! si elle l'avait vu, les jambes en l'air, lui, Peter-Paulus Brown, de Cheapside, rouler parmi les ballots et les cordages ! Position ridicule, assurément, pour un gentleman bien connu dans le commerce des cotons.

Mais quoi donc ? s'agissait-il de la mourante Pénélope ? Vous demandez cela !

Combien peu vous connaissez l'Italie dans ses rapports avec Peter-Paulus Brown ! Le paquebot seul, le paquebot qui mène en Italie suffit à changer sa lymphe en lave fondue. Ce glacier d'hier est aujourd'hui un volcan. Il lui faut sa marchesa. Il y a toujours une marchesa sur *le Pausilippe*.

De l'escalier qui conduisait au salon des premières places, deux femmes venaient de sortir. On devinait la beauté de la première sous le voile épais qui lui couvrait le visage. Elle était de grande taille. Son port avait de la fierté, mais aussi de la tristesse. Son costume était celui des veuves, au moment le plus rigoureux de leur deuil. A bien considérer cette femme, qui s'avançait sur le pont lentement et d'un air pensif, il y avait en elle quelque chose d'extraordinaire. Les matelots s'écartaient d'elle avec une sorte de respect. Elle

ne semblait point voir cela; mais, quand un regard croisait le sien, elle baissait précipitamment les yeux. On eût dit que la lumière la blessait ou qu'elle éprouvait la souffrance des timidités excessives.

Elle paraissait avoir de trente à trente-cinq ans. On avait entendu le patron l'appeler *madame la comtesse.* Pendant toute la traversée, elle s'était tenue à l'écart dans sa cabine particulière et n'avait parlé à personne,

L'autre était une jeune fille, une accorte et gentille brunette aux yeux noirs et chatoyants. Il n'était pas difficile de voir qu'elle occupait le rang de suivante auprès de madame la comtesse. Mais il y a du don Quichotte chez Peter-Paulus Brown, et nous savons au travers de quel prisme ce bon chevalier voyait sa Dulcinée.

Peter-Paulus avait provisoirement choisi la brunette Paola pour sa marchesa. Celle-ci ne s'en doutait point. Elle trouvait Peter-Paulus fort drôle. Il avait le don de la faire rire à gorge déployée.

Le patron vint, chapeau bas, à la rencontre de la femme en deuil. Il lui adressa quelques mots et la conduisit à l'arrière, la laissant aux soins du second du brick. Le second, Marseillais un peu cuivré, mais bien planté, échangea un regard souriant avec Paola. Peter-Paulus ferma sa lunette avec soin, bien qu'il eût de l'humeur et la fourra dans son étui.

Sur le môle et dans la strada Piliero, il y avait foule, foule napolitaine, bruyante, bavarde, gesticulante, une foule qui trépignait, qui criait, qui riait et qui attendait comme une proie les passagers du *Pausilippe.* Au coin du Forto-Piccolo et au coin de la rue du Môle, on voyait l'armée des fiacres rangés en bon ordre. Les cochers, bras nus pour la plupart et assis sur leur casaque

soigneusement pliée, regardaient le pont du *Pausilippe* d'un air d'envie, et semblaient se dire :

— Ceci est le fruit défendu !

C'est qu'en effet, en l'an de grâce 1823, un navire entré dans le port de Naples n'était pas au bout de ses peines. Presque toutes les formalités qui retardaient alors le débarquement ont été successivement supprimées depuis.

Trois esquifs quittèrent le rivage en même temps : *la Polizia, la Dogana, la Sanita :* la police, la douane et le service de santé. Les Napolitains se sont souvenus jusqu'aux environs de 1830 de la peste de Marseille. Aussitôt que les trois barques eurent accosté le navire, tout fut confusion sur le pont. La police demandait les passe-ports, la santé avait la prétention de tâter tous les pouls, la douane usait de son droit, qui est de bouleverser les bagages.

Peter-Paulus se tourna vers Jack et lui demanda son dictionnaire italien-anglais.

— Ils sont flattés quand on leur donne leurs titres, murmurait-il en feuilletant vivement le vocabulaire.

— *Doganiere !* s'écria-t-il avec triomphe. Signor doganiere ! côme vos pôtez-vos, signor doganiere ?

— N'avez-vous rien à déclarer? demanda celui-ci après avoir salué.

Peter-Paulus feuilleta rapidement son dictionnaire.

— *Niente*, répondit-il.

Et, après de nouvelles recherches :

— *Assolutamente !* ajouta-t-il.

Le médecin et l'inspecteur de police s'approchèrent en même temps. L'inspecteur réclama les passe-ports. Peter-Paulus n'eut pas le temps de chercher son titre dans le dictionnaire.

Le médecin demanda :

— N'avez vous aucune maladie contagieuse ?

Pénélope, à cette question qui reculait les bornes du *shocking*, se voila de vert. Peter-Paulus lui-même ferma les poings, au risque de faire surgir un cas de guerre entre le royaume de Naples et le cabinet britannique.

— Vos été, dit-il, *an unpolished... positively !*

Puis, craignant d'avoir été trop loin, il murmura :

— Jé démandé bien pâdonne... fômellemente !

— N'avez-vous aucune maladie contagieuse ? répéta le docteur.

Les veines du front de Peter-Paulus se gonflèrent.

— Jé disé, s'écria-t-il : vos été... *an uncivil...*

— *What inelegant clown!* fit en même temps Pénélope.

Le docteur ne savait peut-être pas l'anglais ; mais il avait vu tant de Peter-Paulus en sa vie, qu'il devina bien où le bât blessait celui-ci.

— C'est une simple formalité, dit-il.

— Oh !... s'écria l'associé de Marjoram Watergruel avec effusion ; entendé-vos, *milady ?...* c'été une *formality !...*

Il saisit les deux mains du docteur.

— Regâdez ! poursuivit-il en ouvrant la bouche toute grande pour montrer ses longues et fortes dents ; regâdez aussi le matchoare de milédy... et le matchoare de Jack... et le matchoare du petite servante... Tute été proper... fômellemente !

Il y avait là, en effet, cent vingt-huit dents à rosbif capables de dévorer un taureau vivant.

Le docteur parut content de son examen. Pénélope mit sur son carnet :

— Naples : visite des dents par le service de santé, inconvenant et tyrannique.

Pendant cela, Peter-Paulus répétait, pour calmer ses propres susceptibilités :

— Pioure et simple formality !

On lui toucha l'épaule légèrement par derrière. C'était l'officier de police, qui lui dit en français et tout bas :

— Pourquoi Grégory n'est-il pas à bord ?

— Oh !... fit Peter-Paulus stupéfait ; vos disé Grégory ?...

— Est-ce vous qui avez le Pendjâb ?...

Le docteur se pencha en passant auprès de Pénélope et murmura à son oreille :

— On vous prendra ce soir à huit heures...

Il s'éloigna rapidement.

II

ÉMEUTE A BORD

Pendant que Peter-Paulus Brown cherchait à comprendre la signification de ces mystérieuses paroles, et que Pénélope suivait d'un œil rêveur le cours de ses pensées, il se fit tout à coup un grand mouvement à l'avant du *Pausilippe*, lequel, malgré les visites achevées, n'avait point mine de procéder au débarquement de ses passagers. Depuis quelques minutes, un équipage armorié stationnait entre le théâtre del Fondo, qui est à la pointe du Castello-Nuovo et le quai du Port. Un homme vêtu avec élégance en était descendu. Il avait pris une barque sous le môle et s'était avancé à la rame jusqu'à la hanche du *Pausilippe*, qu'il abordait en ce

moment. Le patron l'avait salué de loin avec un respectueux empressement. Les officiers de la douane, de la santé et de la police s'étaient également découverts en croisant sa barque.

La santé, la douane et la police étaient montées à bord comme elles avaient pu. On mit dehors, pour le nouveau venu, ces rampes mobiles et garnies de velours qui ne servent, dans la marine royale, qu'aux officiers de marque, et qu'on appelle des tire-veilles. C'était trop d'honneur, à ce qu'il paraît, car le nouveau venu, jeune, leste et ayant le pied marin, sauta sur le pont sans y toucher. Le patron l'attendait chapeau bas.

— Un joli brin de mirliflore ! se disaient entre eux les matelots.

Le nouveau venu méritait assurément cette qualification par la suprême recherche de sa toilette, par l'élégance gracieuse et un peu efféminée de sa tournure; mais il méritait mieux aussi. Un coup d'œil suffisait pour juger cela. Il possédait bien, il est vrai, cette qualité peu définie que les hommes mal élevés et les femmes de chambre appellent *la distinction;* mais tout en lui était tellement au-dessus de ce vulgaire avantage, que nous le notons seulement pour mémoire.

Il était beau de cette beauté grande et audacieuse qui parle d'héroïsme ou de génie. Cet œil, si calme maintenant et si doux dans le sourire, devait terriblement brûler à l'heure de la passion. La puissance a son signe visible ou pour le moins sensible alors même qu'elle dort. Ce mirliflore, comme l'appelaient les marins du *Pausilippe*, ce dandy aux mains blanches et à la chevelure de soie n'avait pas fait dix pas sur le pont, que les marins changeaient de ton à son égard.

— Des fois, ça a le sang rouge!... dit un timonier.

— *Tron dé l'air!* reprit le second lieutenant, homme d'ail, nourri de barigoule et de bouillabaisse ; ce faraud, il est tout nerfs!

Et d'autres :

— Faudrait pas s'y fier!... c'est un dur!

— Elle n'a pas souffert du voyage? demanda le nouveau venu au patron en lui tendant la main.

— Non, prince, répondit celui-ci.

— Excusez! fit le second lieutenant, c'est un prince!

Les deux dames inconnues s'étaient levées à l'approche de l'étranger, qui prit la main de la comtesse pour la porter très-respectueusement à ses lèvres. On pouvait lire sur le beau visage de celle-ci, malgré l'épaisseur de son voile de deuil, une émotion extraordinaire.

Paola aussi était émue, mais à sa manière ; ses joues devinrent rouges comme des cerises. Elle baissa ses regards sournois, et un sourire espiègle naquit autour de sa jolie bouche.

— Je vois, madame, disait pendant cela l'étranger à la dame voilée, que le docteur Daniel vous a appris ce que vous deviez savoir... Ces vêtements de deuil m'annoncent...

— Je sais tout... balbutia la passagère, qui fondait en larmes ; tout ce que le docteur Daniel pouvait m'apprendre... C'est vous, monsieur, qui me direz le reste, et qui ferez de moi la plus heureuse ou la plus infortunée des femmes.

Le jeune inconnu lui baisa la main pour la seconde fois.

— Aujourd'hui le repos, dit-il ; demain les affaires...

— Quoi! s'écria la passagère, il me faudra attendre jusqu'à demain!...

— Je suis à la lettre les prescriptions du docteur Daniel, répondit le beau jeune homme.

Puis il ajouta :

— Si vous voulez bien me suivre, je vais vous conduire à votre palais...

— Mon palais!... répéta la passagère étonnée.

Les yeux de son interlocuteur lui dirent :

— Silence!... On nous observe...

Elle se tut. Il lui offrit son bras, et ils traversèrent les groupes des passagers.

— Est-ce que ceux-là vont s'en aller? demanda un gros marchand.

— Pécaïre! dit une savonnière de Marseille au patron, vas-tu nous faire des passe-droits?

Le beau cavalier, sa compagne et Paola, qui riait en écoutant les murmures de la foule, arrivaient à l'avant, où la barque attendait. Le patron n'avait pas l'air peu embarrassé. Il fit signe de loin à deux matelots qui se mirent au-devant du jeune inconnu en disant :

— On ne passe pas!

— A la bonne heure! cria la savonnière; quand j'attends, le roi peut attendre!

Les groupes des marchands battirent des mains.

— Que signifie ceci, monsieur Bergasse? demanda le bel inconnu en se tournant vers le patron.

Celui-ci s'avança le chapeau à la main.

— Prince, dit-il, les règlements n'admettent aucune espèce d'exception...

— Pas même pour moi, mon petit! interrompit la savonnière marseillaise.

— Pas même pour nous! appuyèrent les autres marchands.

Et Peter-Paulus ajouta :

— Cette pèsonnèdge impetinente n'été même pas dans iune cas exceptive comme le mienne... j'été sudjet anglais.

Ceux qui ont eu le bonheur d'entendre prononcer par Peter-Paulus Brown, de Cheapside, ces mots : *sujet anglais*, comprennent l'emphase sublime de l'antique *Sum civis romanus!*

La foule des passagers avait cependant rétréci son cercle pour jouir un peu de la confusion de ce dandy qui avait cru se faire ouvrir une porte fermée à tant de négociants marseillais. La savonnière émaillait sa joie de toutes les fleurs de langage nées aux rives odorantes de la Cannebière.

Au milieu de tout ce bruit, le jeune inconnu prononça à demi-voix un nom :

— Cucuzone!

On vit un des câbles du hauban de babord se détendre brusquement, une large main toucher le plat-bord et un grand gaillard à figure basanée, portant le costume des rameurs du port, tomba comme une balle sur le pont.

— Excellence? dit-il en se campant devant l'inconnu.

L'assistance se taisait, émerveillée de la sauvage agilité de ce drôle.

— *Very nimble clown!* s'écria Peter-Paulus avec admiration.

— As-tu le bulletin? demanda le jeune dandy au marin.

Celui-ci tira de son sein un papier qu'il remit au patron.

— Laissez passer, ordonna aussitôt ce dernier, qui ajouta avec un respectueux salut :

— Prince, vous me pardonnerez d'avoir fait mon devoir.

La barque était bord à bord sous le flanc du *Pausilippe*. Cucuzone sauta dedans d'un bond. Puis l'échelle fut posée, et le jeune inconnu fit descendre ses deux compagnes. Pour le coup, il y eut émeute. Et Peter-Paulus entra dans une agitation telle, que Jack ne se souvint point de l'avoir vu jamais en pareil état. Il fermait les poings, il enflait ses joues; son front et ses oreilles, rouges comme du sang, ressortaient parmi le jaune fade de ses cheveux. Il répétait :

— Je volé pâtir... pâtir tute souite... c'été intolérèbeule!... le siouplice de Tantalus!... J'été sudjet anglais, entendé-vos?

Il se mêla à la foule glapissante des passagers.

L'autre foule, grouillant sur les quais, riait de tout son cœur et encourageait l'émeute.

La barque cependant faisait force de rames vers le débarcadère, emportant le prince et ses deux compagnes, dont une seule se retourna pour adresser un regard espiègle aux passagers du *Pausilippe*. Peter-Paulus s'adjugea ce regard, et son courroux s'en accrut. Parmi les cris qui emplissaient le pont du paquebot, on pouvait distinguer aisément la voix gutturale du marchand de coton, répétant sa patriotique protestation :

— J'été sudjet anglais!

La barque atteignit le quai. Le prince, la femme voilée et Paola montèrent dans l'équipage armorié, qui partit au galop et disparut derrière le ministère d'État.

III

LA STRADA DI PORTO

Une demi-heure après, Peter-Paulus était installé dans l'hôtel de la *Grande-Bretagne*. Une heure après, il se couvrait d'un costume qu'il avait acheté expressément pour garder l'incognito dans ses voyages, et, sortant sans bruit de l'hôtel, descendait la villa Reale et remontait la rue Sainte-Catherine, puis la strada di Chiaja, pour regagner les environs du port. Il était plus de six heures, la nuit commençait à se faire noire, on était au mois de février.

Peter-Paulus marchait à grands pas. Une pensée le dominait : il voulait trouver la marchesa. Peter-Paulus avait des lettres de recommandation pour les hauts dignitaires de la police. Avec un peu d'aide, en quelques heures, il pouvait connaître la retraite de celle qu'il avait choisie entre toutes pour l'adorer byroniennement.

Il arriva, sans avoir demandé sa route, jusqu'au ministère d'État, où se tient la direction de la police. Les bureaux étaient fermés, bien entendu. Il entra chez le concierge et fit savoir qu'il désirait parler au seigneur Spurzheim pour affaire de la plus haute importance. Le concierge lui dit que le seigneur Spurzheim, malade depuis quatre jours, habitait son hôtel de la piazza del Mercato, à l'autre bout de la ville.

Peter-Paulus avait un cousin médecin qui traitait par la sudopathie. Il prit sa course vers la piazza del Mercato, en se disant :

— Puisque le directeur est malade et que j'ai un

cousin médecin, je vais importer la sudopathie dans ces contrées lointaines.

Les environs du môle et les abords du théâtre del Fondo étaient déserts. On ne jouait pas ce soir-là, mais au moment où Peter-Paulus tournait la poste aux lettres pour s'enfoncer dans la vieille ville, un spectacle vraiment extraordinaire ralentit la vivacité de sa course.

Le bruit, le mouvement, le bavardage, les cris, les poussées, les rires qui étaient le long du môle lors de l'arrivée du *Pausilippe,* semblaient avoir émigré dans cette partie de la ville et s'être en même temps centuplés. On voyait briller et courir des milliers de lumières semblables à des feux follets. Des foyers fumaient et brûlaient cà et là au beau milieu de la rue. A chaque bouffée de vent, une odeur de cuisine arrivait, de plus en plus forte et pénétrante. Peter-Paulus s'arrêta sous un réverbère et feuilleta son *Guide* aussitôt.

Le plan lui indiqua sa position. Il était à l'entrée de la strada di Porto, rue longue, assez large, irrégulière et mal pavée de dalles de lave, qui entre profondément dans la vieille ville en contournant le port de commerce et le petit port, à trois ou quatre rues de distance. En 1823, cette voie conduisait, par le Vico-Piccolo et le Sotto-Portico de Saint-Pierre, à la principale entrée du Castello-Vecchio, démoli vers l'année 1831.

Vers l'entrée se trouvait la célèbre fontaine des Trois-Vierges, près de laquelle Tommaso Anniello, renversant son étalage de fruits et de poisson, le 7 juillet 1647, leva l'étendard de la révolte contre les Espagnols. Le mascaron de la fontaine représentait, dit-on, la tête de Masaniello.

Voici ce que Peter-Paulus trouva dans son Guide, au sujet de la strada di Porto.

« Cette rue, très-vivante et très-fréquentée, pleine de cuisines en plein vent, où le petit peuple prend sa nourriture, offre un spectacle curieux aux étrangers. Avant d'y pénétrer, il est prudent de mettre en lieu sûr sa montre et ses bijoux. »

Peter-Paulus, toujours docile aux conseils de son Guide, envoya aussitôt sa chaîne rejoindre sa montre dans les profondeurs de son gousset. Il mit dans la poche de son gilet les boutons en brillants de sa chemise, ferma son twine du haut en bas, et, ainsi armé, affronta vaillamment les dangers de cette rue.

Au bout d'une centaine de pas, il se trouva noyé au milieu d'une cohue tellement bruyante, qu'il fut tenté de se boucher les deux oreilles.

Les foules de Londres sont plus denses peut-être et assurément plus brutales. On y reçoit dans la poitrine des coups de coude beaucoup mieux appliqués. On s'y fait bien plus nettement enfoncer les côtes. Elle est inhumaine, elle est homicide, cette foule qui se presse silencieusement, aux heures des affaires sur les trottoirs de la Cité. Elle étouffe les femmes, elle écrase les enfants, et passe sans se retourner. Mais ces mille bouches ne crient pas, ne rient pas, ne chantent pas à la fois. Elle a les avantages de cette tristesse chronique qui est le repos de Londres : elle se tait.

A Paris, la foule est plus bruyante, mais la foule est bonne fille. Si elle écrase quelqu'un par hasard, elle est au désespoir. Elle offre vingt mille bras pour porter un enfant malade chez le pharmacien du coin.

Pourtant, nous n'hésitons pas à le dire, les foules

napolitaines méritent la palme, tant par leur gaieté que par leur bonhomie. Elles grouillent à miracle, elles se poussent selon l'art, tombent, se relèvent, ondulent, bourdonnent, tournoient, trépignent, caquètent d'une façon vraiment inimitable.

Entre toutes les foules napolitaines, celle de la strada di Porto est renommée pour sa joyeuse humeur. C'est une cohue gastronomique. Il y a là, chaque soir, un banquet de dix mille convives où l'on ne voit pas un seul couvert.

Ce festin criard et bouffon se prolonge parmi les lazzi et les poussées jusqu'à onze heures ou minuit, selon la saison. Des centaines de restaurants forains, faisant leur cuisine, *coram populo,* se disputent activement la faveur publique. Le potage est d'un côté, les entrées de l'autre, le rôti un peu plus loin, le dessert se promène sur la tête des marchandes à la voix gaillarde et hardie.

Une seule tache souille la gloire de cette heureuse strada ; une tache large qui offense à la fois la vue et l'odorat des étrangers : c'est le ruisseau.

Là-bas, les ruisseaux ne coulent pas. Tout ce qu'on leur donne, ils le gardent. Ce sont de petits lacs asphaltiques, pleins d'un liquide visqueux, jaune ou noir, et qui donneraient très-certainement la peste à nos forts du quartier des Halles. Les immondices du temps de la domination espagnole sont encore là. Cette fange pourrait occuper les loisirs d'un antiquaire. Quant à la qualité, premier choix ! c'est de la quintescence d'infection.

Peter-Paulus n'excita pas dans ce premier moment une attention très-grande. Ce n'était pas ici, comme ce matin, dans la rue du Môle. On est dans la strada

di Porto pour manger et se divertir, non point pour courir après milord.

D'ailleurs, Peter-Paulus, avec son déguisement, car un Anglais ne fait pas une pareille expédition sans se déguiser profondément au moyen d'une perruque et de lunettes bleues. Peter-Paulus ressemblait à s'y méprendre à ces quartier-maîtres anglais dont la physionomie est connue dans le monde entier. Ce qu'il appelait sa *kesquette* était un chapeau de marin en taffetas enduit de caoutchouc. Il est rare que le port de Naples n'ait pas quelque navire anglais tout plein de braves gens habillés comme l'était en ce moment Peter-Paulus.

Chacun faisait autour de lui ses emplettes et dévorait sur le pouce, en assaisonnant le repas de lazzi. De temps à autre, une petite guerre s'engageait à coups de tranche de melon, mais c'était peu de chose, et Peter-Paulus n'en reçut qu'une seule au travers de la figure.

— C'été tré curiouse! murmura-t-il en s'essuyant le front.

Il se mit cependant un peu à l'écart et s'accota contre une borne, à une trentaine de pas de la fontaine des Trois-Vierges, afin de consulter son dictionnaire italien, au sujet de cette multitude de cris qui l'assourdissaient. Un réverbère était au-dessus de sa tête. Près de lui était un groupe, composé aussi en majeure partie de femmes. Elles parlaient toutes à la fois, et Peter-Paulus feuilletait son dictionnaire avec acharnement. Il crut comprendre qu'il s'agissait d'exécution prochaine, d'échafauds, de brigands! et que le brigand avait nom le baron d'Altamonte.

Quel magnifique nom de brigand : le baron d'Al-

tamonte! Arriver à Naples justement pour voir cela!

Les commères disaient :

— Ce sera pour demain!

— Est-il bel homme?

— Superbe!

— Ce n'est pas malheureux!... le dernier était bossu...

Et elles lançaient leurs écorces à la volée par-dessus les têtes.

— *Ostriche* (huîtres)! criait-on cependant, *ostriche di Fusaro!...* fraîches comme des roses!

Peter-Paulus cherchait *ostriche* dans son dictionnaire; et, avant qu'il l'eût trouvé :

— *Lasagne* d'Amalfi! *lasagne fondante!*

— *Ravioli dulci!...*

— *Macaroni di grano duro!...*

Trois sortes de pâtes chères aux palais napolitains.

Peter-Paulus abandonnait *ostriche* pour chercher *ravioli.*

— *Frittella calida! frittata! frittume!*

— *Carbonchiosi! carnesecche! carotate! cestole! scottate! esselate! megliaccie!*

Beignets chauds, omelettes, fritures, grillades, salaisons, ragoûts, côtelettes, fromage au petit-lait, conserves au miel, tourtes, etc. Le pauvre Petrus-Paulus lâchait l'un pour suivre l'autre et ne trouvait rien du tout.

Le tumulte allait croissant à chaque instant, et il semblait que la joyeuse turbulence de ce peuple dût bientôt dépasser toutes bornes. Tout à coup, en un moment où la flamme d'un foyer de cuisine éclatait vivement, activée par la graisse qui tombait du gril, la base de la fontaine fut éclairée comme en plein midi,

et Peter-Paulus aperçut un groupe qu'il n'avait point encore remarqué.

Trois hommes, dont l'un était appuyé nonchalamment contre le mur, sous la niche d'une des trois madones, le second assis sur la marge du bassin, le troisième couché sans façon comme un chien aux pieds des deux autres.

Le premier portait le costume de pêcheur, seul costume qui soit resté bien tranché à Naples. Il avait les *calzoni* ou pantalon collant de laine rouge, la veste ronde et la ceinture. Son bonnet rouge laissait échapper les masses désordonnément bouclées de sa chevelure châtain blond, aux reflets fauves. Cet homme était magnifique. Un peintre eût voulu saisir sa pose nonchalante et mâle à la fois. Il y avait dans son indolente fierté une poésie si parfaitement italienne, que son aspect faisait songer involontairement aux superbes types que l'art nous a conservés.

C'était cette tête affectionnée par Véronèse, avec plus de caractère peut-être et plus d'effet. Éclairée comme elle l'était par ce feu qui venait d'en bas, elle s'ombrait violemment aux saillies de ses traits aquilins, mais d'une extraordinaire pureté. Le bonnet encadrait carrément le front puissant, où rayonnait l'intelligence.

Le cou, qui supportait avec une sorte de paresse cette tête si belle, avait évidemment des muscles de fer sous ses gracieux contours. Le torse était un composé de vigueur et d'élégance; jamais calzoni collants ne dessinèrent une paire de jambes mieux découplées. Mais tout cela, intelligence et puissance, était au poser. L'homme sommeillait dans le *far niente* chéri des populations méridionales. Et tout cela encore était dominé par cette chose dont nous avons parlé au prologue de notre his-

toire, par cette couleur, dirons-nous, ombre ou rayon, qui s'appelle l'insouciance; l'insouciance qui, à notre sens, est la force même, ou tout au moins la conscience de la force : la foi en soi.

Ses regards se fixaient au-devant de lui sans voir. Sa pensée ne se trahissait que par le sourire rêveur qui jouait autour de ses belles lèvres.

Le second, l'homme assis sur la margelle, avait en lui du marin. Il était court, trapu, large, et fumait avec volupté une pipe d'écume dont le fourneau descendait entre ses jambes. Il portait aussi le bonnet; mais ses cheveux plantés bas et presque ras formaient une pointe aiguë entre ses deux yeux.

Quand nos zouaves, ces terribles tueurs, sont devant l'ennemi et n'ont pas le temps de se faire raser le front, une pointe semblable paraît souvent sous leur turban.

Le troisième, enfin, n'avait, à vrai dire, ni forme ni costume. C'était une masse bizarre, couverte de haillons. Il était couché dans une attitude impossible, qu'un clown de notre Cirque-Olympique n'eût pu garder pendant trente secondes. Ses bras et ses jambes, drôlement emmêlées, éternisaient je ne sais comment, et ôtaient à son corps roulé en boule toute apparence humaine. On ne voyait point son visage, caché sous un de ses bras.

Tel était le groupe qui sortit soudainement de l'ombre et apparut pour un instant aux yeux étonnés de Peter-Paulus Brown. Ce groupe excita grandement son attention.

Peter-Paulus Brown, considéré comme type ou résumé des divers habitants de Cheapside atteints du mal de l'Italie, a presque toujours puisé dans les *Guides* une certaine somme de connaissances artistiques. Il sait que l'Italie est la patrie de Raphaël, de Guide et du

Titien. En mettant le pied sur le paquebot qui descend la Tamise, il n'est pas éloigné d'avoir du goût pour les arts.

Peter-Paulus examina ce groupe en artiste, et fut content, content de lui-même, principalement, à cause du bon goût qu'il montrait. Mais celui des trois personnages qui le frappa le plus fut, sans contredit, l'étrange créature couchée aux pieds du beau pêcheur. Il était admirateur éclairé des *désossés* et des *contorsionnistes* du cirque d'Astley ; il dut s'avouer qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi remarquable.

La flamme tomba ; le groupe rentra dans l'ombre. La ronde sabbatique des gais mangeurs de macaroni redoublait la pétulance de ses mouvements.

Peter-Paulus avait presque oublié le motif de sa sortie de l'hôtel, tant il était occupé de ce spectacle proclamé « curieux » par le *Guide* lui-même. Il observait avec un mélange d'orgueil et d'étonnement les mœurs de ces contrées étrangères...

Deux hommes passèrent rapidement devant lui. Ils se dirigeaient vers la haute ville. Tous deux portaient le manteau ramené sur le visage. Au moment où les deux hommes le croisaient, l'un d'eux prononça des paroles que Peter-Paulus put saisir exactement ; puis ils passèrent.

La tournure de ces deux hommes donnait à Peter-Paulus une incroyable envie de savoir. D'ailleurs, la phrase italienne contenait un nom qui eût suffi à lui seul pour le mettre en fièvre. Un nom qui était dans son *Guide :* le nom du plus célèbre brigand des Abruzzes. Les deux inconnus avaient parlé du Porporato. Il se mit en besogne. A l'aide de son dictionnaire, il traduisit la phrase entendue ; la phrase était ainsi :

« Porporato ne le laissera pas mourir... Il a juré par le silence qu'il escaladerait plutôt lui-même les murailles du Castel-Vecchio ! »

IV

LES ÉTONNEMENTS DE PETER-PAULUS BROWN, DE CHEAPSIDE

Peter-Paulus était sûr de sa traduction. Le dictionnaire lui avait donné mot pour mot, et la phrase italienne restait gravée dans sa mémoire. Que de mystères dans une seule phrase ! Il s'agissait sans doute de ce baron d'Altamonte, dont l'exécution était fixée au lendemain. Mais ce terrible Porporato était donc à Naples ! Et qu'était-ce que ce serment du silence ?...

L'esprit anglais n'est pas très-facile à mettre en mouvement, et l'atmosphère de la Cité de Londres ne développe pas l'amour du fantastique. Cependant le fantastique d'un certain genre, la poésie-brigands, s'il est permis de s'exprimer ainsi, saisit très-fortement les imaginations d'outre-Manche. Anne Radcliffe, le chantre célèbre de tant de bandits, était Anglais.

Peter-Paulus a dévoré autrefois les livres noirs d'Anne Radcliffe; cela fait partie de son éducation. En voyageant vers l'Italie, il nourrit toujours un peu le doux espoir d'y rencontrer en quelque coin des mystères du château d'Udolphe.

Pénélope songe aussi aux brigands. Mais elle voit Rinaldo Rinaldini en habit noir et ganté de frais. Ainsi costumé, Antonio Rocca l'enlève et la conduit dans une caverne de la Pouille, où il se montre particulièrement honnête et galant à son égard.

Il s'agissait bien maintenant de la marchesa ! Peter-Paulus voulait de plus en plus réclamer l'aide du haut employé de la police à qui il était recommandé, mais ce n'était plus pour retrouver la marchesa. La marchesa était en baisse. Il eût fallu, pour la remettre à flot, qu'elle se trouvât inopinément mêlée à cette nouvelle et ténébreuse intrigue.

Ce que Peter-Paulus voulait, c'était l'appui du seigneur Spurzheim, afin de pouvoir s'introduire dans le cachot du baron d'Altamonte ; c'était aussi dénoncer la présence du Porporato à Naples, et rendre compte des paroles que le hasard lui avait fait surprendre. Il ferma vivement dictionnaire et *Guide* pour prendre sa course vers la haute ville.

Comme il allait se mettre en mouvement, les deux hommes à manteau relevé se montrèrent de nouveau à dix pas de lui. Il devint tout oreilles. Les deux hommes semblaient examiner la foule d'un regard plus que curieux. Quelques-uns les saluaient. D'autres s'écartaient de leur passage.

Un troisième personnage, tout semblable à eux, les rejoignit à l'instant, où ils repassaient devant Peter-Paulus.

— Le chef qu'ils ont cette nuit, dit le nouveau venu, s'appelle Beldemonio...

Il allait poursuivre. Les deux autres lui serrèrent le bras, et tous trois s'arrêtèrent court, regardant Peter-Paulus avec attention. Il entendit que l'un d'eux disait :

— C'est le signalement.

L'idée que c'étaient des gendarmes déguisés le saisit, et il allait leur exhiber son passe-port lorsqu'un objet, une main crut-il d'abord, se posa sur son épaule. En même temps, une voix lui disait gaiement :

— Ne bouge pas, matelot, mon ami, tu te ferais faire la culbute... La !... nous y voilà !... merci !

Il se retourna, et vit que l'objet était non pas une main, mais un pied. Il avait servi d'appui à un grand garçon, vêtu d'une manière hétéroclite, pour monter sur la corniche d'une porte demi-ruinée. Et le grand garçon le remerciait. Jusque-là, c'était tout simple. Mais les trois inconnus avaient de nouveau disparu. Du haut de son estrade improvisée, le grand garçon cria tout à coup d'une voix de ténor qui domina les bruits environnants.

— Très-exactes et très-intéressantes notices sur le prétendu baron d'Altamonte, capturé par la police royale, et condamné à mort par arrêt de la consulte majeure... Sa vie, ses crimes, ses aventures galantes... Documents qui prouvent que ce bandit est bien le véritable Porporato des montagnes de l'Abruzze... Quatre pages imprimées avec soin par Ducchino de la rue des Libraires... avec le portrait du brigand et pièces justificatives,.. se vend deux *grains !*

Avant que le grand garçon eût fini de réciter cette leçon, un cercle opaque et grouillant s'était déjà formé autour de lui.

— A moi, Frasconi ! à moi ! à moi ! criait-on déjà de toutes parts.

— A moâ ! dit aussi Peter-Paulus en tendant une pièce blanche.

Frasconi, trop pressé, omit de lui rendre la monnaie. Peter-Paulus eut pour sa pièce blanche un petit carré de papier d'emballage plié en quatre, ce qui donnait en effet huit pages. Sur la première de ces pages était une épaisse tache d'encre : le portrait du baron d'Altamonte, autrement dit Porporato. Le véritable

Porporato, car la police royale avait déjà pris, et les tribunaux avaient déjà condamné quatre ou cinq Porporati. Le lendemain de l'exécution, Porporato, cet endiablé, avait coutume de faire quelque tour éclatant de son métier, pour bien prouver qu'il se portait à merveille, malgré la besogne achevée du bourreau.

— A moi ! à moi ! à moi !

Le vente marchait bien. Tous les bras se tendaient, et la poche de Frasconi se gonflait rapidement.

Peter-Paulus, placé au centre du cercle et captif de la foule, essayait de lire sa notice et ne pouvait pas. Ces chiffons de mauvaise mine que l'on vend le soir dans nos rues de Paris sous le nom de *canards* sont des Elzévirs auprès de leurs frères les canards de Naples. Ne pouvant lire, Peter-Paulus réfléchissait. Nous savons combien le commerce des cotons élucide l'esprit. Peter-Paulus se disait :

— Je suis évidemment au centre d'un océan de mystères... Comment concilier la teneur de cet écrit avec les paroles prononcées devant moi tout à l'heure par ces deux inconnus qui passaient, et qui, entre parenthèse, devaient appartenir à la police ou à la classe la plus dangereuse de la société !... Si ce baron d'Altamonte est le Porporato, il suit de là que le Porporato se trouve actuellement sous les verrous, et doit être exécuté demain... Dans cette situation, comment le Porporato pourrait-il avoir promis, sous le *serment du silence* (qui me fait l'effet d'être un terrible serment), d'escalader les murs de Castello-Vecchio et de délivrer le baron d'Altamonte ?... Il y a manifestement là-dessous quelque chose que je ne saisis pas, et le plus court est d'aller tout droit vers le directeur de la police...

Mais la muraille humaine se resserrait autour de lui.

— A moi! à moi! à moi! criait-on sans cesse.

Et, dès que la vente se ralentissait, le ténor de Frasconi reprenait avec un entrain nouveau.

— Très-exactes et très-intéressantes *notizie* sur le prétendu baron d'Altamonte, capturé par la police royale et condamné à mort, etc., etc...

Une main froide toucha en ce moment celle de Peter-Paulus, et lui chatouilla la paume doucement. L'associé de la maison Marjoram et Watergruel n'aimait pas la plaisanterie. Il se retourna brusquement, et vit devant lui un homme de sa taille, qui portait un costume à peu près semblable au sien. Cet homme avait le nez dans le collet relevé de sa redingote, et ses yeux se cachaient derrière des lunettes bleues.

— Il fait chaud autour de Castello-Vecchio, lui dit ce personnage d'un ton confidentiel.

Ces paroles furent prononcées en italien. Le premier mouvement de Peter-Paulus fut de consulter son dictionnaire; mais il perdait pied au milieu de ce torrent d'aventures. Il préféra gagner le rivage, et répliqua d'un ton bourru :

— Je ne vous comprends pas!

— Plaît-il? fit l'inconnu. Je vais donc mettre les points sur les *i*...

Et il ajouta en se penchant à l'oreille de notre gentleman :

— *Le fer est fort et le charbon est noir...*

Peter-Paulus, cette fois, au lieu de répondre, le repoussa rudement. L'autre le regarda un instant d'un air stupéfait, tourna le dos, et se perdit dans la foule.

A cet instant, un mouvement se fit dans le cercle qui

entourait Frasconi. Une concurrence venait de s'établir sur la borne voisine. C'était une femme. Elle criait d'une voix de contralto :

— Notices officielles, et seules autorisées par le ministère d'État, concernant le brigand Felice Tavola, soi-disant baron d'Altamonte, et plus connu sous le nom de Porporato... Liste complète des hommes qu'il a mis à mort et des femmes qu'il a enlevées. Renseignements précis sur sa bande... noms de ses complices... où l'on trouve également le lieu et l'heure de son exécution, avec son portrait ressemblant, dessiné d'après nature par un de nos peintres à la mode... huit pages d'impression... beau papier... *cinq calle!* (cinq centimes).

Peter-Paulus put se dégager, grâce aux oscillations de la foule, abandonnant Frasconi pour s'élancer vers la Marinaja, comme on appelait de toutes parts la nouvelle débitante d'imprimés. Il se trouva porté tout contre elle par un mouvement de la cohue, et tendit la main pour avoir une notice. La Marinaja le regarda fixement. Au lieu de lui donner sa notice, elle lui saisit la main et l'attira jusqu'à elle :

— Pourquoi n'es-tu pas à la Madeleine? murmura-t-elle. As-tu vu Beldemonio?... L'heure approche... tous les Anglais sont là-bas...

Les Anglais! voici bien une autre affaire! Il y avait des Anglais là dedans! Quelle damnée conspiration se tramait donc dans cette strada di Porto, parmi l'épaisse fumée de ces cuisines en plein air, au milieu de toutes ces joies étourdies et rieuses?

La foule, qui se massait à chaque instant plus pétulante, plus exaltée, était-elle de cette conspiration? Peter-Paulus penchait à le croire. Il regardait mainte-

nant avec inquiétude ceux qui l'entouraient. Il leur trouvait des figures menaçantes. Ces rires n'étaient plus pour lui de bon aloi, et cette gaieté lui semblait contrefaite. Il y avait, derrière ces débauches d'hilarité, une mine prête à sauter. De sorte que Naples se trouvait positivement entre deux volcans, dont le moins dangereux était le Vésuve.

Cependant ses efforts, pour percer la foule et courir chez l'intendant de la police royale se ralentissaient. Il se laissait aller en quelque sorte à la dérive, plongé dans ses profondes méditations. Il se trouvait en ce moment sous un portique obscur, à dix pas environ de la fontaine des Trois-Vierges.

— Enfin! s'écria près de lui une voix fraîche et décidée, on trouve à qui parler!... Je cherche Beldemonio depuis un quart d'heure.

Un bras se passa familièrement sous le sien. Qu'était-ce encore? C'était, cette fois, quelque chose de si extraordinaire, que Peter-Paulus faillit tomber à la renverse.

La femme qui venait de lui prendre le bras était jeune, accorte, vive dans ses allures, et portait le costume des grisettes napolitaines. Elle avait à la main une corbeille d'oranges. Sous sa petite marmotte, garnie de dentelles noires, qui recouvrait une luxuriante chevelure, Peter-Paulus avait vu briller les yeux rieurs de sa marchesa. C'était sa marchesa, cette marchande d'oranges. Il tressaillit si brusquement à cette vue, qu'elle lui lâcha le bras.

— Qu'as-tu donc, Sansovina? dit-elle.

Puis, voyant que son compagnon ne bougeait pas, elle lui arracha sa casquette d'un geste rapide. Les cheveux jaunes de Peter-Paulus se montrèrent couronnant

son visage effaré. La marchesa fut prise d'un fou rire.

— Le goddam du paquebot! s'écria-t-elle en se tenant les côtes; le vrai goddam!

Puis tout à coup sérieuse :

— Pourquoi diable avez-vous relevé votre collet?

Peter-Paulus était comme ivre. Il crut entendre qu'on disait auprès de lui en français :

— La Fiamma!... On te cherche!

Il ferma les yeux pour se recueillir. Quand il les rouvrit, la marchesa n'était plus auprès de lui. Mais, l'instant d'après, à une lueur plus vive qui se fit sous une marmite, voisine, il vit de nouveau la marchesa au pied de la fontaine, entre ces trois hommes formant ce groupe qu'il avait tant remarqué naguère. Le beau pêcheur était fortement adossé contre le mur, le marin assis sur la margelle, et cet être prodigieux, ce clown couché sur la lave. En ce moment, le visage du beau pêcheur était fortement éclairé.

Peter-Paulus se prit à marcher vers lui machinalement et sans savoir. Il se frottait les yeux; il se croyait le jouet d'un rêve. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait ce visage si fier, aux traits aquilins et hardis.

Ce visage était celui de l'inconnu, du dandy qui était venu le matin même à bord du *Pausilippe*, pendant que la police, la douane et la santé délibéraient en déjeunant, et en faveur de qui on avait fait un passe-droit à tous les passagers, sans en excepter Peter-Paulus lui-même, sujet anglais; le *prince*, comme l'avait appelé très-respectueusement le patron du paquebot; celui qui avait emmené la femme en deuil et la marchesa! prince le matin, le soir pêcheur! tombant d'un carrosse armorié dans la boue fétide de la strada di Porto. Qu'y avait-il là-dessous?

Le lecteur s'inquiétera peut-être de savoir quel effet produisait sur Peter-Paulus Brown la vue de sa marchesa en semblable compagnie.

Pour quiconque connaît un peu Cheapside, le coton, le byronianisme et les mœurs des brigands italiens, la réponse est bien simple.

D'abord, plus les écarts d'une marchesa sont étranges, imprévus, *eccentric*, plus elle est dans son rôle de fille de Satan, et mieux on l'idolâtre. A quoi servirait d'être marchesa pour se conduire comme une mère de famille ?

Mettez-vous bien dans le vrai : pour peu que Pénélope trébuche dans le sentier des convenances, il faut plaider, si mieux on n'aime lui nouer au cou la corde et la vendre au prix de douze sous dans Smithsfield. Mais chaque glissade nouvelle rend la marchesa plus intéressante. La marchesa peut gambader, marcher sur les mains, et conserver cette auréole fatale qui la fait byronienne.

La jolie marchande d'oranges parlait cependant au pêcheur avec vivacité. Celui-ci n'avait point perdu sa pose indolente, mais ses yeux brillaient. L'homme à la pipe d'écume, cessant de balancer ses jambes pendantes, avançait curieusement le cou pour mieux entendre. Le clown lui-même, déroulant l'étrange anneau que son corps formait naguère, relevait la tête comme un serpent.

Tout à coup les yeux du beau pêcheur se fixèrent par hasard sur Peter-Paulus, qui restait là, regardant de toute sa force, immobile, la bouche grande ouverte. Le pêcheur toucha le bras de la fringante Paola et lui dit un mot à l'oreille. Paola se retourna. Elle eut aussitôt ce bruyant et franc éclat de rire que la vue de Peter-

Paulus semblait avoir le privilége de lui procurer.

Le pêcheur prononça encore quelques paroles à voix basse. Le clown se mit sur ses jambes paresseusement. C'était un grand beau diable, admirablement déhanché, qui devait faire le saut périlleux à miracle. Le marin se laissa glisser comme à regret du haut de la margelle et mit sa pipe dans sa poche.

C'est à peine si Peter-Paulus fit attention à ces préparatifs, tant il contemplait avec avidité les deux principaux personnages de la scène : le prince pêcheur et la marchesa marchande d'oranges. Il put constater seulement que le marin et le clown avaient disparu.

Dans la foule, un mouvement léger se fit. Peter-Paulus entendit ces mots prononcés plusieurs fois :

— *Alla girella!... alla girella!...*

Instinctivement il ouvrit son fidèle dictionnaire. Mais, au moment même où son dictionnaire lui disait les diverses acceptions du mot *girella*, la foule parut vouloir se charger de lui en offrir une traduction littérale et frappante.

« Tourniquet, moulinet, poulie, girouette, » avait répondu le dictionnaire.

Une épaule toucha l'épaule droite de Peter-Paulus sans trop la choquer ; mais, au même instant, une autre épaule toucha tout doucement son épaule gauche. Le premier choc ayant lieu par devant, le second par derrière, Peter-Paulus exécuta malgré lui un parfait demi-tour. Juste la moitié d'une *girella*. Pendant qu'il tournait déjà, une main lui poussa le coude droit en dedans ; une autre main poussa son coude gauche en dehors. Le tour complet se fit.

Avez-vous vu parfois une locomotive se mettre en mouvement? Les coups de piston et les bouffées de va-

peur sont largement espacés d'abord. Au bout de quelques secondes, ils se rapprochent de plus en plus. Cependant on pourrait encore les compter. Mais soudain l'espace manque entre chaque battement. Cela produit pour l'ouïe le même effet qu'une longue rangée de réverbères à la vue. Le pouls de la machine devient bientôt un roulement continu, de même que les lanternes présentent en perspective une ligne non interrompue de lumière. Ainsi marche le beau jeu napolitain de la *girella*.

Les temps du mouvement que nous avons indiqués, épaule droite, épaule gauche, bras gauche et bras droit, suivent l'échelle descendante d'une progression géométrique, jusqu'à l'instant où l'effet giratoire atteint son *summum* d'intensité, c'est-à-dire lorsque la victime des gaietés parthénopéennes tourne avec la vélocité d'une toupie d'Allemagne ! Alors la foule, heureuse, s'épanouit en un rire immense, homérique, interminable, et crie à pleins poumons, en suivant la toupie humaine :

— *Alla girella! alla girella!*

Peter-Paulus, étonné du premier demi-tour, offensé du second, inquiet du troisième, voulut résister ; mais le moyen? Ils sont experts à cet exercice, les diables joyeux. Le marin avait imprimé le branle à la première épaule, le clown à la seconde.

— Bravo, Ruggieri amico !

— Bravo, amico Cucuzone !

Miterino au premier coude, Farfalla au second : Miterino, l'associé d'un cocher de citadine (pour faire la place) ; Farfalla, *frisore* ambulant.

— Bravo, Farfalla ! Miterino, bravo !

Puis ce fut, sur une double file, car il faut que les

premiers pas soient convenablement guidés, Petruccio le cicerone, Masaccio le décrotteur, Matteo le débitant de vermouth, Russola le courtier d'hôtels, et Gaspardo le pêcheur lui-même, personnage hautain qui avait consenti, le matin, à se charger d'un parapluie, lors du débarquement. Puis tous les Giovanni, tous les Pietri, tous les Carlotti, tous les Vicente de la strada di Porto, puis encore les bouquetières qui avaient fleuri milady : Marietta, Giulietta, Antonietta.

— *Bravi tutti !*

— *Brave tutte !*

— *Alla girella! alla girella !*

Au bout d'une douzaine de tours, le pauvre Peter-Paulus avait complétement perdu la tête. Il se soutenait par la multiplicité des chocs contraires, et virait follement, étendant ses bras au hasard. La foule, les boutiques, les foyers, les lumières, tournoyaient autour de lui avec une éblouissante vitesse. Il ne voyait plus rien, sinon une danse macabre de flammes et de visages dont le rire uniforme le jetait en d'extravagantes colères.

Il entendait sans cesse ce cri qui était comme un aiguillon à sa fureur : *Alla girella!* Il faisait pour crier lui-même des efforts insensés. Il enflait ses joues. Il eût donné cinquante livres sterling pour pouvoir dire seulement à ces cannibales :

— J'été seudjet anglais !

Mais la parole s'étouffait dans sa gorge; et, d'ailleurs, comment se faire entendre au milieu de ce tintamarre? Il allait, il tournait, perçant comme le vent cette foule où chaque main faisait l'office du fouet sur le sabot. Son cœur se soulevait, des myriades d'étincelles poudroyaient au-devant de ses yeux. Et toujours, toujours

autour de lui cette farandole diabolique, d'où partaient de loin les cris :

— *Lasagne* d'Amalfi !... *Ravioli! maccaroni di grano duro !*

— *Ostriche di Fusaro!*

— *Frutti di mare!*

— *Fritella calida!*

— *Carbonchoisi! frittume! carneseche!*

Et par-dessus tout la grande clameur :

— *Alla girella! alla girella!*

Cela dura combien de temps? Peter-Paulus eût été hors d'état de le préciser. Seulement, après un long martyre, les odeurs de cuisine arrivèrent moins âcres à son pauvre estomac bouleversé. Le mouvement lui sembla moins impétueux; les cris moins assourdissants. Les lumières semblèrent s'éteindre. Étaient-ce ses yeux qui se voilaient ? Puis ce fut comme une grande nuit et un grand silence où grinçaient quelques rires isolés. Les rires s'éloignèrent à leur tour. Il se sentit virer à vide pendant une seconde. Il chancela comme un tonton qui va choir; puis il s'affaissa sur lui-même en face d'une sorte de rampe lumineuse qui lui blessa les yeux.

Le pavé de la rue était humide et froid sous son corps qui brûlait. Cela le réveilla. Ses mains, qui tâtonnaient, trouvèrent le ruisseau. Comme il relevait ses paupières alourdies, le sol tressaillit au galop d'une voiture qui arrivait ventre à terre.

— Gare! cria le cocher.

Instinctivement Peter-Paulus se traîna à l'écart. L'équipage passa. Peter-Paulus, éveillé tout à fait, jeta un regard autour de lui. Son état ressemblait à une ivresse pesante et engourdie.

Aux banquets solennels du Cotton's-Club, Peter-Paulus s'était mis assez souvent dans des situations pareilles. Mais alors Jack avait charge expresse de le rapporter dans son lit. Où était Jack? Où était Pénélope, dont la main maigre versait, dans ces circonstances, le thé digestif, le thé secourable?

Pour Jack, Peter-Paulus n'aurait pas trop répondu de lui. Mais Pénélope! ah! Pénélope était bien sagement couchée dans son lit, à l'hôtel de la *Grande-Bretagne*.

Certes, la fille de Jocaste Watergruel n'était pas une femme divertissante; mais, pour la vertu, pour la décence, pour tout ce qui *été caounvénèbeule*, Pénélope laissait bien loin derrière elle Lucrèce, le type le plus parfait du *conveniency*.

Peter-Paulus ne connaissait pas du tout l'endroit où il se trouvait en ce moment. C'était une place assez vaste, entourée de constructions élégantes et pour la plupart modernes. Une longue rue bien alignée et bien éclairée s'étendait à sa droite. Au-devant de lui était cette grande clarté qui l'avait ébloui au moment de sa chute.

C'était la façade illuminée d'un palais de style grec, orné d'un double rang de colonnades.

Peter-Paulus avait rampé sur les mains et sur les genoux jusqu'à l'angle de cette place, pour se mettre désormais à l'abri des voitures. Un réverbère éclairait à la fois deux écriteaux placés en équerre sur les deux faces de l'angle. L'un des écriteaux portait : *Srada di Toledo;* l'autre : *Largo dello Spiritto-Santo.* C'était le cas de consulter le plan; mais, hélas! *Guide* et dictionnaire avaient disparu dans le grand orage de la girella.

Les yeux de Peter-Paulus se reportèrent vers l'écla-

tante façade du palais. La voiture qui avait failli l'écraser était arrêtée devant le péristyle.

Les fantasmagories sont comme le malheur, qui, dit-on, ne vient jamais seul. On peut bien affirmer qu'une fois entré dans ce monde des fantaisies et des étonnements, nul ne sait où le caprice s'arrêtera. C'est le rêve qui, fuyant sans cesse et toujours se transformant, vous cahote au travers du domaine de l'impossible.

Certes, la stupeur avait foudroyé bien des fois Peter-Paulus Brown, depuis qu'il avait relevé le collet de son twine et mis des lunettes bleues pour voyager incognito dans Naples; mais, cette fois, c'était le comble! Le rêve devenait un navrant cauchemar.

Peter-Paulus vit descendre de la voiture un homme de près de six pieds, portant un costume militaire. Jusque-là, rien de funeste. Mais, après le géant, descendit une femme longue et mince, avec une robe de satin bleu de ciel, un mantelet rose et un turban orange. A la rigueur, il pouvait y avoir d'autres femmes aussi longues et aussi minces que Pénélope. Peter-Paulus en connaissait neuf dans Cheapside. Mais était-ce pour une autre que, dans un jour de munificence, Peter-Paulus avait acheté six aunes de satin bleu de ciel? L'ancêtre Watergruel, malheureux vieillard, avait-il fait emplette de ce mantelet rose pour une autre? Et le turban orange avec des effilés ponceau, était-ce pour une autre que Jocaste l'avait fait établir à grands frais chez sa propre modiste française de Mary-le-Bone? Pénélope avec un colonel! démence!... Délire! Pénélope avec la toilette de bal qu'elle portait l'an passé au raout de Smithson et Copperfields, la plus honorable maison de cuirs de tout Ave-Maria-Lane!

Il appela Pénélope par son nom, et s'élança par

bonds terribles jusqu'au péristyle du palais. Quand il arriva, la femme maigre et longue, sa robe bleu de ciel, son mantelet rose et son turban orange orné d'effilés ponceau avaient déjà disparu sous le vestibule. Il ne restait plus que le géant. Peter-Paulus, que la rage transformait en lion rugissant, se précipita sur lui en l'accusant de rapt et en l'appelant *malfaitor!* Le géant le rejeta d'un simple revers de main au milieu d'un groupe de laquais et entra.

— Je vôllé âllé! s'écria Peter-Paulus écumant, arrêté cette corruptor!... C'été milédy!... Jé prié instantement!... Oh! le déstèbeule scélérate!

Les laquais l'entouraient et lui barraient le passage en riant.

Il voulut les payer; mais sa bourse s'était envolée sur les ailes de la girella: sa bourse, sa montre, sa chaîne, tout ce que le *Guide* lui avait conseillé de laisser en lieu sûr. Il fit effort pour s'élancer; mais les valets, voyant ce costume déchiré et crotté, cette figure bouleversée, ne purent se douter qu'ils avaient affaire au chef d'une maison de cotons.

— On n'entre pas au palais Doria, dirent-ils, sans avoir un bulletin d'invitation.

Peter-Paulus se débattit un instant; puis il frémit de la tête aux pieds et devint calme tout à coup.

— C'été très-bienne! dit-il; j'été caountente dé savoar... Le palais Doria!... J'avé mon letter de recommandécheun... Je faisais venir le police tout de suite!

Il fendit la presse des valets, et traversa la place du Saint-Esprit à grands pas, en gesticulant et en parlant tout seul. Il se jeta tête baissée dans le premier fiacre qu'il rencontra.

— A la maison de le director de le police royale! s'écria-t-il; j'été seudjet anglais... et jé sôpçonné milédy... Jé prié dé côrir très-bienne... jé volé fairé iune exempel... fômellemente!

V

MARIOTTO L'IMPROVISATEUR

Depuis l'époque où se passe notre récit, les abords de la strada di Porto ont peu changé, au moins pour la partie comprise entre cette rue principale et les ports. Là s'élevait encore, en 1823, le Castello-Vecchio, ancienne résidence des rois de Naples de la maison d'Anjou, qui fut presque entièrement détruit par l'incendie de 1829 et démoli deux ans après; la strada di Porto aboutissait au Castello-Vechio, non pas directement, mais par ses prolonges. Elle communiquait, en outre, avec les diverses portions de l'antique édifice par plusieurs ruelles qui faisaient branches le long de son tronc.

Évidemment, le Castel-Vecchio était le centre d'origine de tout le quartier. L'écheveau tortueux de ces petites voies l'avait choisi comme terme commun de leurs capricieux et bizarres méandres. Il était là, noir et revêche, mais robuste encore malgré l'injure du temps, au beau milieu d'un véritable labyrinthe. Il servait de prison depuis l'avènement des Bourbons au trône de Naples, et une grande place irrégulière, qui séparait le rempart oriental de l'église Saint-Pierre-le-Martyr, était le lieu où se faisaient les exécutions capitales.

Derrière la fontaine des Trois-Vierges, où nous voyions

naguère ce groupe immobile et silencieux que Peter-Paulus avait regardé de trop près pour son malheur, deux ruelles s'ouvraient dont l'unè rejoignait le largo San-Pietro, en face de l'église, tandis que l'autre débouchait devant l'entrée méridionale du château au cortile d'Avalos.

Cinq minutes après que notre Peter-Paulus eut été emporté dans le tourbillon de cette girella fantastique qui lui avait fait voir tant de chandelles, la strada di Porto ne se souvenait plus de lui. Au bout de six minutes environ, l'homme à la pipe d'écume revint s'asseoir sur la margelle de la fontaine des Trois-Vierges. Le clown qui l'avait accompagné jusqu'à la place du Saint-Esprit, où ils avaient laissé Peter-Paulus commodément assis sur la lave, ne le suivait point. Il s'était attardé en route. Il avait saisi à deux mains le mât qui soutenait l'enseigne d'un marchand de macaroni, et il faisait le *bracchio ferrato,* au grand plaisir des chalands de la bonne dame. Le *bras de fer,* comme chacun peut le savoir, est un tour de force qui consiste à se suspendre par les deux poignets contrariés et à se roidir ainsi dans la position horizontale à la vigueur des biceps.

Cucuzone en savait bien d'autres.

La queue diminuait autour des cuisines. Le succès était désormais aux quatre ou cinq marchands d'imprimés vendant les aventures du fameux baron d'Altamonte, ce brigand couvert de crimes, qui avait assassiné le banquier juif Samuel Graff, ancien secrétaire et intendant du duc de l'Infantado. Le succès était surtout aux deux ou trois improvisateurs, qui racontaient avec des floritures infinies l'histoire contenue dans les imprimés : l'histoire de Felice Tavola, soi disant baron d'Alta-

monte, bandit de la Calabre, et l'un de sept compagnons du silence.

Il y avait, du reste, un schisme parmi les différents distributeurs de nouvelles.

Les uns prétendaient, comme nous l'avons dit déjà, que ce baron d'Altamonte était le célèbre Porporato; les autres affirmaient avec une sorte de jactance que la corde destinée à ce roi des bandits n'était pas encore filée.

Quant à ce qui regardait les compagnons du silence, c'était bien une autre confusion : autant d'orateurs, autant d'avis divers. On peut même dire que, parmi les dix mille habitués de cette rue hospitalière, la strada di Porto, il y avait dix mille versions sur le compte des compagnons du silence.

Ce n'était pas d'aujourd'hui que l'on s'occupait d'eux. Depuis trois mois, ces mots : *compagnons du silence*, étaient à Naples dans toutes les bouches; mais plus on parlait de cette mystérieuse confrérie, moins la lumière se faisait autour d'elle. Les bruits se croisaient et s'amoncelaient en quelque sorte. Dans cet amas sans cesse grossi de rumeurs, la vérité était peut-être, mais perdue dans de telles quantités d'exagérations et de fables, qu'il eût fallu des yeux de lynx pour l'y découvrir.

Il y avait, du reste, une bonne raison pour que la vérité ne se fît point jour. Le titre même que s'étaient donné les membres de l'association du silence résumait leurs statuts et leur loi. Se taire, voilà la règle de l'ordre.

Chacun le disait; chacun ajoutait que toute parole indiscrète était trahison, et que toute trahison était punie de mort. A ceux qui étaient renseignés si bien, on aurait pu demander d'où les renseignements leur venaient; mais, quand il s'agit de sociétés secrètes, l'his-

toire est toujours la même, depuis les mystères d'Isis jusqu'aux carbonari et aux compagnons du silence. Nul n'a pu percer la nuit terrible qui entoure l'agape et cependant tout le monde croit savoir. C'est à l'heure même où l'on déclare le mystère impénétrable, qu'on vous dévoile ceci et cela faisant précisément partie du mystère. Sitôt qu'une énigme est posée, tout homme a la passion d'en chercher le mot. Quand il n'y a pas d'énigme, nous en évoquons le fantôme.

La foule était complice dans toute la valeur du terme, sans le savoir et sans le vouloir : non-seulement la foule pauvre et déguenillée encombrant la strada di Porto, mais cette foule brillante, élégante et dorée, qui remplissait à cette heure les salons du palais Doria. En bas comme en haut, vous eussiez entendu les mêmes paroles : « Compagnons du silence, » et le même nom : « Porporato ! » Savait-on ? ne savait-on pas ? Était-il sous les verrous du Castel-Vecchio ? courait-il encore la montagne ? ou bien, chose redoutable, était-il à Naples même, comme on l'affirmait, puissant par son or, par sa beauté, par son audace, insaisissable autant qu'une vision, prenant toutes les formes, jouant tous les rôles : aujourd'hui femme, prêtre demain, soldat, mondain, grand seigneur, et mettant au défi sans cesse la proverbiale habileté de la police royale. Était-il l'ennemi des compagnons du silence? était-il leur chef? Si c'était lui, ce baron d'Altamonte, allait-on le voir gravissant les degrés de l'échafaud, lui, Porporato, qui tant de fois avait montré sur l'échafaud même sa casaque sanglante au dernier moment; lui qui tant de fois avait délivré la victime et dispersé les bourreaux; lui qui, parlant comme s'il eût été le roi, avait dit : « Je ne veux plus de hache? » N'y aurait-il pas, au

dernier moment, quelque coup de tonnerre? et la hache était-elle forgée qui devait couper le cou de ce moderne franc-juge?

Car c'était un bandit, c'est vrai ; mais ces pages grossiraient à la taille d'un volume s'il nous fallait noter ici tous les torts qu'il avait redressés selon le bruit public, et tous les crimes qu'il avait punis. Dans son histoire, épopée étrange et poëme populaire aux cent mille épisodes, impossibles par leur multiplicité même, le bien abondait comme le mal, le crime côtoyait la grandeur, la vertu stoïque apparaissait comme une lueur au fond de la nuit débauchée.

Il avait, ce géant, au dire de la légende sans cesse amplifiée, tout ce qui vient du ciel et tout ce qui vient de l'enfer. Il était généreux et il était cruel, lion et tigre à la fois. Il tenait, comme ce dieu des mythologies du Nord, le glaive d'une main, de l'autre le baume.

Si les bruyants convives de la strada di Porto avaient été bien convaincus de ce fait que leur Porporato devait être mis à mort le lendemain, on ne peut dire vraiment quelle eût été cette nuit la physionomie de la foule. Le plus probable, c'est qu'il y aurait eu deuil, peut-être émeute. Mais le peuple napolitain se fait de tout une amusette. On jouait avec l'émotion. Personne ne croyait au danger. On peut dire plus : personne ne croyait que le danger fût possible. Porporato était, aux yeux de tous, invulnérable comme Achille. Celui qu'on tenait enchaîné dans le Castello - Vecchio devait être quelque obscur affilié comme ceux que la police royale avait déjà présentés sous le nom de Porporato. Et si c'était, par impossible, le Porporato lui-même, il y a loin de la prison à

l'échafaud ! Son génie familier veillait sur lui. On n'avait point entendu dire que sa petite Fiamma, la délicieuse fille des zingares, fût prisonnière ; Fiamma, sa sœur ou son ange gardien, son esclave et sa reine, qui lui restait fidèle parmi la longue orgie de ses amours...

Il n'y avait qu'un homme et qu'une femme à Naples pour être aussi populaires que Porporato et Fiamma. L'homme, c'était Fulvio Coriolani, le magnifique prince à la main toujours ouverte, dont le carrosse splendide laissait derrière lui une traînée d'or quand il passait dans les pauvres quartiers de la vieille ville. La femme, c'était Angélie Doria, la belle entre toutes les belles, la providence des malheureux, le sourire des affligés.

Si Porporato se fût attaqué à Coriolani ou Fiamma à la belle Angélie, eh bien, cette pétulante et passionnée population de Naples eût abandonné Porporato et Fiamma.

Mais, si Porporato eût tenté la conquête d'Angélie, mais si Fiamma eût déclaré hautement la guerre amoureuse au prince Coriolani, bataille ! Les Napolitains se seraient mis aux fenêtres, prêts à couronner les victorieux. Entre bandits et princes italiens, on fait de ces tournois.

Mais ceci est pure fantaisie. Coriolani seul était digne d'Angélie ; nulle autre qu'Angélie ne pouvait emplir le cœur de ce resplendissant Coriolani. Naples tout entière avait fiancé Coriolani et Angélie.

Dans le monde noble dont Angélie et Coriolani étaient les deux étoiles, on en savait peut-être plus long sur le compte du prince que dans la strada di Porto ; mais pas beaucoup. Les motifs de la faveur singulière dont il

jouissait à la cour étaient un secret pour tout le monde. Une anecdote avait couru.

Le comte Lorédan Doria, ce beau Romain que nous avons vu si près de la mort à l'auberge du Corpo-Santo, dans les Calabres, était l'ami de Coriolani et le tuteur d'Angélie. Le jour où le prince Coriolani vint lui demander la main de sa sœur, Lorédan répondit :

— Ma sœur est fiancée.

C'était la vérité. Angélie avait été promise, dès son enfance, à Romeo, des princes d'Angri, marquis de Malatesta, son cousin, un des plus braves et des plus brillants de la jeune noblesse de Naples.

Coriolani n'insista point; mais, le soir même, il provoqua Malatesta au sortir du théâtre de Saint-Charles, et le mit au lit d'un grand coup d'épée. Le roi connut le fait et défendit qu'on poursuivît Coriolani. François de Bourbon, le prince royal, fit mieux, il manda Lorédan Doria. Lorédan dit au prince royal :

— Quand même Jean Malatesta et tous les marquis de Naples s'en iraient en terre avec tous les comtes, de la main de notre ami Fulvio, il ne sera point l'époux d'Angélie Doria, ma sœur.

— Pourquoi cela? demanda François de Bourbon.

— Parce que nous sommes les Doria, répondit Lorédan.

François sourit.

— Vous trouvez donc que Fulvio est trop petit gentilhomme? dit-il.

— Je ne sais d'où il vient, repartit Lorédan; je ne sais qui il est... Ce nom de Coriolani serait bon pour un fils de roi, puisque la coutume est de leur donner des titres de fantaisie... Mais des fils de roi, quand il

s'agit de ces noms du caprice, on tombe du premier coup jusqu'aux chevaliers d'aventure.

Le prince royal devint sérieux et se mit à réfléchir. Puis il reprit :

— Les Doria sont des gentilshommes... mais Bourbon vaut aussi quelque chose, n'est-ce pas, comte Lorédan ?

— Monseigneur veut railler..., balbutia le Doria.

— Dieu m'en garde ! fit l'héritier du trône presque solennellement ; je veux seulement vous dire, comte de Lorédan, que, si, tout en restant Bourbon, je n'étais pas fils de roi, je donnerais volontiers la princesse ma sœur à cette Altesse de fantaisie, pour employer vos propres expressions, qui s'appelle Fulvio Coriolani.

Le reste de la conversation ne se racontait point. Mais, peu de jours après, on commença de dire que le roi de Naples signerait le contrat de mariage de la princesse Coriolani. Ainsi nommait-on déjà la belle Angélie.

Le marquis de Malatesta était un noble jeune homme qui avait de nombreux amis. Il se fit un parti contre Fulvio, qui ne daigna pas même accorder un regard à cette conspiration. On éclaira sa vie ; on voulut fouiller dans son passé. Les curieux et les hostiles s'arrêtèrent interdits dès les premiers pas. Derrière le présent de cet homme, il y avait la nuit, rien que la nuit ; une nuit où nul regard ne sut pénétrer !

De sourdes rumeurs s'élevèrent alors, non point parmi le peuple, qui ignorait ces anecdotes de salon, mais à la cour même. Là où la malveillance et la haine, faisant halte en face de l'inconnu, ne rencontrent point cette prise ordinaire que rencontre chaque homme, la malveillance et la haine, déroutées un instant, finissent par

franchir toutes bornes. Elles vont d'autant plus loin que l'obstacle est plus haut. Les amis de Malatesta prétendirent...

Mais il ne nous plaît pas de dire tout de suite quelles folles accusations la colère des jaloux et des vaincus porta contre le lion des élégances napolitaines. Il s'agit maintenant pour nous du Porporato, et non point de Fulvio Coriolani; il ne s'agit pas des courtisans de Naples, mais bien de nos compagnons du silence.

Au moment où l'homme à la pipe d'écume et le clown revenaient de leur expédition contre Peter-Paulus Brown de Cheapside, le beau pêcheur avait déserté la place qu'il occupait naguère au pied de la fontaine des Trois-Vierges. On ne voyait plus là qu'un improvisateur entouré d'avides auditeurs. Mais il y avait un va-et-vient silencieux des ruelles situées derrière la fontaine à la rue principale, et le beau pêcheur ne devait pas être bien loin, car la petite marchande d'oranges montrait à chaque instant son minois espiègle à l'embouchure du vicoletto Delfino ou du vico Sorrente. Ainsi avaient nom les deux ruelles qui allaient rejoindre le Castello-Vecchio, à quelques trois cents pas de là, l'un à droite, l'autre à gauche de la petite place de San-Pietro-Martire.

Ces gens qui faisaient le va-et-vient, comme des sentinelles, ressemblaient exactement, pour le costume, aux mangeurs et aux buveurs de la strada di Porto. Seulement, ils ne prêtaient qu'une attention distraite aux emphatiques récits de l'improvisateur. Et cela établissait entre eux et la foule une terrible différence. La foule était tout oreilles.

Outre ces sentinelles affairées, on pouvait distinguer du gros de la cohue quelques individus aux yeux perçants et inquiets, cherchant à se faufiler dans les grou-

pes. Nous avons vu déjà ceux-là rôder un instant autour du bon Peter-Paulus.

A Paris, nos agents de police se gardent d'écrire en lisibles caractères sur leur chapeau, comme le berger de la Fontaine : « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau ! » A Naples, on dirait un peu que toute chose se fait pour rire; tout a physionomie théâtrale; les brigands ont leur costume qui crie : « Venez voir un brigand ! » Les agents de police sont de comédie et leur uniforme murmure : « Nous sommes des alguazils; ayez l'obligeance de choisir le moment où nous passerons pour confier à la brise du soir vos secrets les plus importants ! »

Ces individus aux yeux perçants et curieux étaient des agents de la police royale. On les connaissait; ils ne gênaient personne. Les filous leur offraient volontiers une prise dans la tabatière volée, et nos mystérieuses sentinelles clignaient de l'œil amicalement en les croisant sur la lave. C'est la capitale de l'Arcadie que cette cité napolitaine. Les loups et les brebis y fraternisent du matin au soir.

— Pour être le Porporato, disait cependant l'improvisateur en pur patois napolitain, c'est le Porporato, mes amis si chers ! J'en fais serment sur mon salut éternel... Et voilà là-bas le seigneur Onofrio qui peut bien vous dire si je mens... Le bonsoir, seigneur Onofrio !

Le seigneur Onofrio était l'un des Guillots de la police centrale : tête naïvement sombre comme celle d'un figurant de mélodrame. Il fut manifestement flatté de l'apostrophe; mais il mit le collet de son manteau sur sa bouche en murmurant.

— Retiens ta langue, Mariotto, prononça-t-il avec sévérité, si tu veux vivre longtemps !

— Grand merci, seigneur Onofrio!... cria Mariotto l'improvisateur, quand l'agent se fut perdu dans la foule. Vous voyez, mes chers amis, s'il m'a dit que je mentais... Et pourquoi mentirais-je? Dieu me soit témoin! Ce serait donc la première fois de ma vie!

— Bravo, Mariotto, bravo! s'écria-t-on de toutes parts; tu n'as jamais menti, c'est article de foi!

Mariotto prit un visage attendri.

— Il m'est bien doux, mes amis si chers, de recevoir publiquement cet honorable témoignage. Je suis pauvre et ne saurais payer la flatterie; ainsi donc vos paroles sont sincères... En conséquence, je vais vous dire une chose que vous ne savez pas.

— Parle, Mariotto, parle.

On fit silence.

Mariotto sembla se recueillir.

— Mes seuls amis, reprit-il après un court silence, on ne vit pas de l'air du temps. J'ai une femme, deux fils et trois filles... Vous trouverez juste et raisonnable de me *faire* un carlin pour la nouvelle que je vais vous apprendre.

— Si la nouvelle est bonne, tu auras ton carlin, Mariotto.

— Mieux vaut tenir que courir, mes amis choisis, répliqua l'improvisateur... Donnant donnant: le carlin pour la nouvelle!

Le carlin de Naples vaut dix grani ou vingt deniers tournois, environ quarante-deux centimes. On connaissait Mariotto : il fallait le carlin pour avoir la nouvelle. Denier à denier, le carlin fut *fait*. Alors, Mariotto, après avoir remercié ses seuls amis, parla de la sorte :

— Il y a bal ce soir au palais Doria-Doria; c'est moi qui vous le dis!

— Eh! s'écria la foule désappointée, nous savons tous cela!

— Es-tu devenu voleur, Mariotto?... ajouta une bouilleuse de *lasagne* qui vint lui mettre le poing sur le nez.

Et vingt voix irritées :

— Rends-nous le carlin, scélérat de Mariotto.

C'était en ce moment de tempête que Mariotto Cigoli montrait toute sa valeur.

— Si je suis devenu larron, Taddea, sorcière impénitente! s'écria-t-il, ai-je jamais dit la vérité, qu'il y a dans ton macaroni plus de vers que de farine?... Suis-je devenu larron, vous autres, tas de réprouvés?... Est-ce moi qui ai volé la montre de l'Anglais... Ruzzola, fils de pendu?... Est-ce moi qui ai mis l'oreiller sur la bouche de ma femme, Miterino, bâtard de bandit?... Ai-je donc pris de tes leçons pour devenir larron, Farfalla, pavé de prison, toi qui te mouches là-bas dans le foulard de ton maître Pietro-Gregorio Andrea?...

— Allons, la paix, Mariotto!... firent ceux qui n'étaient pas encore nommés; on a voulu rire... garde ton carlin et gagne-le!

— San Gennajo! repartit l'improvisateur, je le sais bien, qu'on a voulu rire!... Et moi aussi, j'ai voulu rire un petit peu. Cela fait du bien, mes amis si chers... Ne sait-on pas que Taddea, ma commère, cuit les meilleurs *lasagnes* de la strada di Porto; que Ruzzola a trouvé la montre de l'Anglais, et que Miterino voulut réchauffer sa femme?... Il y a donc, mes colombes, que vous avez parlé trop vite. Ma nouvelle vaut dix carlins plutôt qu'un, et même une piastre de douze... Savez-vous pourquoi il y a bal ce soir au palais Doria? Non.

Et comment le sauriez-vous? Vous ne voyez ces gens-là, mes pauvrets, qu'en carrosse ou à l'église.

— Et toi, tu les vois de plus près, n'est-ce pas, Mariotto? interrompit Farfalla, qui lui gardait rancune.

— Moi, répondit l'improvisateur avec dignité, je ne flatte pas les grands, mais je les fréquente... je suis cousin issu de germain avec Mario Caffaro, le camérier second du Lorédan Doria... Il y a bal au palais parce que la contessina va être fiancée.

— Avec Fulvio Coriolani? s'écria le chœur tout d'une voix.

— Pour le coup, vous avez deviné, mes bien-aimés!... Et quoi d'étonnant? vous avez tant d'esprit! mais ce n'est pas encore là ma nouvelle.

Le cercle se rapprocha.

— Ma nouvelle, continua Mariotto, ne vaut pas une piastre : elle en vaut vingt... Le prince Coriolani a été assassiné ce soir!

VI

LA SALTARELLO

Vous eussiez dit que cette masse compacte d'auditeurs attentifs venait de recevoir un choc électrique. On recula d'abord et le rond s'élargit d'instinct. Cela se fit dans un profond silence, le silence de la stupeur. Puis une grande clameur s'éleva, formée de mille cris.

— Est-ce possible!

— Coriolani assassiné!

— Si c'est Malatesta qui a fait cela, par saint Janvier, Malatesta ne le portera pas en paradis.

— Où ce meurtre?

— A quelle heure?

— Connaît-on les assassins ?

— La, la, la ! fit Mariotto, fier et heureux de l'effe produit; en savez-vous beaucoup qui vous eussent donné cela pour un carlin?... Mes amis chéris, quand je dis assassiné, je n'ai pas vu le corps...

Il y eut dans la foule un grand soupir de soulagement, car le prince Coriolani était adoré à Naples.

— Mais, reprit l'improvisateur, pas mieux n'en vaut, je vous fais juges !... Il y avait grand festin au palais Doria. Le prince y était, comme de juste, placé à côté de la contessina...

— Oh! fit Masaccio, le cher ange, celle-là !

— Belle et douce comme la mère de Dieu! ajouta un facchino reconnaissant.

Et d'autres :

— Laissez dire! laissez dire!

— C'était plaisir de les voir tous deux, continua Mariotto; le prince avait ses ordres et brillait comme un soleil... Angélie, la bien-aimée créature, était habillée de blanc et ressemblait à l'une de ces tendres fleurs d'oranger qui s'ouvrent le soir pour parfumer le vent... Mais voilà autre chose, mes chérubins! Il y avait aussi festin chez le Malatesta, et Dieu sait qu'on n'y faisait point de fiançailles ! Une douzaine de jeunes diables incarnés, tous en colère contre ce doux agneau de Coriolani, à cause du coup d'épée qu'il a donné au marquis et de l'amour que lui a donné, à lui, la diva contessina. Le festin avait lieu sous prétexte de célébrer la relevaille du Malatesta, qui est guéri de son coup d'épée.

» Ils étaient là, tous les beaux qui ne brillent plus, depuis que le prince Fulvio a paru dans notre ville, toutes les étoiles que cet astre a si vite éclipsées : le

Pitti de Florence, le Ziani de Venise, le d'Angri-Vespuccio-Doria, le Colonna et les deux Doria-Panfili de Bologne, et d'autres... Tous princes ! Ce ne sont pas les princes qui manquent en Italie, mes seuls amis ; mais il y a prince et prince. Cherchez-moi un autre prince comme Fulvio Coriolani !

» Ce qu'ils faisaient chez le Malatesta ? Voyez-vous, ils sont tous enragés de jalousie, parce que Son Altesse royale François de Bourbon (Dieu le conserve cent ans !) est de la noce, et parce que le roi Ferdinand lui-même (puisse-t-il atteindre l'âge de Mathusalem !) doit mettre sa signature au contrat. Eh bien donc, ils complotaient.

» Et voilà ce qui est arrivé ; je vais dire la vérité, ni plus ni moins, j'en jure par mon salut éternel !... Il faut être fou pour perdre sa part du paradis par un mensonge !

» Vers cinq heures de relevée, le festin du palais Doria était presque terminé. On s'était mis à table à deux heures. Le prince royal était là qui regardait Angélie en souriant. Une lettre est venue. D'où est-elle venue? Hachez-moi menu comme chair à pâté, je ne pourrai vous le dire, puisque je n'en sais rien. Honte à ceux qui inventent des fables ! La lettre était pour le prince Coriolani. En la lisant, il est devenu tout pâle. Il s'est levé. Il a parlé bas au prince royal, puis il est sorti en disant : « Je reviens... »

Mariotto fit une pause. Cent voix haletantes s'écrièrent :

— Et il n'est pas revenu ?

— Attendez donc, mes amis de choix ! comment voulez-vous savoir la fin de l'histoire, si vous ne me laissez pas dire ? Vous avez bien su, n'est-ce pas, qu'il

était allé ce matin à bord du paquebot de Marseille ?

— Oui, oui... à bord du *Pausilippe*, répondit-on.

— Nous étions là, dirent quelques-uns ; il a fait monter dans son carrosse deux dames voilées.

— C'est l'avantage que vous avez sur moi, mes tourterelles... Je n'y étais pas... non... personne ne peut être en deux endroits à la fois... Mais, si j'y avais été, foi de chrétien, j'aurais bien trouvé le joint pour savoir qui étaient les deux dames... Enfin n'importe... Il les a emmenées on ne sait où, et voilà certes ce qui complique l'aventure.

» Vous allez voir. Une demi-heure s'est passée là-bas au palais Doria, puis une heure, puis deux, puis le reste. Coriolani ne revenait pas.

» Tous ceux qui étaient chez Malatesta, vous savez, le Pitti, le Ziani, le Colonna, le Vespuccio, le Panfili et compagnie, ont leurs entrées, comme de juste, au palais Doria. Ils sont arrivés vers les sept heures, et ils avaient du vin de Sicile dans la tête, du vin de France aussi, j'en fais serment sur mon salut éternel ! Alors, on en a dit de toutes les couleurs. On a parlé des deux dames voilées, et la pauvre belle Angélie s'est évanouie dans les bras de son frère. Mais, Dieu du ciel, on a parlé de bien d'autres ! Les belles ne manquent pas autour du beau Fulvio. Et, à vrai dire, les noces ne sont pas faites : pourquoi lui reprocher déjà ses amours ?

» Lorédan Doria écoutait et gardait le silence. C'est un Romain : il sait se taire. Savez-vous pourquoi, mes colombes, tout l'esprit de l'Italie est venu se loger à Naples ?...

Cette question valut à Mariotto un long et unanime applaudissement. Cela lui fit plaisir ; mais il eût préféré un second carlin. Il reprit :

— Si vous êtes contents de moi, mes seuls amis, tant mieux, je fais ce que puis... Il y a donc que le prince royal était fort irrité... il s'est approché du Lorédan et lui a parlé bas... Le Lorédan a répondu tout haut : « Jusqu'au sacrement on peut se dédire. »

» Cependant, il y en avait qui étaient partis pour aller chercher Coriolani. C'étaient des bons, ceux-là : le colonel San-Severo, qui a six pieds de haut, le vieux banquier Massimo Dolci, le cavalier Hercule Pisani, qui était toujours avec ce scélérat d'Altamonte... Ah ! s'il avait su que c'était un bandit !... Et tous les vrais amis de Bourbon et de Doria. Ils avaient dit : « Nous ramènerons Fulvio mort ou vif ! »

» Le noble marquis Andrea Visconti Armellino, intendant second de la police, était avec eux, je n'ai pas besoin de le dire.

» Les uns coururent à son palais : personne ! D'autres à la villa Palmerini, où demeure la Belloni, la *diva delle dive !*... la folie de tous les jeunes seigneurs : néant ! D'autres encore au palais de Pallavicini, chez la marquise Aurora (et le prince François ne savait pas cela...) point de Coriolani ! D'autres enfin ici et là, chez la comtesse et chez la baronne, chez la princesse, chez l'intendant... Rien ! rien ! Naples est une grande ville, mais Coriolani est aussi grand que Naples, et il est malaisé de cacher l'un dans l'autre.

» Le bruit s'est répandu au palais Doria, mes amis, tout à coup qu'on avait trouvé une mare de sang au pont de la Madeleine... Et cela vient à la mode de trouver du sang dans nos nuits. On a dit tout de suite : « Le prince Fulvio Coriolani a été assassiné ! » Et les Malatesta de rire en répondant... devinez quoi ? En répondant : « Assassiné, non ; assassin, oui !... »

Il y eut une grande rumeur dans la foule, et Mariotto se frotta les mains. Cette rumeur était grosse de carlins nouveaux. La cohue affriandée allait vider ses poches pour savoir.

— Tu ne nous dis pas tout, Mariotto, s'écria en effet le chœur.

— Tu en sais long, Mariotto !... Il y a une histoire.

— Ah ! ah ! mes vrais amis, répliqua l'improvisateur en souriant, on ne vous passe rien !... Ce ne seraient pas des Romains qui auraient si bien deviné... ni des Milanais... ni ceux de Florence ou de Turin... Quant à Venise, la morte, nous n'en parlons seulement pas... Oui, oui, mes compagnons, il y a une histoire... deux histoires... aussi vrai qu'il me faut travailler pour nourrir la femme et les enfants... Et vous ne voudriez pas avoir ma peine pour rien, ô mes amis ! j'en jurerais sur mon salut éternel !

— L'histoire ! l'histoire ! l'histoire ! cria tumultueusement le chœur.

— Laquelle ? demanda Mariotto. Je puis vous dire comment notre Fulvio a été accusé de meurtre devant le prince royal en personne... et je puis vous dire où on l'a vu deux heures après sa sortie du palais Doria...

— Le meurtre ! choisit la moitié de la cohue.

— Le prince ! demanda l'autre ; pourquoi le prince a-t-il quitté la fête de ses propres fiançailles ?

— Je puis vous dire encore, continua Mariotto, à qui appartient ce sang qu'on a trouvé au pont de la Maddalena...

— Dis-le donc, Mariotto !

Mariotto releva la ceinture rouge en lambeaux qui serrait son *bracone* (haut-de-chausses).

— C'est un tari (deux carlins) par histoire, prononça-t-il d'une voix ferme.

Avez-vous lu des descriptions de tempête dans des tragédies classiques? Crébillon l'aîné offre de beaux modèles en ce genre. La mer creuse ses gouffres sans fond et envoie ses vagues jusqu'au ciel... Pas davantage. Eh bien, les tempêtes de tragédie sont de simples bourrasques à côté de l'orage suscité par les dernières paroles de Mariotto Cigoli, célèbre improvisateur. La foule trépigna, sacra, jura, cria, hurla. Tous les poings se fermèrent afin de menacer ce coquin de Mariotto, ce larron, ce rufien, ce faussaire! Mais, après avoir jeté feu et flamme dans toute la force du terme, la foule mit la main à la poche; il y avait un tari de *fait*.

Alors Mariotto, d'un ton pénétré :

— Vous aurez deux histoires pour ce simple tari, mes tourtereaux... deux belles, deux bonnes histoires où le diable ne verrait goutte. D'abord, et celle-ci est par-dessus le marché, l'histoire du pont de la Madeleine. Ah! vous voulez des mystères! Trinité sainte! nous en avons à revendre!

» Toute l'après-dînée, mes amis, il y a eu un sloop anglais en rade. La chaloupe de ce sloop, dont personne ne sait le nom, était amarrée au quai de la Marinella, non loin du pont, et il y avait dedans quatre gros Anglais à collet relevé... Ce qu'ils faisaient là, je vous le demande.

» Le maître avait des lunettes bleues comme celui que vous avez girellé tout à l'heure. Deux fois le sloop a fait des signaux, deux fois on a entendu des sons de cor au bout de la strada regia di Portici...

» Regardez voir si le seigneur Onofrio n'est point à portée d'entendre...

La foule se compta. Le seigneur Onofrio et ses collègues manquaient. Mariotto reprit :

— Vers la tombée de la brune, un homme s'est présenté seul au pont de la Maddalena. Presque aussitôt après, six gendarmes sont venus à lui. L'homme a monté la barque comme s'il eût voulu dénoncer les Anglais. Le brigadier lui a donné une bourse. Puis ils sont descendus ensemble sous le pont. Des gens qui passaient, quand la nuit a été toute noire, ont entendu un cri. La barque s'éloignait à force de rames. On a couru. Sous le pont, il n'y avait plus ni inconnu ni gendarmes, mais une mare de sang et un couteau avec trois mots latins gravés sur la lame : *Agere non loqui.*

» Mais voici la grande affaire, mes colombes ! s'interrompit Mariotto au moment où la foule allait l'accabler de questions, voici le vrai secret... et Dieu sait ce qui arriverait si quelqu'un allait conter la chose au palais des Doria-Doria !... Approchez-vous tout près et ouvrez l'oreille.

Point n'était besoin de ces précautions oratoires. La foule dévorait d'avance ses paroles.

— Le prince Coriolani, poursuivit-il, a quitté le palais vers six heures... A sept heures, moi qui vous parle, je l'ai vu, de mes yeux vu... non point sous son costume d'Altesse, mais déguisé en...

— Déguisé en quoi ? s'écria-t-on de toutes parts, parce que Mariotto s'était brusquement arrêté.

Mais celui-ci semblait frappé de stupeur. On eût dit qu'il avait aperçu la tête de Méduse là-bas dans l'ombre du vicoletto Delfino. Il restait bouche béante et les yeux grands ouverts. La foule impatiente répétait :

— Déguisé en quoi ? déguisé en quoi ?

Et, comme le regard de Mariotto demeurait fixé

dans le noir, à l'embouchure du vicoletto, tous les yeux prirent la même direction. On vit, de profil seulement, ce pêcheur à la taille héroïque, qui naguère se tenait à la place occupée maintenant par l'auditoire de Mariotto, entre le marin à la pipe d'écume et cet étrange personnage couché en rond comme une chenille. Beaucoup se demandèrent :

— Qui donc est celui-là ?

Quelques-uns échangèrent de rapides œillades. Un seul prononça ce nom que nous avons entendu déjà :

— Beldemonio !

Mais la vue du démon lui-même, qu'il soit beau ou qu'il soit laid, n'est point capable d'arrêter la fougue de la curiosité napolitaine. Les interrogations adressées à Mariotto l'improvisateur recommençaient et se croisaient déjà, lorsqu'un cri bizarre domina tous ces bruits. Ce cri, d'espèce particulière, il n'est pas un Parisien qui ne l'ait entendu. Auriol, le glorieux maître du saut périlleux, le lançait toujours à son entrée dans l'arène. Auriol l'avait emprunté aux bouffons napolitains. Cri de castrat, railleur et joyeux, cri faible et perçant qui semble sortir du gosier de bois d'une poupée.

On vit bondir, au-dessus des têtes qui se garaient de leur mieux, un corps souple, mais d'un considérable volume; puis une créature prodigieuse, ayant ainsi franchi au vol le cercle des curieux, se prit à exécuter à l'intérieur du cercle des mouvements tout à fait fantastiques. Elle était retombée sur ses mains, la créature. Elle marchait les pieds en l'air et la tête horriblement renversée. La foule, tous ces grands marmots de Naples, la foule se mit à rire et dit :

— Bravo, saltarello !

Le saltarello, qui n'était autre que notre clown de la

fontaine, lança son cri et salua des deux pieds bien respectueusement ; puis, bondissant sur la margelle et de la margelle dans la niche même de l'une des vierges, il engagea ses pieds, je ne sais comme, sous les draperies de pierre qui formaient le vêtement de la madone, et se renversa tout à coup, soutenu seulement par ses orteils. La foule poussa un cri d'effroi et d'admiration. Dans cette position, la tête du saltarello était tout près de l'oreille de Mariotto. Il dit à voix basse ces seules paroles :

— Un mot de plus et ta femme est veuve !

Puis il se laissa choir sur ses mains dans le bassin, rebondit comme une balle élastique, fit le saut indien, le saut chinois, le saut périlleux sur place, et, choisissant de l'œil la haute tête de Gaspardo le pêcheur, l'atteignit d'un élan sublime, y posa ses deux mains, comme les enfants qui jouent au cheval fondu, et franchit de nouveau la haie curieuse par un saut de voltige exécuté à miracle. Gaspardo le pêcheur dut jurer *cospetto !* ou *corpo di Bacco !* à son choix. Le saltarello avait déjà disparu.

VII

EXPLOITS DU PORPORATO

Quand la foule eut bien crié : « Bravo, saltarello ! » elle se retourna vers son improvisateur. Elle était créancière. Elle voulait son histoire pour son argent. Quoi de plus juste ? Mais l'improvisateur était muet et tout pâle. Il n'avait plus l'air en train de raconter. Son regard, désormais inquiet, parcourait le cercle qui l'entourait, et, passant par-dessus les têtes, sondait les pro-

fondeurs de plus en plus assombries de la strada di Porto.

Les foyers allaient, en effet, s'éteignant, les chandelles aussi. L'heure du repas en plein air était passée; les fourneaux volants pouvaient refroidir. Le concert des cris mercantiles avait perdu son entrain et sa fougue. On ne vendait plus guère que des friandises et des fruits. Encore étaient-ce des friandises dédaignées par les premiers venus, et des fruits restés au fond du panier. *Aux tard venus les os!* disait ce proverbe des écoles, presque aussi féroce que le *Malheur aux vaincus!* des Gaulois.

Les facchini rassasiés, les pêcheurs désaltérés, les pauvres représentants de toutes ces petites industries obséquieuses et importunes qui font vivre la paresse napolitaine, ayant une fois le ventre plein, regardaient en mépris les viandes trop cuites, les citrons piqués, les melons d'eau invalides que le marchand parait de son mieux et poussait à la vente.

Dieu sait qu'il faut peu pour emplir les estomacs de Naples. Avec la provende d'un porteur de charbon de Londres, vous donneriez amplement à dîner à une demi-douzaine de facchini.

Ceux des marchands qui avaient achevé leur débit, devenus hommes de loisir, se mêlaient à la foule, mangeant çà et là un morceau sur le pouce. La dernière clameur, jetée à de longs intervalles et avec une sorte de découragement dans cette cohue naguère si pressée d'acheter, était comme un écho attristé de la dernière heure du festin.

— Avec deux tournois, chantait au lointain la marchande de pastèques, vous buvez, vous mangez, et vous vous lavez la face !

Ce n'était point assurément la transformation subie par la strada di Porto qui occupait Mariotto l'improvisateur. Ceci était de tous les jours. On eût dit qu'il voyait, parmi ces groupes ambulants dont la rue était encore emplie, des choses qui échappaient aux yeux de ses auditeurs, que lui-même jusqu'alors n'avait point remarquées.

— Ils sont tous là, murmura-t-il en se parlant à lui-même, et la police aussi! Quelle damnée sarabande allons-nous danser cette nuit!

Un homme, qu'à première vue nous eussions pu prendre en vérité pour Peter-Paulus en personne, s'arrêta vis-à-vis de lui, un peu en dehors du cercle. Il avait le chapeau sur les yeux, et son northwest, ou twine de matelot anglais, avait le collet relevé jusqu'au-dessus du nez. Ses yeux se cachaient derrière des lunettes bleues. Cet homme fit signe de la main à Mariotto. Mariotto lui répondit en dirigeant son regard vers la ruelle Delfino, derrière la fontaine.

— Allons, Mariotto, allons! criait la foule, vas-tu nous faire coucher ici?

Mariotto pensait :

— Il y en aura plus d'un qui couchera cette nuit sur la dalle... J'y suis, mes vrais amis, reprit-il tout haut; c'est cette sauterelle qui nous a interrompus... Soyez tranquilles, vous ne perdrez rien, c'est moi qui vous le dis.

Mais, avant d'apprendre au lecteur comment fit Mariotto pour satisfaire son auditoire sans mettre sa femme en deuil de veuve, nous sommes forcés de suivre un instant ce personnage, déguisé en Peter-Paulus, qui se dirigeait d'un pas lourd et lent vers le vicoletto Delfino. Au moment où il tournait la fontaine, la nuit se fit

noire tout à coup autour de lui. Il n'y avait point de réverbères dans la ruelle.

— Ohé! fit notre homme en se donnant de son mieux l'accent anglais, s'il y a quelqu'un là, qu'on me parle!... je n'y vois goutte!

Un éclat de rire étouffé se fit entendre auprès de lui.

— Bonjour, Sansovina, dit une gentille voix de femme... Beldemonio est dehors cette nuit et t'attend.

— Lui parlerai-je?

— Non... mais tu me parleras, et ce sera tout un!

Il vit une forme svelte qui sortait de l'ombre d'une porte basse.

— Ah!... fit-il, c'est vous, signorina?... Est-ce pour ce soir?

— Il le faut bien, Sansovina, puisqu'il ne serait plus temps demain.

— Et tout est prêt?

— Tout sera prêt... Beldemonio met lui-même la main à la besogne.

La jeune femme qui était en face de Sansovina posa ses deux mains sur ses épaules et le regarda en riant.

— Si tu avais été là tout à l'heure, vieux loup, lui dit-elle, tu aurais pu prendre une leçon de baragouin anglais... J'ai accosté un brave homme, croyant que c'était toi... et nous avons été obligés de faire une girella pour nous débarrasser de lui... Quoi de nouveau?

— Beaucoup de nouveau... Il y a du mouvement dans le port... On dirait que les gardiens ont l'éveil.

— Ils ont l'éveil, dit froidement la jeune femme.

— Un homme a été tué ce soir à cinquante pas de notre barque, sous le pont de la Madeleine.

— Dieu ait son âme!... On sait cela... Que viens-tu annoncer?

— Je viens annoncer une chose et m'informer d'une autre. Nous n'avons pas vu le Ruggieri de la journée...

— Beldemonio a eu besoin de lui.

— Et aussi de Cucuzone?

— Et surtout de Cucuzone.

— C'est bien... mais nos gens murmurent.

— Fais-les taire!

— On y tâchera... La chose que je viens annoncer, c'est que ta barque a dû quitter son poste en avant du petit port... Il y a là une nuée de mouches...

— On sait cela encore... Vous avez amarré à l'embouchure du Sebeto...

— Et c'est de là que nous avons entendu le cri de l'homme assassiné... Mais il y a autant de mouches dans la Marinella qu'au-devant du petit port; voici ce qu'il faut qu'on sache: j'ai levé l'ancre. Avec nos avirons enveloppés de paille, nous avons gagné en haute rade, doublé la pointe du château de l'Œuf, et mouillé tout à l'ouest de la plage de Chiaja, dans les roches, entre le tombeau de Virgile et les grottes de Pouzzoles.

La signorina gardait le silence.

— Avez-vous entendu? demanda le prétendu matelot anglais.

— Beldemonio ne sera pas content, répondit-elle; il faudra traverser toute la ville pour arriver à la barque.

— Il y a vingt chaloupes de surveillance entre le port et la Madeleine, répliqua Sansovina.

— Et le sloop?

— Le sloop a changé de place aussi, à cause d'une goëlette de guerre qui a croisé toute la soirée entre la

Gajola et le cap Misène... Le sloop a passé le canal de Procida : il est à l'ancre de l'autre côté de l'île, à l'ouest-sud-ouest du foce del Fusaro... et Dieu veuille qu'on l'y laisse en repos !

— C'est tout ce que tu avais à dire ?

— Tout, répondit le marin anglais.

— Et qu'avais-tu à demander ?

— L'heure où la barque appareillera.

— S'il y a quelqu'un, hormis Dieu, pour savoir cela, Sansovina, répliqua la jeune femme, c'est le maître... et tu ne peux parler au maître, qui est loin d'ici maintenant. Retourne à ton poste et veille toute la nuit... Ce peut être dans un instant... peut-être aussi attendrez-vous jusqu'au point du jour... Il y a des obstacles nombreux et que nul ne pouvait prévoir... Le prisonnier a été extrait du cachot dont les barreaux étaient limées d'avance, et enfermé sous les combles... Il est au secret... Les postes ont été décuplés au dehors comme au dedans du Castel-Vecchio... Mais qu'importe tout cela, puisque la volonté du maître est que le prisonnier soit libre ?

— Beldemonio n'a pourtant pas des ailes comme un oiseau ! murmura le marin.

La main de la jeune femme pesa plus lourde sur son épaule.

— Il a des ailes comme un ange, prononça-t-elle à voix basse, ou comme un démon...

Une minute après, le vicoletto était de nouveau silencieux et en apparence solitaire.

— J'en fais serment sur mon salut éternel ! disait en ce moment notre improvisateur Mariotto, que son auditoire serrait de très-près ; et voudrais-je me damner pour un tari ? Je vous le demande, mes colombes !

Ne sera-t-il pas toujours temps de vous parler de Coriolani?... Tandis que ce très-fameux baron d'Altamonte sera exécuté par le glaive demain matin à la première heure... Personne ne pourrait vous parler comme moi à son sujet, mes amis... Écoutez-moi...

— Rends l'argent! crièrent cinq ou six rudes voix; tu nous as trompés... Il n'est rien arrivé au prince Fulvio...

— Rien arrivé, Spirito santo!... et c'est à moi qu'on dit cela!...

— Eh bien, qu'est-il arrivé?

La logique de cet auditoire napolitain était assurément écrasante. Mariotto se démenait comme un possédé.

— Y a-t-il une honnêteté sur terre? s'écria-t-il. Sais-je mieux que vous ce qui est intéressant dans mes nouvelles?... Entendit-on parler jamais de gens qui se bouchent les oreilles quand on veut les entretenir du Porporato?

Ce nom faisait toujours un grand effet. Cependant, il y eut encore des murmures.

— C'est bon, reprit l'improvisateur, qui vit passé le plus fort de l'orage; c'est entendu!... je ne vous dirai pas ce qui s'est passé ce soir même au Castel-Vecchio... je ne vous parlerai pas du souterrain que les compagnons du silence avaient creusé sous le vicoletto de Sainte-Marie pour arriver jusqu'au cachot du Porporato...

— Un souterrain? fit le chœur, émoustillé cette fois.

— Non, non, continua Mariotto; vous ne voulez pas savoir cela!

— Mais si fait!

— Ai-je donc mal entendu?

— Parle! parle! parle!

— Alors, entendons-nous, mes vrais amis... Je suis un chrétien comme vous tous, et non pas une toupie qu'on fasse tourner avec le fouet... Vous mettrez bien un carlin de plus pour le souterrain, les compagnons déguisés en geôliers, et la manière dont toutes ces choses ont été découvertes

On n'entendait pas souvent la voix de Gaspardo le pêcheur. C'était une basse-contre profonde comme un puits.

— Donnez-le-moi, dit-il; voilà du temps qu'il se moque de nous : je vais le casser en deux comme une croûte!

— Bon! bon! s'écria bien vite Mariotto, qui se voyait déjà coupé en deux par le corsage comme une guêpe; ne comprenez-vous pas, mes vrais amis, que j'ai voulu rire? Est-il défendu maintenant de s'amuser un peu entre camarades?... Voici la chose : et je suis le seul à Naples qui puisse vous la dire, j'en fais serment sur mon salut éternel! Quand le trésor du palais royal de Capodimonte fut pillé cet hiver, le Bourbon se mit en colère et augmenta de dix mille ducats la prime promise à quiconque livrerait Porporato. Cela faisai cinquante mille ducats: c'est bon à recevoir. Mais personne ne mit la main sur le Porporato! Il arriva peu de temps après que les joyaux de la villa Regina disparurent, puis l'argenterie de la villa Floridiani, où le roi avait sa vaisselle plate, puis le trésor de l'archevêché... On promit vingt mille ducats de plus à qui livrerait Porporato. Mais, ô les plus chers de mes amis! saisissez donc ce qui est insaisissable!

» Une nuit, Bianca Barberini, la fille du duc, fut enlevée. Ce fut un deuil. Une lettre sans signature ap-

prit au vieux duc que, moyennant cinquante mille onces d'or.doubles de six ducats, on lui rendrait l'unique espoir de sa race. Vous le savez bien; il monta lui-même à cheval et se rendit au lieu indiqué, au delà de Salerne, tout seul. Cela était ordonné. Il s'avança dans la grande plaine entre les deux torrents qui jettent la Malaria, le Tusciano et le Selo, jusqu'au pied du mont Alburne, dont les flancs se couvrent d'épaisses forêts.

» Il vit les troupeaux de cerfs et de sangliers que n'effrayent plus les chasses royales. Il vit le bloc de granit qui marque la place où le consul romain défit l'armée de l'esclave Spartacus. Il vit à l'horizon, loin, bien loin, la vieille ville de Pæstum déserte, silencieuse, immobile comme un fantôme, et dormant depuis deux mille ans dans ses ruines. Il vit cela. Le soleil couchant rougissait les longues perspectives de colonnes doriques. L'ombre s'allongeait au-devant de lui et portait jusqu'à ses pieds la silhouette gigantesque du temple de Neptune. Personne dans la plaine, dans la ville personne, jusqu'au moment où le soleil, mettant derrière les sombres propylées une large bande de pourpre, noya lentement son disque dans les eaux du golfe de Salerne...

» Alors un homme parut, pourpre comme le soleil qui venait de se coucher, pourpre depuis la plume de son feutre calabrais jusqu'au cuir de ses bottines! Son visage se cachait derrière un masque rouge. Il montra la lisière de la forêt. Bianca Barberini était là, retenue par deux hommes et les bras tendus vers son père. Le vieux duc compta les cinquante mille onces en or et en banck-notes anglaises. L'homme de pourpre, *il Porporato*, ne daigna pas se baisser pour les prendre.

Celui-là ne touche jamais l'or que pour faire largesse. Il remit Bianca aux mains de son père, salua comme un seigneur qu'il est, et disparut sous bois. Depuis ce temps-là, ceux qui aiment Bianca Barberini ne l'ont jamais vue sourire...

— Voilà qui est raconté ! s'écria Farfalla pendant que Mariotto reprenait haleine.

— Ah ! dit Masaccio, pâle de l'émotion que faisait naître en lui cette poésie du paysage et du récit, Mariotto est un Napolitain quand il veut !

— Merci, Farfalla ! merci, Masaccio ! dit Mariotto tout fier ; vous vous connaissez en savoir-faire... Après Bianca Barberini, ce fut le tour de Preziosa Balbi. Seize ans, fiancée au Pisanelli, de Mantoue. Celle-là, moins riche, fut rachetée au prix de trente mille onces d'or. Bianca Barberini est maintenant une pauvre belle statue de marbre. Preziosa Balbi est religieuse cloîtrée au couvent des carmélites de Capodimonte. C'est elle qui l'a voulu. Après celle-ci, deux à la fois : Jeanne Palliante, des princes Paléologue, fiancée du comte Doria-Doria, et Matilda Farnèse, filleule du roi Ferdinand (qu'il vive un siècle !). Pour ravoir Jeanne, il a fallu Fulvio Coriolani...

Mariotto s'interrompit ici brusquement et regarda du côté de la ruelle par où le saltarello avait disparu.

— Marche ! s'écria-t-on ; dis-nous comment Coriolani eut la fiancée de Lorédan Doria !

Il y avait sur le visage de l'improvisateur comme un reflet du trouble qui l'avait saisi lors de l'invasion du saltarello.

— Vous le savez mieux que moi, mes tourterelles, répondit-il ; quand on parle du Coriolani, cela mène loin... Regardez seulement Giovanna Palliante quand

elle passera dans son carrosse, et dites-moi où sont allées ses fraîches couleurs... Dites-moi aussi pourquoi, ce soir, le palais Doria ne célèbre pas deux fiançailles...

» On peut racheter les captives du Porporato ; mais de ce palais qu'il possède, Dieu peut dire où ! ne sait-on pas bien que les vierges nobles ne rapportent point leur âme ?... Quant à la belle Matilda Farnèse, personne n'a pu la reconquérir, pas même Fulvio Coriolani !

» Savez-vous, mes amis ! ce serait une chose étrange et grande comme les combats des géants, si Fulvio Coriolani se prenait jamais corps à corps avec le Porporato ! En attendant, le roi, pleurant sa filleule chérie, a dit :

« Je donnerai cent mille ducats à qui me livrera ce démon ! » Si l'on songeait à Dieu, prendrait-on tant de peine, ô mes chers amis ? Dieu est puissant. Ce que l'homme ne peut faire arrive tout naturellement par la volonté de Dieu.

» Un jour de l'autre semaine, une vieille femme, l'ancienne servante de Samuel Graff, le riche, qui avait gagné sa fortune au service du duc de l'Infantado, vit passer un seigneur en sortant de l'église de Monte-Oliveto. C'est la Beata, que vous connaissez tous bien, et qui fait l'aumône maigrement pour purifier les bons ducats volés jadis à son maître. La Beata, en voyant ce seigneur qui passait, poussa un cri et tomba pâmée. Pourquoi ? Parce qu'elle avait reconnu l'assassin du riche Samuel Graff...

— En vérité ! en vérité ! firent quelques-uns des auditeurs.

— On sait cela ! répliquèrent d'autres.

Et le plus grand nombre :

— Laissez aller le Mariotto !... Il est en verve !

— En verve ! se récria l'improvisateur aigrement ; y a-t-il des jours où d'autres causent mieux que moi à votre gré, mes agneaux ?... Alors allez les écouter, je vous le conseille !

— Le premier bavard qui interrompra Mariotto, prononça solennellement Gaspardo le pêcheur, aura la girella double d'un bout à l'autre de la rue, en allant et en revenant... Et toi, Mariotto, marche droit, tu es payé.

Cette sentence à deux tranchants, digne du roi Salomon, fut unanimement approuvée.

— C'est un dur métier que le mien, reprit l'improvisateur. J'ai vu le temps où l'on parlait avec plus de respect aux gens instruits et lettrés qui se dévouent au peuple de Naples. Mais n'importe, mes enfants, la gloire ne vient qu'après la mort.

» La Beata se rendit donc à l'intendance de son quartier, parce que le seigneur Spurzheim, directeur de la police royale, était dans son lit, malade. Elle rapporta, aussi vrai que je vous le dis, les faits suivants :

» Il y a du temps, un étranger vint dans la maison du riche Samuel Graff, à Palerme, qui est la capitale de la Sicile. L'étranger était beau et bien fait. Il s'appelait Felice Tavola. Il avait des lettres d'Espagne, et Graff le reçut cordialement. Bientôt Felice Tavola fut de la maison.

» Une nuit, la Beata s'éveilla en sursaut. La maison était pleine de fracas et de cris. L'hôte du riche Samuel Graff avait introduit chez lui les brigands du Sud, qui se nommaient eux-mêmes les compagnons du charbon

et du fer. Les *cavalieri ferraï* avaient une vendetta à exercer sur l'ancien intendant du duc de l'Infantado. Ils avaient déjà tué comme cela le marquis de Francavilla, le colonel Trentacapelli et bien d'autres... La maison fut pillée de fond en comble. Samuel Graff, égorgé, avait dans la poitrine le poignard calabrais où sont gravés ces mots latins : *Agere, non loqui.*

— Le même qui a tué l'homme du pont de la Madeleine ! fit Ruzzola, tandis qu'un frémissement courait dans la foule.

— Le poignard du silence ! prononça lentement Mariotto.

Puis il reprit :

— L'hôte, le commensal du vieux Graff, ce Felice Tavola, disparut avec les bandits, et tout Palerme reconnut en lui le terrible Porporato... Ce sont là des événements dont on ne perd pas la mémoire. Ce seigneur, que la Beata vit passer en sortant de l'église du Monte-Oliveto, c'était Felice Tavola. Voilà. Vous savez bien qu'il portait à la cour le nom de baron d'Altamonte ; mais il ne leur en coûte rien de changer de nom ! Si l'on prenait la peine de compter, on en trouverait plus d'une douzaine pour le Porporato tout seul.

» Le baron d'Altamonte se prit à rire quand on voulut l'arrêter. Il se réclama du cavalier Hercule Pisani, du colonel San-Severo, du vieux banquier Massimo Dolci et du seigneur Johann Spurzheim lui-même, directeur de la police royale ; il se réclama aussi du prince Coriolani. Le roi ordonna qu'on le mît au secret.

» La chambre des crimes s'assembla ; on fit venir des témoins du pays de Monteleone et de Sicile. L'assassinat de Samuel Graff fut prouvé jusqu'à l'évidence. Mais

une chose qui n'était pas prouvée du tout, c'était l'identité, comme ils disent, l'identité du Porporato. Les témoins venus de Monteleone et de Palerme reconnaissaient bien Felice Tavola comme la Beata elle-même ; mais ils n'avaient jamais vu le Porporato. Or, la justice a été si souvent trompée !

» Vous à qui je parle, mes agneaux si doux, n'avez-vous pas vu déjà cinq ou six vauriens vulgaires monter à l'échafaud et y porter fièrement ce grand nom de Porporato, comme l'âne d'Esope qui avait revêtu la peau du lion ? Le lendemain de l'exécution, le vrai Porporato donnait toujours quelque terrible et sanglante preuve de son existence.

» Le roi voulut savoir. Il y avait à Naples cinq personnes qui avaient vu de leurs yeux le Porporato et qui ne pouvaient pas dire non. C'étaient d'abord ces trois pauvres belles créatures : Bianca Barberini, Preziosa Balbi et Jeanne Palliante des princes Paléologue. C'était ensuite le prince Fulvio Coriolani. Le duc avait vu Porporato pour Bianca sa fille ; le prince l'avait vu pour Jeanne Palliante des Paléologue, fiancée du Doria.

» Le roi ordonna que le baron d'Altamonte, déjà condamné par la cour des crimes, fût revêtu de ce costume couleur de pourpre qui est la toilette d'apparat du maître du silence. Il ordonna de plus que Felice Tavola, soi-disant baron d'Altamonte, fût confronté avec les trois jeunes filles nobles et les deux seigneurs.

» Pensez-vous, mes amis, qu'un autre que moi pourrait vous révéler ainsi les secrets de l'État ? Si vous le pensez, vous vous trompez. L'homme est sujet à erreur. Il n'y a point de honte à dire franchement : « J'ai eu » tort. »

» Voici donc quatre carrosses arrêtés dans le larghetto de San-Pietro-Martire. Blanche Barberini venait avec son père; Preziosa Balbi avec la supérieure de son couvent; Jeanne des Paléologue avec la duchesse de Leuchtemberg, née princesse de Bavière, sa tante. Fulvio Coriolani était seul dans le quatrième carrosse. Ceux qui ont vu cela disent que Fulvio avait de la pâleur au front, et je ne sais quelle grave tristesse sous la paupière.

» Dans l'ancienne salle d'armes du Castel-Vecchio étaient réunis le prince royal, François de Bourbon, le ministre d'État, l'intendant supérieur de la police, le président de la cour des crimes, l'archevêque de Naples et d'autres hauts seigneurs.

» Dès que tout le monde fut entré, on introduisit le baron d'Altamonte, vêtu de la casaque pourpre, portant une plume écarlate à la toque, et le masque rouge sur le visage. Blanche Barberini et son père s'approchèrent les premiers.

» — Au nom du Dieu vivant! dit Sa Grandeur l'archevêque de Naples, qui présidait, reconnaissez-vous ici présent le Porporato?

Blanche mit sa tête dans le sein de son père; son regard s'était tourné un instant vers le prince Coriolani. Elle n'avait plus ni force ni voix. Sait-on le nombre de celles qui adorent en secret ce superbe Fulvio?

» Le vieux duc répondit pour sa fille :

» — Nous ne reconnaissons pas celui-là pour être le Porporato.

» Preziosa Balbi s'avança, soutenue par la supérieure. Ce que souffrait celle-là, nul ne le voyait à cause de son voile épais et long. On lui disait de regarder le

baron d'Altamonte, sa tête immobile restait tournée vers Fulvio Coriolani.

» — Au nom du Dieu vivant, répéta l'archevêque, reconnaissez-vous ici présent le Porporato?

Derrière le voile, on entendit un *non* faible et indistinct. Puis la recluse chancela entre les bras de la mère du couvent.

» C'était le tour de Jeanne Palliante des Paléologue. Celle-là descend des empereurs. Elle a la beauté des reines. Elle salua en passant Coriolani, son sauveur.

» — Au nom du Dieu vivant, dit-elle avant qu'on l'eût interrogée, cet homme que voilà n'est pas le Porporato.

» Disait-elle vrai?... Elle tomba évanouie au pied du tribunal!

» Il ne restait plus que le prince Fulvio...

» Quand je raconte, moi, mes plus chers amis, je n'invente rien. Le jour où le baron d'Altamonte a été confronté dans la salle d'armes du Castello-Vecchio, il y avait d'autres témoins que nos hauts seigneurs. Il y avait des huissiers, il y avait des gardes. Ai-je besoin de vous dire que j'ai partout des amis? C'est mon état.

» Quelques-uns m'ont dit que, dès le commencement de la séance, Altamonte avait regardé fixement le prince Coriolani à travers son masque rouge. Vous n'avez pas oublié, mes colombes, que cet Altamonte s'était réclamé du prince au moment de son arrestation, du prince, du directeur de la police royale, et de bien d'autres encore, car il faisait belle figure à la cour.

» Le prince le regardait, lui aussi, sévère et froid.

Il songeait sans doute en lui-même : « Faut-il que » j'aie serré autrefois la main de ce vil scélérat ? »

» On a dit une chose plus étrange. Au moment où Fulvio Coriolani s'avançait pour témoigner, Altamonte étendit la main vers le cartouche qui est au-dessus de la porte des cloîtres. Si vous ne le savez pas, je vous dirai qu'au temps des Espagnols, le Castello-Vecchio servait de palais au commandant militaire. Le cartouche contient l'écusson des Medina-Torre avec leur devise : PRENDS GARDE !...

» — Au nom du Dieu vivant, prononça pour la troisième fois Sa Grandeur l'archevêque de Naples, reconnaissez-vous ici présent le Porporato ?

» Le prince répondit aussitôt d'une voix ferme et assurée :

» — Oui, je le reconnais !

» Altamonte fit un bond de tigre, mais ses mains étaient garottées. Blanche, Preziosa et Jeanne, réveillées, poussèrent à la fois un faible cri. Sur le seul témoignage du prince Coriolani, le tribunal décida dans sa conscience que le baron d'Altamonte était bien le Porporato. Mais, comme personne, à vrai dire, ne l'avait livré à la justice, la récompense de cent mille ducats resta dans le grand coffre des finances royales. Qu'aurait fait de tout cet argent Beata, la pauvre vieille ?

» Mais remarquons ceci : bien des gens pensent que les Compagnons du Silence ont déclaré la vendetta contre le prince Coriolani. On l'a manqué aujourd'hui par la grâce du Dieu tout-puissant. Le manquera-t-on demain ?... Il fera bien, le respecté seigneur, d'avoir présente à la mémoire la devise des Medina-Torre et de *prendre garde*.

» Qui sont-ils, ces compagnons du silence? Ne le demandez jamais, mes frères bien-aimés. Où sont-ils? Ici et là, près et loin; partout! Il y en a dans le cercle qui m'entoure, j'en jurerais par mon salut éternel! Et quelques-uns d'entre vous, en parlant de moi pauvre malheureux, se disent : *Il l'est peut-être...*

» Or, le roi veille. Pour délivrer le Porporato cette nuit, il faudrait démolir la vieille forteresse pierre par pierre. L'essayera-t-on? Le jour nous le dira.

» Je ne parle point mal des compagnons du silence, ô mes amis! et je prononce le nom de Bourbon avec tout le respect qui lui est dû. Nous vivons dans des temps difficiles. Un mot imprudent peut causer la mort d'un père de famille. Mais pourquoi me tuerait-on, moi qui veux du bien à tous? Je dis ce qui est : l'ombre de cette nuit couvrira une bataille. Là-bas, de l'autre côté de la forteresse, il y a des mouvements dans l'ombre et l'on entend de sourdes voix. L'attaque est prête. La défense a l'arme au bras. Le régiment entier des gardes suisses est au Castel-Vecchio. Le saviez-vous? Deux escadrons de chevau-légers sont derrière l'église. Les dragons sont cachés dans les maisons du parvis. J'ai vu des baïonnettes plein la cour de l'ancien hôpital des pauvres, des baïonnettes encore dans le jardin de l'Incarnation, encore des baïonnettes à l'arène de Pallonari, au bout du sotto-portico Saint-Antoine.

» Quant aux conjurés...

Ici, Mariotto eut la parole tranchée net par un coup de sifflet aigu qui semblait parti de la terrasse d'une maison voisine. Plusieurs autres coups de sifflet répondirent au loin. La strada di Porto présentait maintenant un aspect tout nouveau. La plupart des lumières s'étaient éteintes. Toutes les boutiques en plein vent

avaient disparu. Les portes restaient cependant ouvertes. Il y avait foule encore; mais elle formait une demi-douzaine de groupes massés autour des improvisateurs.

Au coup de sifflet, chacun d'eux fit comme le Mariotto. Il y avait eu soudain un grand silence. Dans ce silence, deux sonneurs de *vezzo* de l'Abruzze, placés aux deux extrémités de la rue, se prirent à jouer avec énergie, et en pressant le rhythme, l'air si connu de Fioravante : *Amici, allegro, adiamo alla pena!* Et tout aussitôt un mouvement rapide se fit dans la foule : une sorte de triage. Dans chaque groupe, quelques hommes se dégagèrent soudain, perçant la cohue, étonnée et inquiète, à vigoureux coups de coude. Une fois libres, ils prirent leur course vers le haut de la strada, conduits par un fort gaillard, court sur jambes, ayant le costume des marins du port, et une jeune femme habillée en marchande d'oranges. Tout cela eut lieu en un clin d'œil. Et cela n'eut pas lieu trop tôt, car, au même instant, à l'embouchure de toutes les ruelles à la fois, des baïonnettes brillèrent. Les auditeurs de l'éloquent Mariotto le cherchèrent sur son piédestal. Il avait disparu. Toutes les lumières s'étaient éteintes comme par enchantement. Il ne restait plus que trois ou quatre réverbères fumeux, suspendus à de trop longs intervalles du haut en bas de la rue. La foule, muette de stupeur, entendait qu'on chargeait des armes dans les ruelles. Puis le commandement :

— En avant, marche!

Deux minutes après, la strada di Porto était hérissée de baïonnettes, sauf le petit coin de la fontaine des Trois-Vierges. Là, la population était parquée, silencieuse et interdite, comme un troupeau de moutons. Mais, dans

ce troupeau, vous eussiez cherché en vain nos amis Farfalla, Miterino, Ruzzola, Masaccio et autres. Ce n'était pas pour rien que les cornemuses avaient sonné. Gaspardo le pêcheur lui-même avait pris le large à ce signal. Et c'était bien vraiment un troupeau de brebis que les soldats du roi de Naples tenaient enfermé dans le cercle de leurs baïonnettes.

VIII

L'ESCALADE

Il pouvait être environ dix heures du soir au moment où la force armée occupait la strada di Porto. Toutes les autres avenues du Castel-Vecchio étaient pareillement et surabondamment gardées. L'autorité avait eu avis qu'on tenterait cette nuit de délivrer le Porporato. Elle avait pris ses précautions en conséquence, persuadée qu'en tel cas donné, l'audace de la mystérieuse association, qui semblait avoir élu domicile dans la capitale même du royaume, irait jusqu'à jouer cartes sur table et à tenter une bataille rangée.

Notre camarade Mariotto nous a laissé peu de chose à dire sur cette confrérie du silence, qui causait depuis quelques mois un si grand émoi dans Naples et avait des ramifications jusque dans les provinces les plus reculées. Nous pouvons cependant établir deux faits.

Le premier, c'est que nul ne savait si cette association, trop redoutable pour être considérée comme une simple bande de brigands, avait au fond une base poli-

tique. Ce doute tenait surtout le gouvernement en éveil. Le second fait, c'est que bien peu se souvenaient de l'origine de l'association, par cette bonne raison que la confrérie elle-même semblait avoir oublié profondément son point de départ. Il n'était plus question de venger Monteleone. Et, si le meurtre pour lequel Porporato allait porter sa tête sur l'échafaud avait trait encore aux événements racontés dans le prologue de cette histoire, c'est que ce meurtre, fort ancien déjà, remontait au temps où les compagnons du silence, éloignés de Naples et portant leur effort sur les principautés du Sud, donnaient la vendetta pour prétexte à leurs crimes, et se servaient du nom de Mario Monteleone, le saint martyr, comme d'un talisman auprès des pauvres populations de la Calabre.

Maintenant, une autre direction était imprimée aux souterrains travaux de la confrérie. Nous savons que, dans la crypte du Corpo-Santo, le chevalier d'Athol, ou, si mieux l'on aime, le Porporato, avait dit: « La pensée de Monteleone est morte avec lui. Qu'il dorme en paix : il est vengé, puisque je prends en main sa vengeance! »

C'étaient là de fières paroles. Nous saurons sans doute plus tard si le Porporato avait tenu sa promesse. Ce qui est certain, c'est que le Porporato n'était point resté oisif. Depuis quelques mois, des faits inouïs s'étaient passés à Naples. En additionnant les nombreux pillages exécutés avec une audace incroyable, on eût trouvé que la cour et la ville avaient été mises à contribution pour une somme énorme.

Une seule circonstance nous donne cependant le droit de penser que ces hardis chevaliers de la nuit, qui faisaient de Naples une cité conquise, étaient bien nos ca-

valieri ferraï de la vallée du Martorello ; une seule : le nom de Felice Tavola, que nous connaissons pour un des six. En dehors de cela, nous n'avons jusqu'à présent rien vu. Aucun des porteurs de l'anneau de fer ne s'est présenté à nos yeux. Nous n'avons rencontré ni le vieil Amato Lorenzo, ni le cauteleux David Heimer, ni le géant Tristany, plus haut et plus large que Gaspardo le pêcheur lui-même, ni Policeni Corner, ni Marino Marchese, les deux bandits fashionables, ni le Porporato surtout. Aucun d'entre eux, en effet, n'était tombé sous la main de la justice. Tavola était le premier.

Tavola ! Mais qui donc pouvait être bien sûr de l'identité de Tavola lui-même ? Bien souvent des subalternes avaient pris le nom du Porporato et soutenu le mensonge jusque sur l'échafaud. Nous savons cela. Pourquoi Porporato, enfin tombé dans le piége, n'aurait-il pas pris à son tour le nom d'un subalterne ? C'était, on n'en pouvait douter, un homme rompu à toutes ruses.

Allons plus loin. Quelqu'un au monde aurait-il pu certifier d'une façon absolue que Porporato, ce géant du crime, existait réellement ? et que ce n'était point une réunion de malfaiteurs, *contractée* en quelque sorte sous ce nom collectif, une manière d'hydre à vingt têtes ? Avec la moitié de ce qu'on imputait au Porporato, qui passait cependant pour être un tout jeune homme, on eût défrayé les légendes de dix Fra-Diavolo !

Donner le change est le plus grand point dans ces associations occultes. Ces hommes qui passent volontairement à l'état de bêtes farouches prennent l'instinct des animaux des bois. Les chasseurs savent que vieux

cerfs et vieux sangliers ont toujours quelques gardes du corps qui prennent chasse à leur lieu et place pour leur donner le temps du repos. Le brigand higlander Dougal Dhoe avait avec lui trois frères qui lui ressemblaient parfaitement, et qui se firent pendre tous les trois l'un après l'autre pour lui épargner ce suprême accident. L'Écosse est le pays des dévouements romanesques, et l'Italie, plus égoïste, n'offrirait pas beaucoup d'exemples pareils; mais, sans se faire pendre, on peut aller très-loin si l'on ne s'arrête qu'à la corde.

Ce Felice Tavola n'était pas encore pendu. D'ailleurs, l'organisation, la *règle* d'une société secrète, peut au besoin remplacer le dévouement volontaire. Il n'est pas permis d'ignorer la surprenante tyrannie qui opprime en général les membres de semblables associations. La règle des compagnons du silence était fort étroite, à en croire les rumeurs qui couraient. C'était du carbonarisme perfectionné et poussé à l'état monarchique. Le maître avait le pouvoir souverain sans contrôle. Les six n'étaient point ses ministres ou ses conseillers, mais bien ses lieutenants immédiats. Il les consultait quand il le voulait. Au-dessous des six cavaliers venaient les compagnons engagés sous serment. Au-dessous des compagnons, une plèbe sans nom qui était payée et qui agissait à l'aveugle. Le serment du silence obligeait à mourir pour le maître.

Le Castel-Vecchio de Naples, dont les plans et dessins se retrouvent encore dans les ouvrages spéciaux antérieurs à 1830, étaient dégagés sur cinq de ces faces, dont chacune donnait sur une ou plusieurs de ses petites ruelles (*vicoletti*) dont nous avons parlé. La principale entrée s'ouvrait entre le vicoletto Delfino et la ruelle Martinelli, au bout de ce sòtto-portico patronné

par saint Antoine, qui prolongeait la strada di Porto. La sixième, la septième et la huitième face (car le château formait un polygone à huit pans très-irréguliers et dont l'un des angles était rentrant) étaient enclavées dans les maisons et ne présentaient pour elles trois qu'une seule sortie, perçant sous voûte un pâté de maisons fort épais et venant aboutir derrière San-Giovanni-Maggiore, non loin de l'entrée des catacombes. Partie de ce passage voûté existe encore aujourd'hui. C'est le sotto portico le plus obscur et le plus mal odorant qui soit à Naples. Et ce n'est pas peu dire!

A partir de l'extrémité de cette voûte jusqu'au larghetto ou petite place Saint-Antoine, il y avait un demi-quart de lieue de chemin, en contournant les maisons. La plus grande épaisseur de celle-ci était à l'endroit même où la voûte les perçait. La profondeur allait diminuant à mesure qu'on se rapprochait de la place Saint-Antoine, où la dernière de ces demeures se collait au rempart comme un colimaçon.

Cette nuit, le Castel-Vecchio était investi par la garnison de Naples, aussi étroitement qu'une place de guerre dont on eût fait le siége. Il y avait au-devant de toutes les entrées de véritables camps, où bivaquaient ces brillants soldats de parade qui ont si rarement l'occasion de prouver leur vaillance à l'étranger. Les avenues de ces points stratégiques étaient également gardées, et la strada di Porto formait place d'armes. Mais, dans ce long espace compris entre Saint-Jean-le-Majeur et le larghetto Saint-Antonio, comme il n'y avait aucune issue, les précautions étaient naturellement moins exagérées. Cinq ou six sentinelles, placées à portée de la voix l'une de l'autre, éclairaient seulement le trajet.

Vers dix heures et un quart, c'est-à-dire quelques minutes seulement après l'occupation militaire de la strada di Porto, nous conduirons le lecteur à une petite place triangulaire située à peu près au centre de la façade de cette série de maisons masquant le vieux château. Cette petite place marchande, appelée la piazzetta Grande, par opposition à quelque trou encore plus encaissé, donnait par un de ses angles sur le vicoletto Zaffo. Une des ruelles qui rejoignent encore aujourd'hui la strada dei Tribunali. Le côté opposé à cet angle était formé par les maisons appuyées contre le château. Au-devant de ces maisons passait la rue de Mantoue, voie assez large, mais tortueuse, et coupée d'impasses qui rentraient dans le pâté de maisons.

En 1823, à Naples, on n'abusait pas beaucoup des réverbères. De la piazzetta Grande, on n'en voyait qu'un, situé dans la rue de Mantoue, à l'angle méridional de la place. Voici ce qu'éclairait ce réverbère, qui lui-même ne voyait point ses collègues, cachés par les brusques détours de la rue. D'abord une sentinelle appartenant au corps de recrues de l'infanterie régulière, le régiment Buffalo, comme on l'appelait. Cette sentinelle se promenait de long en large à l'ouverture de la place. Rien aux alentours, il faut le dire, n'était fait pour exciter la méfiance ou les craintes du bon conscrit. La place était solitaire. On n'entendait aucun bruit dans le vicoletto Zaffo, qui était le point à surveiller. Les maisons voisines semblaient dormir. En un mot, la sentinelle allait et venait dans un véritable désert.

Peut-être un plus retors eût-il conçu, à cause de ceci, précisément quelques inquiétudes. On est très-

friand de la nuit à Naples, même l'hiver. La population se couche tard. Ce silence complet, cette solitude profonde à une heure si peu avancée, pouvaient ne point paraître naturels. Mais notre conscrit du régiment Buffalo n'allait pas si loin que cela dans ses réflexions. Il songeait, le romanesque et l'amoureux qu'il était, à Nannetta, la marchande de pastèques; Nannetta, dont les yeux étaient si noirs et les melons si frais! Saura-t-on jamais ce qu'aimait le mieux en Nannetta notre conscrit, de ses yeux ou de ses melons?...

A part la sentinelle, le réverbère n'éclairait aucune créature humaine. La lueur terne et vacillante portait immédiatement sur une maison à deux étages seulement, basse et vieille, qui faisait saillie sur la rue, et derrière laquelle s'élevait une seconde maison ayant au moins le double en hauteur. Le toit de la première servait de terrasse à la seconde. La saillie de ce vieux bâtiment mettait dans l'ombre l'entrée d'un cul-de-sac au fond duquel était la porte cochère de la seconde maison.

Nous en avons assez dit pour que le lecteur ne soit point étonné quand nous ajouterons que le conscrit du régiment Buffalo n'était pas un très-subtil observateur. S'il eût été observateur pour un peu, il aurait remarqué un fait, insignifiant en apparence, mais qui pouvait avoir sa portée dans les conjonctures présentes.

Voici le fait. Au moment où notre conscrit avait pris sa faction, le cul-de-sac était éclairé par un lumignon fumeux, placé sous la niche d'une madone. Le lumignon avait maintenant cessé de briller. La nuit emplissait l'impasse. Qui avait éteint le lumignon? Aucun

bruit de porte ouverte ou refermée ne s'était fait, et personne n'était entré dans l'impasse.

Tout au fond de ce cul-de-sac, une grande porte voûtée donnait passage dans une cour appartenant à une maison considérable, la troisième en profondeur, qui rejoignait les remparts du Castel-Vecchio. Toutes ces maisons étaient à terrasse, comme le sont, du reste, les cinq sixièmes des habitations napolitaines.

La sentinelle allait donc et venait dans l'innocence de son cœur. Elle s'ennuyait, ce qui est métier de sentinelle, et, pour tuer le temps, elle fredonnait une chanson de la Capitanate, qui était son pays.

De loin en loin, les autres sentinelles criaient le qui-vive. Notre conscrit du régiment de Buffalo n'avait pas encore eu à prendre cette peine une seule fois. C'était un factionnaire de loisir. Tandis qu'il chantonnait, rêvant aux yeux de Nannetta ou à ses melons, un mouvement confus se fit dans l'ombre, au fond du cul-de-sac, à droite de la grande porte cochère.

Deux hommes étaient là dans l'angle du mur. L'un d'eux releva lentement une échelle qui était couchée à terre et la dressa contre le mur de la première maison. Cela ne put se faire sans produire un léger bruit. La sentinelle vint jusqu'à l'angle de la maison et regarda.

Nos deux hommes étaient couchés à plat ventre le long du mur. La sentinelle ne vit là que du noir, sauf peut-être l'échelle. Mais sa consigne n'était point de chercher noise aux échelles posées contre les murailles. Il tourna le dos, le bon conscrit, et reprit sa chanson.

Dès qu'il fut hors de vue, nos deux rôdeurs nocturnes, se relevèrent vivement. L'un d'eux grimpa tout en haut de l'échelle avec l'agilité d'un chat. Puis il se laissa glis-

ser le long des montants et s'accroupit au pied en disant ces seuls mots :

— Trop courte de trois ou quatre palmes !

Son compagnon fit un geste d'énergique désappointement. Malgré l'obscurité, on aurait pu distinguer la taille haute et fière de celui-ci, qui était drapé dans un manteau de couleur sombre. L'autre avait sa tête appuyée entre ses deux mains et gardait une parfaite immobilité. L'homme au manteau regarda l'échelle attentivement, puis la muraille.

— L'impasse va en descendant, dit-il tout bas, et la terrasse est droite... La maison est par le fait plus haute ici où nous sommes que sur la rue de Mantoue.

Son compagnon montra du doigt la sentinelle qui dépassait en ce moment l'angle de la maison ; puis il dit :

— Il y a le réverbère.

— Deux choses qui nous gênent ! reprit l'homme au manteau. Débarrassons-nous de toutes deux.

Il fit signe à l'autre de le suivre et traversa la rue d'un pas plus léger que celui d'une jeune fille, tandis que le conscrit du régiment de Buffalo avait le dos tourné. Une fois sur la place, nos deux hommes se coulèrent le long des maisons et disparurent bientôt dans le vicoletto Zaffo. A cet instant, une voix lointaine tomba des remparts et dit :

— *Sentinelle, guardatevi !*

De la place Saint-Antoine jusqu'à la voûte, en remontant toute la rue de Mantoue, chaque factionnaire dut répéter :

— Sentinelles, prenez garde à vous !

Le conscrit du régiment de Buffalo répéta comme les

autres ce refrain sacramentel ; mais il rit bien en songeant qu'il n'avait à garder que des murailles immobiles et un réverbère.

Quelques minutes se passèrent. La sentinelle arrêta tout à coup sa promenade. Un bruit venait du vicoletto. C'étaient, ma foi, des pas qui ne se gênaient point et qui sonnaient bon jeu bon argent sur la dalle de lave. En même temps qu'on marchait, on chantait à gorge déployée. Une voix d'enfant ou de femme.

— Qui vive? cria notre brave soldat qui prit l'attitude voulue.

On lui répondit par un éclat de rire. En même temps, un gamin de Naples, il y a des gamins à Naples comme à Paris, un vrai *ragazzo* de la vieille ville, avec le bonnet sur l'oreille et la chemise bouffante, serré par les calzoni ceinturés à la diable, sortit du vicoletto Zaffo.

— Qui vive? répéta le Buffalo.

Le gamin s'avança crânement, le poing sur la hanche, et chantant à plein gosier sa chanson de matelot.

— On ne peut pourtant pas tirer là-dessus ! pensait le conscrit.

Puis il ajouta à part lui :

— Nannetta avait cette tournure-là quand elle se déguisa en ragazzo au dernier carnaval... Ah ! san Gennajo, quels yeux !... et quels melons !

Il y avait du vrai dans ce que disait le Buffalo. La taille du gamin était fine et gracieuse comme celle d'une femme, et de longs cheveux noirs bouclés, s'échappant de son bonnet, tombaient à profusion sur ses épaules.

— La bonne nuit, camarade Pietro ! dit-il, quand il fut au milieu de la place.

— Passe au large, *bambino!* répondit le soldat.

— Tu ne t'appelles donc pas Pietro, l'ami ? dit le gamin, qui avançait toujours ? Alors, la bonne nuit, Francesco, Paolo ou Andrea...

— Passe au large, te dis-je!

Le conscrit arma son mousquet. L'enfant s'arrêta et se tint les côtes.

— Il y a trop longtemps que ton outil n'a servi, Jacopo, Rafaelle ou Philippo! s'écria-t-il d'un ton railleur; je parie que tu ne saurais pas seulement mettre en joue!

— Par l'Esprit saint! grommela le Buffalo, c'est là une fille déguisée!... et une mignonne, je le dis de bon cœur!... Si tu ne veux pas passer au large, picciola, reprit-il tout haut, viens-t'en me donner un baiser.

— Oui-da, Carlotto! fit le gamin, tu as donc vu que j'étais une fillette?... Eh bien, je t'embrasserai, Ludovico, mon ami, si tu me laisses faire à ma fantaisie... J'ai juré deux ducats, ni plus ni moins, que je casserais la vitre de ce réverbère...

Elle était justement dessous, la charmante marchande d'oranges de la strada di Porto, celle qui avait accosté Peter-Paulus et renvoyé le marin anglais à sa barque. Elle arrondit le bras, et lança à toute volée un caillou qu'elle tenait à la main. La vitre du réverbère vola en éclats.

— Maria santa! s'écria le conscrit effrayé.

— Ah! ah! fit le gamin, nous autres, filles de Procida, nous savons lancer les pierres... A la mèche, maintenant!

Un second tour de bras, un second caillou; la mèche s'éteignit.

L'idée d'une trahison sauta au cerveau du conscrit dès qu'il se vit entouré de ténèbres soudaines. Il saisit son mousquet pour donner l'alarme; mais deux bras bien potelés et doux comme du satin lui entourèrent le cou par derrière.

— Ne t'a-t-on pas promis un baiser, Tommaso? dit la voix rieuse de la fillette.

En même temps, son fusil lui fut arraché par devant. Un mouchoir de soie roulé en bâillon se colla fortement sur sa bouche. Il voulut crier; il était trop tard. Un second mouchoir couvrit bientôt ses yeux. Alors il entendit qu'on riait et qu'on causait autour de lui. On se plaignait de n'avoir point de cordes : on en fit avec son propre fourniment taillé en lanières. Ses mains furent liées, ses jambes aussi. Puis on le déposa, ainsi ficelé avec soin comme un paquet, au pied du mur de la maison.

Pauvre conscrit du régiment de Buffalo! Ils étaient quatre autour de lui : trois hommes et la femme déguisée. Celle-ci et l'un des trois hommes allèrent se poster en sentinelles, l'un à droite, l'autre à gauche de la piazzetta Grande, dans la rue de Mantoue. Les deux autres tournèrent rapidement l'angle de l'impasse et revinrent avec l'échelle.

Le premier jeta son manteau et découvrit ainsi sa riche et belle tournure. Il portait en dessous le costume de pêcheur, et nous aurions pu reconnaître en lui, malgré l'obscurité, ce beau fainéant adossé naguère contre le mur de la fontaine des Trois-Vierges, entre le marin à la pipe d'écume, et le dernier des lazzaroni roulé comme un serpent sur la lave, le mystérieux Beldemonio. Le second était ce lazzarone en personne, le saltarello, dont la venue avait fait si mal à propos di-

version aux récits de notre improvisateur Mariotto Cigoli.

Celui-là était facile à reconnaître. Il avait l'amour de son état. Dès que l'échelle fut posée contre le mur de la maison qui regardait la place, il saisit à deux mains l'un des montants et se donna la joie de faire un peu le bras de fer.

— Dépêche! commanda le pêcheur.

A peine avait-il eu le temps de prononcer ce seul mot, que le saltarello était déjà au haut de l'échelle.

Il existait réellement une différence de niveau fort sensible entre le sol de la rue de Mantoue et le point de l'impasse où l'escalade avait été précédemment tentée. Mais cette différence n'était pas assez grande, paraîtrait-il, car le clown se laissa glisser comme la première fois tête en bas, tomba sur les mains, se remit sur ses jambes en faisant la culbute, et dit :

— Deux palmes!

— Il s'en faut de deux palmes encore! s'écria le pêcheur en frappant du pied ; et ne peux-tu franchir cela?

— Ma mère est vieille, répondit le clown ; je suis le seul héritier direct du nom de Cucuzone... Demandez-moi des choses possibles!

— Ne pourrait-on trouver une autre échelle?

— Il y a des patrouilles plein les rues de la vieille ville... C'est un miracle que nous n'ayons point fait de mauvaises rencontres...

Le pêcheur avait la tête baissée et réfléchissait. La demie de dix heures sonna à l'horloge de Saint-Jean-le-Majeur.

— C'est à onze heures qu'on relève les sentinelles, dit le saltarello.

— Monte! ordonna le pêcheur, qui rejeta sur ses épaules, d'un air déterminé, les belles boucles de sa chevelure.

— Et après? demanda le clown.

— Monte!

Le clown obéit. Quand il fut au haut de l'échelle, il la sentit osciller sous un poids nouveau ; il se retourna et vit que le pêcheur le suivait.

— Seigneur, demanda-t-il avec un étonnement profond, pensez-vous faire mieux que moi?

— Je pense faire autrement, répondit le pêcheur. Tiens-toi ferme!

Le clown obéit et se roidit de son mieux en collant ses deux mains contre le mur. Il sentit aussitôt que l'on montait le long de ses flancs avec précaution et légèreté.

— Pas mal! pas mal! fit-il d'un ton protecteur; ne fermez pas les yeux, ça fait tourner la tête... Regardez toujours au-dessus de vous!

Un pied se posa sur son épaule droite, puis un autre sur son épaule gauche. Le clown ne parla plus et retint son souffle. Une sueur froide inonda tout son corps.

— Du diable si je tremblerais comme cela pour ma propre peau! grommela-t-il.

Puis il ajouta d'un ton suppliant, mais sans bouger :

— Descendez, seigneur!.. descendez, mon bon jeune maître!... je vais essayer encore... S'il y a une tête à casser, il vaut mieux que ce soit la mienne.

— Tais-toi! fit le beau pêcheur d'une voix contenue, et ne faiblis pas... Il y a quelqu'un sur la terrasse de l'autre maison.

Une autre voix arriva, en effet, jusqu'à Cucuzone. Elle disait :

— Il n'y a pas un chat dans ces goutières... Allons, enfants ! c'est assez de patrouilles sur les toits ! nous finirons notre nuit au corps de garde.

— C'est le lieutenant Frazer !... murmura Cucuzone.

Un maître coup de pied lui imposa silence. Du haut des remparts, le cri de veille tomba pour la seconde fois :

— *Guardatevi, sentinelle !*

— Réponds, ordonna le pêcheur, quand le cri, tournant autour du pâté de maisons, eut été répété par le factionnaire voisin.

— *Guardatevi, sentinelle!* cria le clown.

L'écho se fit de proche en proche jusqu'au passage voûté où finissait le cordon des sentinelles. Puis tout se tut. On ne voyait plus personne sur les terrasses.

Cucuzone n'osait lever la tête ; mais il éprouvait exactement le contre-coup de tous les efforts que faisait son compagnon pour s'accrocher au rebord de la terrasse ; efforts jusqu'à présent impuissants.

— C'est trop haut, dit enfin le pêcheur, je m'épuise en pure perte... Cucuzone !

— Seigneur ?

— Le jour où nous fîmes connaissance sur la grande place Coconza, tu avais deux poids de cinquante livres au bout de chaque bras... et tu ne tremblais pas comme cette nuit.

— C'est vrai, seigneur... mais j'avais les deux pieds sur la terre ferme, notre mère... et mes poids de cinquante livres ne pouvaient se briser les côtes en tombant.

— Ne t'occupe pas de moi, ami... Voyons seulement si tu as encore les bras aussi solides qu'autrefois... Prends un de mes pieds dans chacune de tes mains... fais comme avec tes poids... et à la grâce de Dieu!

Le clown hésita.

— Seigneur, fit-il, l'échelle se balance... Quand je vais faire effort pour vous soulever, tout tremblera, échelons et montants... et mes pauvres bras encore plus que le reste... Seigneur, il n'y a pas de raison à tenter cela; laissez-moi plutôt monter à votre place.

— Fais ce que je te dis! ordonna le pêcheur.

Cucuzone, avant d'obéir, passa le revers de sa manche sur son front, que la sueur froide baignait.

— Que la sainte vierge Marie soit avec nous! murmura-t-il en figurant rapidement le signe de la croix; je ne veux pas vous désobéir; mais, pour sauver le coquin qui est là dedans, c'était bien assez de ma vie!

Le pêcheur dit :

— Hâte-toi!

Cucuzone saisit un de ses pieds, puis l'autre. C'était un homme robuste et rompu dès l'enfance à tous les exercices violents. Mais il est certain que l'émotion lui ôtait une partie de ses forces.

Ce qu'il avait annoncé arriva. Aussitôt que ses bras essayèrent de se tendre, un mouvement d'oscillation se communiqua de son corps à l'échelle, qui battit contre le mur et se prit à craquer. S'il eût osé, il eût poussé des cris de douleur et d'angoisse. Son cou était serré comme dans un étau.

— Va donc, malheureux! s'écria le pêcheur.

Cucuzone fit un effort suprême; ses muscles eurent une contraction désespérée. Les deux pieds de son com-

pagnon s'élevèrent, et il sentit aussitôt une secousse terrible. Puis ses mains restèrent vides. Le pêcheur avait bondi par-dessus la balustrade. Les bras du clown tombèrent. Il eut le vertige.

— Merci, dit le pêcheur ; laisse l'échelle ici le plus longtemps que tu pourras.

— Si l'on vient relever le factionnaire?... murmura Cucuzone.

— Fiamma sait ce qu'il faut faire... Vous êtes tous sous ses ordres cette nuit!

Des sommets du Castel-Vecchio, le cri de veille arriva. L'écho suivit les détours de la rue de Mantoue. Quand le factionnaire le plus proche eut fait son devoir, ce fut le pêcheur qui cria lui-même :

— *Guardatevi*, *sentinelle !*

Le pauvre soldat du régiment de Buffalo ne pouvait se plaindre. On faisait la besogne en concience. Mais, avant que les réponses des factionnaires se fussent étouffées au lointain, un coup de sifflet bas, subtil, rapide comme celui que jette le serpent, rententit du côté du vicoletto Zaffo. Presque aussitôt et du même côté, le pas lourd et régulier d'une patrouille sonna sur le pavé de la rue. Cucuzone était déjà au bas de l'échelle. Le pêcheur avait disparu dans la nuit qui enveloppait la terrasse. La jeune femme et le marin à la pipe s'occupaient à délier le conscrit. La jeune femme lui dit, avant d'ôter le bâillon qui lui serrait la bouche :

— Tu n'as rien vu, mon camarade ; pour ce que tu as pu entendre, écoute : deux onces d'or si tu te tais... Si tu parles, six pouces de fer dans la poitrine...

— Le plus sûr serait de commencer par les six pouces de fer! grommela le marin.

Mais la jeune femme répondit :

— Le maître ne veut pas !

— L'instant d'après, nos trois rôdeurs et l'échelle étaient cachés dans l'ombre de l'impasse. La tête de la patrouille se montrait à l'embouchure du vicoletto Zaffo.

— Qui vive? cria la sentinelle.

— Bien, bien, Martino, dit une voix : nous venions seulement te reconnaître... Si tu avais dormi, mon garçon, tu aurais eu les étrivières !... Bonne faction; tu seras relevé à l'heure.

IX

VOYAGE SUR LES TOITS

Il y avait loin encore, bien loin de cette première terrasse où était notre jeune pêcheur jusqu'aux remparts du Castel-Vecchio. Mais on pouvait dire cependant que le plus fort était fait. La seconde maison en effet, élevée seulement d'un étage au-dessus de la première, présentait des pierres d'attente qui formaient saillie et rendaient l'escalade facile. Cette maison avait un nom. Les cicerones ne manquaient guère de montrer aux touristes son portail donnant sur l'impasse et conservant, en effet, un assez beau caractère. Les cicerones disaient :

— *La casa dei Folquieri !*

La maison des Foulquier, des Foulques, des Foucher, noms également communs dans la noblesse de l'ouest et du sud-ouest de la France.

La maison des Folquieri avait été enclavée dans les

constructions plus modernes, comme le Castel-Vecchio lui-même. Elle tenait à elle seule la plus grande partie de la distance qui séparait la forteresse-prison de la rue de Mantoue. Il fallait la franchir dans sa largeur pour aller de l'un à l'autre, car sa façade courait dans le même sens que l'impasse, perpendiculaire à la rue de Mantoue.

Notre beau coureur de nuit attendit que la patrouille et son chef à la parole si peu militaire se fussent retirés. Dès qu'il n'y eut plus personne sur la piazzetta Grande, il commença d'escalader l'angle septentrional de la maison des Folquieri. C'était comme une échelle de pierre. Notre jeune homme, leste et courageux, bien qu'il n'eût point les talents gymnastiques de son camarade Cucuzone, eut bientôt atteint la balustrade supérieure. Il l'enjamba et se trouva dans la gouttière monumentale qui faisait le tour du vieil hôtel. De là, il était presque au niveau des remparts de la prison, qui formaient au loin une masse noire. Il pouvait voir marcher lentement les lanternes qui précédaient les rondes.

On n'avait garde de dormir au Castel-Vecchio cette nuit. Tous les yeux y restaient ouverts. Notre jeune homme n'avait pour le moment qu'un danger à craindre : c'était d'éveiller l'attention des bonnes gens qui habitaient les combles de la maison des Folquieri, et d'être pourchassé comme un voleur. Il se prit donc à ramper avec précaution le long de la belle et large gouttière, afin de faire le tour du vieil hôtel. Ceci était un jeu pour lui. Un enfant eût accompli ce travail sans peine.

Mais, dans ces voyages excentriques, où l'on prend des chemins qui ne sont point battus, il ne faut

jamais se hâter de crier victoire. Dès que notre bel aventurier eut tourné l'angle méridional du pignon qui regardait la rue de Mantoue, les choses changèrent brusquement de face.

Une famille à l'étroit s'était bâti une allonge de logement au-dessus de la gouttière. Notre pêcheur, arrêté court, chercha un passage en dehors de la balustrade. L'édifice en planches construit par la famille trop resserrée pendait littéralement au-dessus du vide. Il eût fallu des ailes pour franchir cet obstacle. Beldemonio laissa échapper une exclamation de dépit et revint sur ses pas pour tourner l'hôtel en dedans. Sans ce hasard, notre histoire eût été tout autre.

Le sort d'un homme, bien plus, le sort de tous ceux qui tiennent à lui, dépend souvent de cette frivole question de savoir s'il passera à droite ou à gauche. Ici, ce hardi rôdeur Beldemonio fut forcé de passer à gauche. S'il eût passé à droite, il aurait atteint premièrement un quart d'heure plus tôt le but de sa course nocturne. Or, précisément pendant ce quart d'heure, un fait capital se présenta. En second lieu, il eût suivi son chemin tout droit sans se laisser distraire, car il n'était point là, en vérité, pour glisser des regards curieux à travers les vitres et les rideaux. Or, il se laissa distraire, bien malgré lui. Il est des choses qu'on ne peut point assez regarder. Et, pour employer une expression usée jusqu'à la corde, mais qui est pittoresque à miracle, car notre vie à tous est comme un tissu où le moindre fil rompu ou dérangé peut varier à l'infini tous les dessins de la trame, la trame de son existence fut transformée. Sa vie fit comme lui, qui passait de droite à gauche : elle changea de direction à son insu.

Voici maintenant ce qui occasionna la distraction et le retard de Beldemonio. Il avait déjà tourné deux angles et suivait la corniche en retour qui couronnait la cour antérieure de l'ancien hôtel, lorsqu'il vit une lucarne éclairée vers le milieu du corps de logis principal. Il lui fallait passer là nécessairement. Il s'arrêta. Une silhouette de jeune fille se dessinait en noir sur les carreaux.

La jeune fille avait la tête appuyée contre le châssis. Elle rêvait, ou bien elle regardait au dehors. En tout cas, c'eût été folie que de vouloir passer devant elle sans éveiller son attention. Notre jeune homme fut donc obligé de faire halte, attendant qu'il plût à cette gentille sentinelle de déserter sa faction. Gentille, il ne savait, et peu lui importait assurément. On ne voyait de la fillette que les profils délicats de sa taille svelte et légèrement affaissée par la fatigue ou la tristesse.

Tristesse et fatigue habitent parfois ces pauvres étages, les plus rapprochés du ciel, où le travail ingrat ne donne pas toujours le pain de la journée. Fatigue, car on s'est efforcé beaucoup et parfois en vain. Tristesse, car la peine de ce jour sera la peine du lendemain. Ce qui navre dans ces douleurs du pauvre, c'est le voile uniforme, épais, implacable, qui prolonge dans l'avenir sans espoir le deuil morne du passé. Tristesse, fatigue... les poëtes parlent des joies de la jeunesse indigente. Elle existe, cette joie, par la miséricorde de Dieu. Mais, pour l'avoir, il faut la foi ou l'insouciance, la vertu que nul n'a chantée, et qui est la fleur même de la jeunesse!

Il est des rosiers que le soleil ne regarde point, et qui n'ont pas de fleurs. Il est des jeunesses pleines

encore où ne s'épanouit point la sainte insouciance. Pauvres tiges et pauvres âmes! quand le soleil vient trop tard, à l'août, elles se penchent; quand l'amour les touche, elles meurent...

On peut bien penser que notre aventurier ne se donnait point à ce genre de méditations. La jeune fille le gênait, voilà tout. A peine pourrions-nous dire qu'il remarqua les grâces frêles de sa taille et cette mélancolie dont son attitude parlait si éloquemment. Au bout de cinq minutes, elle se redressa. Son visage se tourna vers le ciel; ses deux mains s'appuyèrent contre son front, puis elle rentra lentement dans l'intérieur de sa chambre.

Bien que notre jeune pêcheur n'eût point aperçu ses traits, puisque sa figure était restée constamment dans l'ombre, le malheur profond qui était dans le geste et dans la pose de la fillette ne pouvait lui échapper.

— Elle souffre!... murmura-t-il.

Puis, profitant du chemin qui se trouvait ouvert, il poursuivit sa route. Plus il approchait de la fenêtre éclairée, plus il redoublait ses précautions pour ne point faire de bruit. On n'apercevait plus la jeune fille ni son ombre; mais Beldemonio savait que, derrière cette croisée, il y avait des yeux et des oreilles en éveil.

En passant devant la fenêtre, il rampa comme un serpent, sans oser lever la tête. Aucun bruit ne vint de la chambre éclairée. Pourquoi Beldemonio s'arrêta-t-il avant d'avoir franchi ce pas, difficile entre tous? Pourquoi? En tournant la tête doucement pour voir si nul ne l'observait, il avait aperçu en face de lui, tout au fond de la chambre, une forme blanche agenouillée. C'était bien la jeune fille de tout à l'heure. Beldemonio

reconnaissait sa taille exquise dans sa gracilité enfantine, et jusqu'à cette apparence de faiblesse découragée. Elle tournait le dos à la fenêtre pour faire sans doute sa prière du soir. La lampe, placée sur une petite table, éclairait son profil perdu.

Dans ces lignes pures, mais manquant un peu des joyeuses rondeurs de l'adolescence, rien ne se faisait l'écho de ces pauvres faiblesses annoncées par l'affaissement du torse. Le front était haut et couronnné d'une adorable chevelure, qui, sans frein ni lien, couvrait de ses boucles prodigues des épaules voilées chastement. L'arcade sourcilière, sculptée avec fierté, parlait d'intelligence, et laissait deviner le rayon qu'elle abritait. Les tempes, belles et larges, faisaient ressortir par leur blancheur le feston qui dentelle les jeunes chevelures à leur racine. Le découragement, car il en faut bien parler encore, était tout entier dans ce pauvre cou charmant et flexible, qui se penchait de côté, dans cette taille abandonnée, dans ces jolies mains si blanches, jointes avec mollesse. Que dire ? L'ensemble de tout cela était à la fois délicieux et pénible. Il y avait dans ce tableau, si simble en apparence, une plainte éloquente qui déchirait le cœur. Et cependant notre pêcheur sentit sa poitrine se serrer ; son cœur révolté en battit violemment les parois.

Il se leva tout droit, oubliant les précautions qu'il avait à prendre. Il se leva tout droit, comme si cette posture nouvelle eût dû lui permettre de mieux voir. Ce qu'il vit de plus, ce fut un livre de prières sur la table, et, au pied du lit, une petite robe de toile. Dans la ruelle était suspendu un de ces petits crucifix d'ébène que les religieuses portent à lui cou. Il attendait un mouvement qui lui permît de distinguer ces traits

qu'il devinait si charmants. La jeune fille n'en fit point. Seulement, sa tête s'inclinait en avant par degrés et finit par toucher ses deux mains. A dater de ce moment, elle ne bougea pas plus qu'une statue.

Savez-vous ce que pensait notre Beldemonio? Il pensait :

— Si je la rencontrais demain, je ne pourrais la reconnaître...

Tout à coup un bruit d'abord sourd, puis éclatant, se fit entendre dans le voisinage en passant par-dessus les toits. Il venait dans la direction de la ville, au delà du Castel-Vecchio, du côté de l'occident. C'était comme si l'on avait cloué à grand fracas quelque vaste charpente. La jeune fille resta immobile. La ferveur de sa prière l'empêchait-elle d'entendre? Beldemonio, au contraire, tressaillit de la tête aux pieds.

— L'échafaud!... murmura-t-il; on dresse l'échafaud!

A peine prit-il le temps de jeter un dernier regard dans la chambre, un regard de regret. Il se mit à ramper. Mais il dit :

— Je reviendrai!...

En quelques secondes, il fut au bout de la maison des Folquieri. L'édifice voisin était plus bas. D'un saut léger, il descendit sur les toits, qu'il traversa en courant. Deux bâtiments restaient encore entre lui et le rempart. Il les escalada à la course; puis, atteignant le créneau le plus proche d'un vigoureux élan, il se trouva sur les fortifications mêmes du Castel-Vecchio. Il ne put s'empêcher de regarder en arrière au-dessous de lui.

Son visage riant et hardi ne portait plus aucune trace de sa récente émotion. Avait-il oublié déjà cette

blanche fille agenouillée? Non. Mais il était de ceux qui casent leurs impressions et les reprennent une à une à l'heure utile. Cette faculté se nomme le sang-froid.

La partie du rempart qu'il venait de gravir était une sorte de terre-plein. La vue s'y bornait au nord par une tour gothique au pied de laquelle bivaquait un poste; au sud, par une demi-lune où se promenait une sentinelle. Un corps de bâtiment carré s'enclavait dans le terre-plein de la demi-lune, qu'il dominait de deux étages.

Au rez-de-chaussée de ce bâtiment, une lanterne pendue au mur éclairait vivement la fenêtre d'un cachot, fermée par de gros barreaux de fer.

— Je tombe bien, se dit Beldemonio, notre homme est là!

Il n'y avait guère à douter, en effet. Cette lanterne placée pour éclairer tout effort que le prisonnier aurait pu tenter contre ses barreaux est la précaution suprême usitée en Italie On ne la prend que contre les condamnés à mort.

Au moment où Beldemonio s'orientait ainsi, un mouvement se fit au pied de la tour, et les soldats du poste prirent les armes. Une ronde passait. Beldemonio se laissa couler hors des créneaux, et se tint suspendu à la force des bras à la saillie de pierre qui régnait au-dessous. Il entendit passer la ronde. Les soldats causaient et riaient de l'excès de précautions prises pour garder le baron d'Altamonte.

— Nos seigneurs ne croient-ils pas, disaient-ils, que les compagnons du silence vont venir nous attaquer à cent pieds de terre?

La sentinelle de la demi-lune cria le qui-vive, et fit

la reconnaissance d'usage. La ronde disparut au détour des remparts.

Il y avait une minute à peine que le pas des soldats cessait de résonner sur les dalles, lorsque la sentinelle se trouva tout à coup en face d'un homme de grande et fière taille qu'elle n'avait point vu s'approcher. Son premier mouvement fut de donner l'alarme. Mais l'inconnu avait saisi sa main, et tracé rapidement une double croix sous la paume. Le soldat jeta autour de lui un regard épouvanté.

— Ici !... balbutia-t-il.

— Partout ! répondit l'inconnu.

Le soldat cherchait à voir son visage, qui était couvert d'un masque. Le costume de l'inconnu était celui d'un pêcheur. Après avoir regardé encore à la ronde, le soldat prononça d'une voix mal assurée :

— *Le fer est fort et le charbon est noir.*

— *Il y a quelque chose de plus fort que le fer*, repartit l'inconnu.

— *C'est la foi !*

— *Il y a quelque chose de plus noir que le charbon.*

— *C'est la conscience du traître...* Que voulez-vous, seigneur ?

— Délivrer le prisonnier.

— Je réponds de lui sur ma vie !

— Ta vie est à nous... Ne te mets pas entre le marteau et l'enclume !... Tu es ici parce que nous l'avons voulu !

— En effet, murmura le soldat, ce n'était pas mon tour de garde... le sergent...

— Le sergent, interrompit l'inconnu, reçoit les ordres du lieutenant, le lieutenant obéit au capi-

taine, le capitaine au major, le major au colonel, le colonel au général... A qui crois-tu que le général obéisse?

— Au roi...

— A moi!

Ce disant, l'inconnu mit sous les yeux de la sentinelle sa main étendue. Au doigt medius, il y avait un anneau de fer, orné de trois diamants qui brillaient, formant un triangle de feu.

— Ordonnez, seigneur, dit le soldat: j'ai ma mère, je la recommande à Dieu.

— La mort est contre nous, répliqua l'inconnu; la vie est avec nous... N'aie crainte!

Il s'approcha de la fenêtre du cachot et appela tout bas :

— Felice!

Personne ne répondit.

— Felice Tavola!

Même silence.

Le soldat, pâle et tremblant, avait repris sa promenade. Au moment où l'inconnu se tournait vers lui pour l'interroger, le mot de veille, comme on dit en Italie, passa de bouche en bouche sur la ligne des remparts.

— *Niente nuovo!* disait successivement chaque sentinelle ; rien de nouveau...

Le pauvre soldat mit ses deux mains sur sa poitrine haletante et prononça comme les autres :

— Rien de nouveau!

Le factionnaire du donjon cria pour les cordons extérieurs :

— *Guardàtevi, sentinelle!*

— Bartolo Spalazzi! dit l'inconnu.

— Vous savez mon nom, seigneur? murmura le soldat.

— Tu as fait ton devoir, murmura l'homme masqué; demain, tu auras les galons de caporal et ta mère dormira dans un bon lit... Réponds et ne me cache rien... Quelque chose s'est-il passé dans ce cachot depuis que tu es en faction?

— Seigneur, répondit Bartolo, j'ai fait le serment du silence avant d'être soldat... un jour que ma mère mourante n'avait pas de secours... Ce que je vais vous dire est la vérité... Voilà dix minutes environ qu'on est entré dans le cachot du Porporato; j'ai entendu un bruit de voix, puis les fers ont sonné, puis encore la porte s'est rouverte et refermée : tout s'est tu...

— Un meurtre?... pensa tout haut l'inconnu. C'est impossible.

Il reprit :

— Ceux qui sont entrés étaient-ils des gens de police?

— Oui, seigneur.

— Il faut que je sache! s'écria l'inconnu, qui semblait en proie à une agitation terrible. Combien met-on de temps entre chaque ronde?

— Trente minutes.

— Et quand viendra-t-on te relever?

— A onze heures.

L'inconnu consulta sa montre et dit :

— J'ai le temps!

Il s'élança vers le cachot et tira de son sein deux objets de petite dimension qu'il ajusta ensemble à la lueur de la lanterne suspendue au mur. Ces deux objets réunis, une lime circulaire sourde et un petit tour, for-

maient l'admirable machine inventée par le célèbre bandit anglais Jacques Sheppart, qui était un homme de science et de talent. La lime de Sheppart, montée sur un engrenage mû par un fort ressort de Genève, peut scier un barreau d'un pouce et demi en trois minutes.

Songez à ce pauvre Latude, qui mit trente-cinq ans à percer son trou, et prosternez-vous devant les progrès du siècle.

L'inconnu fit jouer sa lime, qui produisit à peine un léger sifflement. Il saisit à pleines mains le barreau scié par en bas, le tordit et le releva. L'instant d'après, il sautait dans le cachot du Porporato, tenant à la main la lanterne qu'il avait décrochée. Le cachot était vide. Sur le mur blanc qui faisait face à la fenêtre, deux lignes étaient tracées en mystérieux caractères :

NA^{3} E^{2}A NA^{5}MR^{3}I^{2};
EI^{2} E^{2}I^{2} L^{3}I^{2}A^{3}LI^{2} !

L'inconnu resta comme frappé de stupeur. Ses yeux ne pouvaient se détacher de ces caractères.

— Trahi !... murmura-t-il tandis que ses bras tombaient le long de son flanc ; le naufrage en vue du port !

— Seigneur ! seigneur ! dit la voix de la sentinelle à la fenêtre du cachot, on vient de tous côtés à la fois !...

L'inconnu se redressa de toute sa hauteur.

— Je suis encore debout, dit-il ; malheur aux traîtres !

Il sortit du cachot. Le rempart était déjà plein de bruits. On eût dit qu'un mouvement général se faisait

du haut en bas du Castel-Vecchio. Des voix criaient de l'autre côté de la demi-lune :

— Ils ont dressé leur échelle dans la rue de Mantoue, vis-à-vis de la piazzetta Grande... Martino a été garrotté, bâillonné; on lui a mis un bandeau sur les yeux et on lui a donné deux onces d'or pour payer sa discrétion.

— Et Martino a parlé ?

— Son compte est bon, le pauvre diable !

— Combien y en a-t-il eu à monter à l'échelle ?

— Un seul... Les autres sont restés avec la femme déguisée.

— Alors, il doit être sur les toits ?

— Ou dans la forteresse même !

— Alerte ! alerte !

— Qui fait faction là-bas ?

— Bartolo Spalazzi, du régiment de Trani...

Et les pas approchaient; et le poste de la tour prenait les armes.

— Je suis perdu ! murmura Bartolo.

— Crie : « Qui vive ? » ordonna l'inconnu, qui venait d'éteindre la lanterne, plongeant ainsi dans l'obscurité les abords du cachot.

— Qui vive ? répéta Bartolo machinalement.

— Crie plus haut !

— Qui vive ?

— Arme ton mousquet... tu vas te sauver toi-même en me sauvant... Écoute, les voilà qui tournent le coude de la demi-lune... Qui vive ? encore.

Le soldat obéit. L'inconnu sauta sur l'appui du rempart.

— Vise et tire ! ordonna-t-il en faisant le plongeon.

Un coup de feu retentit suivi d'un tumulte inexprimable. Plus de cent hommes arrivaient tous à la fois de différents côtés sur le rempart.

— L'as-tu touché, Bartolo Spalazzi ?

— Par ici ! par ici !... une échelle !... toutes les rues sont gardées ! nous le tenons !

X

LA CHAMBRE DES MORTS

Les mots tracés en caractères hiéroglyphiques sur le mur du cachot de Felice Tavola étaient ceux-ci :

ON M'A OUBLIÉ,
JE ME VENGE !

Terrible menace dans la bouche de l'un des *cavalieri ferrai !* Mais ceux qui veulent trahir une association comme celle des compagnons du silence ont toujours tort de dire : « Je vais me venger ! » Il y a loin de la menace au coup porté.

Notre beau pêcheur, Beldemonio, avait traversé tout d'un temps, à pleine course, le toit-terrasse de la première maison attenante à la forteresse. Quand la garnison du Castel-Vecchio arriva de toutes parts aux crénaux, il n'y avait déjà plus personne en vue. On apporta des échelles, on descendit sur le toit. En même temps, l'ordre fut donné de doubler les postes à toutes les issues le long de la rue de Mantoue. Il y avait réellement bien peu de chance que le fugitif pût échapper. On eût formé un bataillon complet avec ceux qui descendirent du rempart sur le

toit, et se prirent incontinent à sillonner la terrasse en tout sens. Les chefs avaient dit :

— Partout où vous trouverez un carreau de cassé, un châssis de forcé, entrez la baïonnette en avant !...

. . . .

C'était une pauvre chambre située dans les combles de cet hôtel antique qu'on appelait la maison des Folquieri. Quelques chaises de jonc, une table ronde en bois de sapin et une couchette entourée de rideaux de percale, en composaient tout l'ameublement. A l'angle opposé à celui qu'occupait la couchette, il y avait cependant encore un maigre matelas, étendu sur le barreau délavé, poli par la vétusté. Entre la table et le lit, on voyait un petit brasier dont le charbon se consumait lentement sous une cendre blanchâtre, au-dessus du matelas, une image de la Vierge était collée. Sur la chaise voisine reposait un épais livre d'heures, dont les pages fatiguées dénotaient l'usage long et fréquent. Aux barreaux de la même chaise s'attachait un scapulaire. Tout près du matelas, à un clou fiché dans la muraille, une soutanelle pendait, affectant les plis longs et droits propres à cette sorte de vêtement. Dans la ruelle du lit se trouvait un bénitier, auprès d'un petit crucifix de cuivre bruni dont la croix était d'ébène. Sur la table, au pied de la lampe qui allait se mourant, un papier ouvert contenait quelques mots. C'était tout.

On aurait pu remarquer en outre, cependant, que l'unique fenêtre de cette petite chambre, dénuée d'espagnolettes et de crampons, était tenue close par une chaise dont le dossier pesait sur le châssis. Autour de cette fenêtre le long de toutes les fentes, on avait collé récemment des bandes de papier blanc. Frêle ferme-

ture, suffisante pourtant à garder la mort contre la vie!

Au premier regard, dans cette chambre muette où la lampe à l'agonie jetait çà et là d'inégales et vagues lueurs, vous n'eussiez distingué personne. Le matelas, placé trop bas, restait dans l'ombre; le lit était vide. D'ailleurs, le sommeil a sa voix. On entend aisément la respiration lente et mesurée de ceux qui dorment. Ici, personne ne dormait. Il n'y avait rien que l'immobilité du silence. Mais, à regarder mieux, l'œil, habitué insensiblement à ces demi-ténèbres, eût distingué deux formes humaines. Deux créatures qui semblaient dormir ou qui semblaient mortes. Elles ne bougeaient pas; elles ne respiraient plus.

Sur le matelas, c'était un adolescent pâle et doux, dont la tête se renversait dans les boucles de ses cheveux. Il avait, celui-là, il avait encore aux lèvres un sourire rempli de tristesse. Près du lit, devant une chaise qui avait dû servir de prie-Dieu pour l'oraison suprême, c'était une toute jeune fille, hélas! bien belle. Le dernier sommeil l'avait prise pendant qu'elle était à genoux. Elle restait prosternée; mais son pauvre corps charmant avait versé. Ses jolies mains, demi-noyées dans ses cheveux, tenaient encore ses tempes. Et le brasier brûlait toujours, bien qu'il n'y eût plus personne à étouffer. Et la lampe, qui avait jeté sur cette double agonie sa lueur silencieuse et mélancolique, la lampe, à bout d'huile et oppressée elle-même par cette atmosphère mortelle, la lampe allait respirant par efforts, soulevant sa flamme haletante, n'ayant plus que ces clartés bleuâtres qui font les objets livides. Deux enfants! c'étaient deux enfants!

Est-ce donc que certains souffrent aussi dès cette tendre jeunesse, pour avoir le courage ou la lâcheté de

mourir? N'avaient-ils jamais vu le sourire de leur mère? Étaient-ils seuls dans ce monde où Dieu nous mit pour aimer?

Deux enfants, deux enfants pieux! dont l'un avait un crucifix à son chevet, dont l'autre dormait sous les regards de Marie, mère de Dieu. Ce n'était point, le hasard. Ils avaient voulu mettre fin à leurs jours. Ces bandes de papier, récemment collées aux fentes de la fenêtre, étaient un témoignage muet mais irrécusable.

Seize ans! dix-huit ans! c'est la floraison des âmes! Tout est bleu, bleu d'azur! tout rayonne! Mon Dieu! et ils avaient voulu mourir tous deux ensemble, et pourtant loin d'un de l'autre : le frère, couché dans sa fatigue morne ; la sœur, trompant ses remords par la prière. Ils n'étaient pas là les bras enlacés! La bouche du frère entr'ouverte encore pour murmurer :

— Adieu, Céleste!

Les lèvres de la sœur, décloses aussi et gardant la dernière parole :

— Julien, adieu!...

Ils ne s'étaient pas entr'aidés à mourir! Deux enfants morts! deux belles créatures innocentes! cela serre le cœur. Il y a révolte. L'espoir est lent à s'éteindre. On se dit longtemps : « Ils vont se réveiller... »

La maison trembla et les vitres frémirent au coup de feu tiré par le soldat Bartolo Spalazzi, à quelque cent pas de là. Ils ne s'éveillèrent pas. Et la lampe rendit une grande lueur, puis elle s'éteignit. Par-dessus l'immobilité et le silence, la nuit étendit son crêpe de deuil. Ceci était une tombe. Adieu, Julien! Céleste, adieu!...

Ils couraient, tous ces soldats qui faisaient la chasse sur les toits autour du Castel-Vecchio. Ils criaient, s'animant de loin les uns les autres. Le gibier traqué ne

pouvait pas leur échapper. Le gibier ne courait point. Il avait de l'avance, et calculait froidement ses chances de salut, qui n'étaient ni nombreuses ni belles.

Le faîte des maisons italiennes ne présente pas beaucoup de recoins où l'on puisse se cacher. Ce sont partout terrasses plates sans tuyaux de cheminée. Il n'y avait, pour présenter quelques accidents favorables au fugitif, que la toiture du vieil hôtel des Folquieri. Il était là dans cet égout régnant à l'intérieur des balustrades. Il suivait le chemin déjà parcouru par lui. Mais on pouvait facilement augurer, à la lenteur de sa marche, que son intention n'était point de regagner son point de départ. Il savait que toute issue était désormais fermée de ce côté. Il se pencha deux ou trois fois en dehors de la balustrade. Il n'y avait rien là qu'un étroit rebord, et pourtant il se dit :

— Ce n'est pas impossible !

Puis avec un sourire :

— Si je les tenais dans l'Apennin !...

Sans doute, il eut comme une vision de ces grandes forêts pleines d'abris. Il songeait à ces ravins profonds, à ces rochers dont il connaissait peut-être les anfractuosités tutélaires, à ces torrents qu'un bond désespéré franchit, mais qui arrêtent l'armée prudente des salariés. C'était un rêve. Et le pas des soldats commençait à résonner sur la terrasse la plus voisine.

Beldemonio regarda en arrière. Il vit briller les armes entre les barreaux de pierre de la balustrade.

Nous vous disons en vérité : quiconque eût observé cet homme à ce moment de péril suprême aurait cherché en vain sur son visage jeune et fier une trace d'inquiétude. Il portait la tête haute ; son regard était libre. Il avait l'esprit et le courage présents.

Il y a des gens qui gagnent d'étranges batailles, précisément parce qu'ils croient ne pas pouvoir être vaincus. C'est de la présomption chez le faible, et cela le sert bien plus qu'on pense. Chez le fort, c'est un talisman. Notre fugitif mit l'angle de la balustrade entre lui et ceux qui le poursuivaient. Il entrait ainsi dans le carré long qui formait la cour intérieure de la maison des Folquieri. Quand il avait pénétré naguère dans cette cour par l'aile opposée, une lumière brillait à l'une des fenêtres mansardées du corps de logis, et sur les vitres éclairées se détachait une gracieuse silhouette de jeune fille. Cette même jeune fille qu'il avait revue agenouillée et priant. Il chercha la fenêtre éclairée et ne la trouva plus. La prière était achevée, sans doute, et la jeune fille reposait.

Beldemonio marchait maintenant plus vite. En marchant, il pesait fortement, mais sans bruit, sur chacune des fenêtres qu'il dépassait. Elles étaient toutes fermées. Et il jugeait, au bruit des pas et des voix, que la garnison du Castel-Vecchio était en train d'escalader la balustrade. Il tira son poignard, plia son manteau d'une certaine façon qui mettait le collet en bas et lui donnait la forme d'un demi-hamac. Supposez le manteau soutenu solidement par les pans et tombant dans le vide, un homme aurait pu, accroché par les mains, et trouvant dans la courbe du collet un appui pour ses pieds, rester là sans trop de fatigue comme dans une guérite suspendue.

Les barreaux de la balustrade étaient très-rapprochés. Le poignard était assez long pour servir de barre transversale. Et Beldemonio connaissait la trempe de son arme. Il embrocha les plis du manteau dans le poignard.

— J'ai joué ce jeu déjà, murmura-t-il, pour garder l'honneur d'une comtesse !... le vent m'a balancé deux heures durant sous un balcon... Je puis bien recommencer... Quand on dit : *Échec au roi !* le roi se sauve comme il peut...

Certes, ceci est un moyen héroïque, et nous le recommandons à tout don Juan surpris en mauvais cas. On cherche sous les lits, dans les armoires et dans les cabinets ; on cherche même sur les balcons... mais dessous ! Ici, par exemple, à soixante pieds de terre !

Un bon poignard, un manteau d'honnête étoffe qui ne se déchire point sous le faix, deux barreaux où enclaver l'appareil, voilà tout ce qu'il faut. On devient aussitôt invisible comme ces heureux amants du temps de Périon, roi des Gaules, qui n'avaient qu'à se passer au doigt l'anneau d'Urgande, pour se transformer en vapeur légère.

Beldemonio, cependant, continuait d'aller et d'éprouver au passage toutes les croisées. Le manteau n'était qu'un pis aller.

A Naples, même en hiver, les fenêtres ne sont pas bien solidement closes. Mais c'était comme un fait exprès. Toutes résistaient à la pression de la main.

La balustrade s'éclairait du côté du Castel-Vecchio. La garnison avait allumé des torches. Il était temps de prendre un parti. Beldemonio se trouvait en ce moment vers le milieu du corps de logis. Comme il hésitait, les torches se montrèrent, et le flot des poursuivants déboucha à grand bruit, tournant l'angle de l'aile occidentale de la maison des Folquieri.

Beldemonio fit aussitôt le plongeon et mit sa tête au-dessous de la balustrade. Son premier mouvement fut d'engager vivement son poignard entre les bar-

reaux ; mais il y avait là une fenêtre. Rien ne coûte d'étendre le bras. Beldemonio poussa machinalement cette croisée, dont les châssis cédèrent aussitôt avec un bruit de papier froissé. C'est à peine si son visage changea.

— Merci, mon étoile ! murmura-t-il en riant ; voici la partie rétablie d'un seul coup !

Le manteau et le poignard furent réservés pour une autre occasion. Beldemonio entra et referma la fenêtre, qu'il tint close à bout de bras, en ayant soin de laisser sa tête en dessous des carreaux. Il devinait bien que les soldats faisaient comme lui et qu'ils éprouvaient chaque fenêtre en passant.

A peine était-il à l'abri dans sa retraite inespérée, que le bruit des voix et des pas redoubla.

— A moins qu'il ne se jette du haut en bas de la maison, disait le chef, nous l'aurons vivant !

— C'est un hardi coquin, répondait un autre, et qui doit être un de leurs chefs !

Le capitaine s'arrêta juste en face de la fenêtre derrière laquelle Beldemonio se cachait.

— Celle-là est bien fermée ! dit-il après en avoir éprouvé le châssis d'un vigoureux coup de poing.

Puis il reprit d'un ton confidentiel :

— Vous auriez bon pied bon œil cette nuit, mes enfants, si vous saviez le nom du hardi coquin, comme vous l'appelez... Avis nous est venu à neuf heures, du ministère d'État, que Porporato avait fait serment sur le charbon et le fer de tenter lui-même la délivrance de ce Felice Tavola...

— Comment ! comment ! l'interrompit-on de toutes parts ; ce Felice Tavola n'est donc pas le Porporato ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Mes enfants, reprit-il au lieu de répondre, souvevenez-vous qu'il y a quelque part sur ces terrasses un trésor caché!... un trésor de cent mille ducats... Si nous le trouvons, je vous laisse vingt mille ducats à partager entre vous... Est-ce aimable?... En avant, marche!

Il y eut un *evviva* général, tant la grandeur d'âme du capitaine fut vivement appréciée. Ce digne lion laissait la cinquième part. Derrière le châssis, ce beau garçon de Beldemonio riait en écoutant tout cela. Les soldats se mirent en route.

Partout, sur leur passage, ils avaient planté des torches, de sorte que la partie occidentale de la toiture était maintenant éclairée. Une torche fut placée sur la balustrade, presque en face de la fenêtre, et Beldemonio dit :

— Voici ce que j'appelle une attention délicate!

La torche jetait, en effet, à l'intérieur de la chambre une lueur suffisante pour que l'on pût s'y guider.

Beldemonio voulut se lever quand les soldats furent partis... Aussitôt qu'il fit effort pour se mettre sur ses jambes, la torche qui était devant la croisée lui sembla jeter mille feux, ses jarrets engourdis plièrent : le sol manqua sous ses pas. Il souriait encore, car la dernière idée qui pouvait lui venir, c'était d'avoir peur. Mais ses tempes battaient ; une main de fer les tenait serrées.

Un bâillement convulsif dilata tout à coup son gosier, tandis que cette douleur étrange à laquelle on ne saurait donner aucun nom, et qui est l'angoisse même de la mort, montait de ses pieds glacés à son cerveau brûlant. Un grand vertige le prit. Il se sentait

tournoyer avec une inconcevable vitesse et voyait un gouffre au-dessous de lui. Ses deux mains touchèrent son front; il les retira baignées d'une sueur glaciale. Ses cheveux se dressèrent. Il eut alors, pour la première fois de sa vie, le froid de l'épouvante dans les veines. Ce frisson inconnu le terrassa. Si l'on peut s'exprimer ainsi, il eut peur de sa peur. Il ne savait pas encore par où la mort le prenait, mais il ne doutait point que ce ne fût la mort.

En ce moment, où sa présence d'esprit ordinaire l'abandonnait parce que le siége même de son intelligence était assiégé violemment, il ne se souvint point d'avoir senti une singulière odeur en entrant dans cette chambre et d'avoir éprouvé une sensation d'accablante chaleur.

L'instinct, ce fut l'instinct qui porta sa main vers la fenêtre afin de l'ouvrir. Mais, à ce moment même, il entendit un pas lent et mesuré. Il y avait une sentinelle à quelques pieds de lui. Combattre, il n'en avait pas la force. Mourir, il ne voulait pas mourir. Un effort désespéré vint à son secours.

Il alla, il rampa, il se traîna, chancelant, haletant, s'appuyant à tout ce qui se trouvait sur son passage, jusqu'à l'autre bout de la chambre, où il entrevoyait une porte. Dix fois il s'arrêta, parce que le souffle lui manquait. Entre la table et la porte, il se prit à un objet dont il ne distinguait point la forme. Cet objet le brûla. C'était un réchaud, un brasier où le feu couvait encore sous la cendre. Il était si bas, que ce fait ne révéla rien à son intelligence engourdie. Un seul instinct surnageait en lui. La porte! il voulait gagner la porte. Pour fuir peut-être; car l'idée de fuir est en nous dans toute agonie. Il tomba avant d'avoir touché la porte

tant désirée, et son front rebondit contre le carreau.

Chacun a sa dernière vision quand vient l'heure de mourir, chaque lèvre murmure un nom qui aide à achever le soupir suprême. Que vit-il, ce Beldemonio, dans sa vertigineuse agonie?... Un palais ruisselant de lumières... des femmes belles, jeunes, parées... et, parmi elles, une vierge au sourire de sainte, qui semblait triste, et qui avait au front la blanche couronne de fiancée. Angélie... Cela est vrai. Angélie Doria passa, radieux fantôme, devant ses yeux éblouis. Mais il eut encore une autre vision. Et notre cœur est plein de mystères étranges! Il vit, dans une sorte de nuage, une pauvre enfant dont le profil perdu s'encadrait de longs cheveux dénoués. Une enfant agenouillée. Celle-là, pour lui, n'avait pas de nom. Elle restait là immobile, pendant que la tendre fiancée étendait ses bras vers lui. Ce n'était pas la fiancée qu'il regardait... Il demeura longtemps sans mouvement. Sa tête était tout au plus à deux pas du seuil.

Entre le seuil et les planches, un petit courant d'air se faisait, le seul que la sollicitude suicide des malheureux enfants eût laissé. La bouche ouverte de Beldemonio but cet air bienfaisant du dehors. Au bout de quelques instants, il put faire un pas encore, en plus de vingt essais. Il saisit le bouton de la porte. La porte était fermée au verrou. Alors, il se colla contre les planches et se souleva comme le ver de terre qui rampe contre la pierre. Il ne pouvait pas! Son corps s'affaissait à mesure. Ses muscles étaient d'huile! Il mit sa bouche à la fente. Il suça l'air extérieur par cette fissure étroite. Et, quand sa poitrine fut pleine, il se redressa, rendant malgré lui un grand murmure de triomphe. Le verrou

céda, la porte s'ouvrit. Il ne lutta plus et se laissa choir de son haut avec une volupté profonde, la tête en dehors.

C'était une nature vaillante entre toutes. La prostration ne fut pas de longue durée. L'escalier communiquait avec l'air libre par plusieurs fenêtres ouvertes. Au bout de dix minutes, Beldemonio ouvrit les yeux et se réveilla. Son premier mouvement fut la surprise : il avait perdu tout souvenir de ce qui s'était passé. Ce qui revivifia d'abord sa mémoire, ce fut le sentiment de brûlure qu'il éprouvait à la main. Trois de ses doigts étaient à vif.

— Le réchaud ! pensa-t-il.

Puis, ayant porté son regard vers la fenêtre éclairée :

— Les soldats...

Puis enfin :

— Il y a quelqu'un de mort ici !

Il se leva sans trop de peine et secoua d'autorité la fatigue qui l'accablait. Dans sa croyance, un temps très-long s'était écoulé depuis qu'il était entré en ce lieu. Or, paraîtrait-il, le temps était précieux pour lui, cette nuit, car il s'élança vers la fenêtre afin de consulter sa montre. Il crut que sa montre s'était arrêtée, en voyant qu'elle n'avait pas tout à fait avancé d'un quart d'heure. Il la colla contre son oreille ; la montre marchait.

Deux idées étaient désormais en lui :

Secourir le suicide. Prendre la fuite et continuer son œuvre. Car la lutte entreprise cette nuit était loin d'être achevée. Il saisit d'abord le réchaud et le porta dehors. Ensuite il courut à la couchette, qu'il trouva vide. Ses yeux recouvraient leur clairvoyance. L'aspect de la couchette éveilla en lui un vague souvenir.

Il s'orienta ; s'il ne se trompait point, c'était ici même, à ses pieds, qu'il avait vu cette jeune fille en prières. Ses yeux s'abaissèrent tandis que son cœur se serrait. A ses pieds, il y avait une pauvre enfant affaissée sur le sol. Il la prit dans ses bras, il la déposa sur le lit. Le froid de la mort tarde longtemps à venir, parfois. Elle n'était pas froide, mais elle avait déjà cette rigueur des cadavres. . Il tâta son cœur. Son pouls, à lui, battait si violemment, qu'il ne pouvait savoir si le pauvre cœur était, oui ou non, arrêté pour jamais.

La torche, plantée sur la balustrade, jetait sa lumière en biais au travers des carreaux. Une lueur glissait entre Beldemonio et les rideaux ; elle semblaient caresser ces traits pâles et charmants auquels la mort avait rendu une expression de sérénité souriante.

Il avait joué depuis son enfance avec la mort, mais avec la mort par le fer, qui noie la vie dans le sang. Cette mort si différente, cette mort du désespoir qui n'avait pas coupé la fleur, qui l'avait penchée expirante sur sa tige, cette mort de l'enfant découragée lui poigna le cœur. Depuis qu'il se connaissait lui-même, jamais angoisse si subtile n'avait pénétré les recoins les les plus intimes de son âme.

Il s'étonna. Qu'était-ce, en définitive ? Une jeune fille inconnue et dont il avait aperçu une seule fois, de loin, le gracieux profil. Ce n'était que cela. Dans les victorieuses et cruelles amours de sa jeunesse, n'avait-il pas brisé plus d'un cœur de jeune fille?

Il se demandait, dans son trouble inouï, si ce n'était point la défaillance à laquelle il échappait à peine, qui débilitait ses sens ou sa raison. Il essaya de se roidir.

Mais son âme fondait ; sa poitrine se soulevait en sanglots que ses deux bras, croisés avec violence, essayaient en vain de comprimer. De grosses larmes roulaient le long de ses joues. Il aimait cette enfant décédée ; il eût donné sa vie pour lui rendre le souffle.

Était-ce encore une de ces passions folles qui ajoutent chaque jour une fleur à la guirlande de don Juan ? Non ; le désir se taisait devant ce lit virginal qui était un cercueil. Il aurait voulu, tout jeune qu'il était, appeler cette blanche morte : ma fille. Ma sœur, ce n'était pas assez. Et pourtant une sœur, une jeune sœur adorée à qui l'on rend les caresses et la protection du père qui n'est plus !

Qu'était-il, ce Beldemonio, pour avoir de semblables pensées ? Vous eussiez fouillé à ce moment sa conscience, vous n'y eussiez rien trouvé que délicatesse exquise et pureté infinie... Ses yeux ne pouvaient pas se détacher de la morte.

Avez-vous vu cette chose si belle et si navrante : la vierge aux lèvres blanches que vient de quitter le dernier soupir ? Avez-vous vu ces grands cheveux où se baigne la pâleur du visage? ces yeux fermés par la main pieuse et amie ? Dans l'art moderne, il y a une œuvre terrible et sublime par l'idée. C'est Tintoret peignant sa fille morte. La toile est belle. Peu importe la toile : fermez les yeux, et vous verrez la tenaille de fer qui déchire le cœur de cet homme !

Un père ! celui qui la veille était si heureux et si orgueilleux ! Le tronc d'où partait cette branche, la tige qui portait cette fleur ! un père !

Dans ces veines froides, il y avait du sang : c'était son sang. Là, sous le voile affaissé qui couvre la poitrine, il y avait un cœur : c'était son cœur. Le père

aime les fils, mais la fille, le sourire, l'amour, la folie des pères!

Le voici, Tintoret; un vieillard, une tête robuste et sévère où se hérissent les cheveux gris. Ces cheveux disent :

— L'enfant que tu m'as prise, ô Dieu! n'aura point de sœur...

Le délice de ses heures de repos, c'était de regarder ces formes jeunes et chastes. Il les regarde encore, et c'est la dernière fois. Son œil farouche et sombre n'a point de larmes. Oh! non, les larmes manquent aux désespérés. Il regarde. Il s'est donné la tâche de chercher dans ce trépas les souvenirs, les reflets de la vie. Il regarde. Il a honte et terreur. Ce travail de Titan l'écrase, et je ne sais quelle amère volupté l'attache et le retient.

Tout seul qu'il est en face de ce lit funèbre, le rêve le prend : un délire triste et calme. Son pinceau ne va plus. Il regarde toujours.

— Seigneur! vous qui fîtes des miracles! Seigneur plein de clémence et de bonté, le sang ne pourrait-il monter de nouveau à ces joues livides? le sourire ne pourrait-il pas renaître autour de ces lèvres décolorées? Seigneur! Seigneur! ce cœur immobile pourrait battre encore par vous!

Qui dira le cantique de cette fièvre muette, de cette démence immobile? Et qui dira aussi l'angoisse du réveil?...

Mais l'heure marche et la mort va vite dans son labeur de destruction. Le modèle va échapper au peintre. Vieillard, à tes pinceaux! tu n'as pas le temps de gémir!...

L'heure sonna au beffroi du Castello-Vecchio, onze

heures de nuit. Beldemonio, rendu à lui-même, eut un vif tressaillement. Il jeta un regard tout autour de la chambre. Le papier déplié qui était sur la table frappa ses yeux. Il le saisit avidement, pensant trouver un nom, un indice... Auprès de la fenêtre, la clarté était suffisante pour qu'on pût lire. Beldemonio lut :

« Père chéri, pardonnez-nous et priez pour nous. »

— Elle n'est pas seule ! s'écria-t-il en lui-même.

Et ses yeux cherchèrent l'autre victime.

Le coin où s'étendait le pauvre matelas était le plus obscur de la chambre. Cependant Beldemonio, prévenu, y découvrit dans l'ombre une forme couchée. Il s'élança. Un adolescent était là, roide et tout droit comme ces statues qui dorment sur la table des tombeaux du moyen âge. Beldemonio s'agenouilla près de lui. Ce visage était dans ses souvenirs. Tête noble, aux traits purs et un peu sévères.

Avait-il vu cet enfant, ou quelqu'un qui lui ressemblait ? Pendant qu'il interrogeait sa mémoire, un faible bruit se fit du côté de la couchette. C'était comme un soupir. Beldemonio s'élança. La main de la jeune fille avait changé de position. Il mit sa joue contre les lèvres bleuies de la morte, et il sentit un souffle... Mais si faible !

L'air venait maintenant dans la chambre ; la mortelle vapeur du charbon s'était peu à peu dissipée. Notre beau pêcheur joignit les mains, et sa prière monta vers Dieu ardemment. Il y avait longtemps peut-être que Dieu n'avait entendu la voix de cet homme.

Il attendait, retenant sa respiration. La jeune fille ne bougeait plus. Avait-il vu l'effort suprême, et recueilli le dernier soupir ?

A son tour, l'adolescent étendu sur le matelas eut un léger mouvement. C'était l'heure des secours ; on pouvait les sauver !

Beldemonio n'avait pas en ce moment d'autre pensée. Mais tout à coup, dans la nuit qui était redevenue silencieuse, une voix lointaine s'éleva, une voix qui rappela Beldemonio à lui-même, et le rejeta brusquement dans ce milieu étrange et ténébreux où se passait sa vie. C'était un son de cor qui partait de la vieille ville. Malgré l'éloignement, on pouvait saisir distinctement le motif de la fanfare, qui était le chant de Fioravante : *Amici, alliegre andiamo alla pena!* Il se dressa de son haut, et ses sourcils se froncèrent.

L'appel était importun, cette fois. L'idée de révolte naissait en lui contre le mystérieux esclavage de sa destinée. Mais ce ne fut qu'un instant. Son regard s'abaissa sur la couchette. C'était un regard pensif et changé. L'enthousiasme n'y brillait plus.

— Le premier venu, murmura-t-il, un enfant, une femme, peut porter ici les mêmes secours que moi... Et, là-bas, qui me remplacerait ?

Ses sourcils se froncèrent en même temps qu'un amer sourire venait à sa lèvre.

— Que me sont ceux-là ? reprit-il d'un accent bref et dur ; que leur dois-je?... La misère parle ici... Ce sont de ces désespoirs vulgaires qui se guérissent avec un peu d'or...

Il tira de son sein une bourse et la jeta sur la table. Pour un pêcheur, la bourse était trop belle. Elle sonna le plein en tombant.

Le cor lointain répéta sa fanfare, qui venait par-dessus les toits.

Vous souvenez-vous d'Athol, répondant avec impatience aux cloches du Corpo-Santo sonnant le glas anniversaire de Mario Monteleone ? Beldemonio frappa du pied et dit comme Athol :

— Je vous entends !... J'y vais !

Auprès de la couchette, sur une chaise, il y avait une broderie commencée, et, sous la broderie, des ciseaux. Beldemonio, en disant : « J'y vais ! » avait son plan fait et ne cherchait déjà plus la route à prendre. A l'aide des ciseaux, il abattit lestement sa moustache naissante, puis il décrocha la pauvre soutanelle qui pendait à un clou au-dessus du matelas. Il s'en revêtit ; il la boutonna du haut en bas. En un tour de main, il lissa ses beaux cheveux le long de ses tempes. Au troisième son du cor, il était prêt.

Avant de partir, il entr'ouvrit la fenêtre. Sa paupière se baissa en passant près de la couchette. Depuis qu'il voulait fuir, il n'osait plus regarder la jeune fille. Son cœur battait quand il franchit le seuil. Que lui étaient cependant ceux-là ? pour employer cette rude expression, choisie par lui-même. Car tout abandon se fait brutal à plaisir.

Ceux-là ne lui étaient rien ; mais, si quelqu'un lui eût dit : « Tu ne reverras jamais cette belle jeune fille, » peut-être aurait-il hésité à partir. Il s'enfuit sans lever les yeux sur la couchette. Il sentait qu'un lien voulait prendre son âme.

Dans le corridor qui régnait au devant de l'escalier, plusieurs portes s'ouvraient. Il tourna le bouton de la première venue et demanda :

— Y a-t-il quelqu'un ici ?

Un cri d'effroi lui répondit.

Il avait reconnu la voix d'une vieille femme.

— Qui que vous soyez, lui dit-il, levez-vous et allez dans la chambre voisine. On a besoin de vos soins, et voici votre salaire.

Deux ou trois pièces d'or tintèrent sur le carreau.

Beldemonio descendait déjà l'escalier. Mais, chose singulière dans un esprit aussi libre, nous dirions presque aussi despotique, Beldemonio ne menait plus où il voulait sa pensée. Le danger n'avait pas diminué : bien au contraire.

Point n'était besoin d'avoir, comme notre beau pêcheur, le génie de l'aventurier, pour deviner que la garnison de Castel-Vecchio, ayant inutilement battu les terrasses de toutes les demeures voisines, allait resserrer le blocus du pâté de maisons attenant à la forteresse.

Le fugitif n'avait pu s'échapper, voilà le fait certain. Donc, il était caché dans une des habitations environnantes. Donc, la surveillance devait redoubler, surtout dans la rue de Mantoue et ses impasses, qui devenaient une véritable ligne de circonvallation. Cette ligne, il fallait la percer, et, certes, ce n'était point une entreprise aisée.

Ce qui étonnait Beldemonio, ce qui l'effrayait presque, c'est qu'au lieu de se tendre vers ce but, son esprit revenait sur ses pas, et restait dans cette pauvre chambre où les deux enfants avaient essayé de mourir. Jusqu'alors, il lui avait toujours suffi d'un seul effort pour secouer les préoccupations les plus tyranniques. Aujourd'hui, la préoccupation était plus forte que sa volonté. Il se disait :

— Je les aurais sauvés, moi, je le sens ! j'en suis sûr... Un autre fera-t-il ce que j'aurais fait?

Il voyait sans cesse la blanche et pâle figure de la jeune fille. Il pleurait.

— J'aurais eu son premier sourire!...

Et, quand les traits de l'adolescent se représentaient à son souvenir, il se demandait :

— Où donc ai-je vu ce visage?... Était-ce celui d'un vivant ou d'un mort?

Sa mémoire n'avait point de réponse précise à cette question ; mais il y avait du deuil dans ces vagues ressouvenances, et il associait l'idée du jeune inconnu à je ne sais quelle noble et austère silhouette de vieillard... Ce n'était pas sa bouche, cette fois, c'était son cœur qui criait : « Je reviendrai! je reviendrai! »

Il fallut bien pourtant que sa rêverie prît fin.

— Vous ne pourrez pas passer, mon jeune saint! lui dit une voix douce encore, sur le palier du premier étage.

Il avait pris le gros livre de prières en même temps que la soutanelle. Un regard oblique lui montra une femme entre deux âges qui se tenait sur le pas de sa porte en déshabillé de nuit. Il ne savait pas du tout comment le jeune saint dont il remplissait le rôle se comportait d'ordinaire avec cette voisine respectable, dont le caractère semblait plein d'aménité. Il baissa la tête, tenant son livre à deux mains, et s'apprêtait à murmurer quelque pieux salut, lorsque la dame grommela :

— Vous verrez que nous ne connaîtrons jamais la couleur de ses paroles!

Ceci était un renseignement tout à fait précieux. Évidemment, le jeune saint n'avait jamais parlé à la dame entre deux âges, qui était rondelette et bien conservée.

Beldemonio, profitant de cet aveu, s'inclina profondément, et passa d'un air modeste en tenant son gros livre comme un corps saint.

— Dieu vous bénisse, mon pauvre monsieur Julien! dit la voisine avec une nuance d'aigreur; ne m'oubliez pas dans vos prières!

Puis elle ajouta, de manière à être entendue :

— C'est trop innocent, aussi, un agneau pareil!

Beldemonio ne se souvenait point qu'on lui eût reproché jamais l'excès de sa candeur.

Il entendait grand bruit et grand mouvement dans le vestibule au-dessous de lui. Tous les domestiques de la maison et une partie des petits locataires étaient rassemblés là, causant, épiloguant, discutant. Chacun avait vu les torches s'allumer sur la balustrade, et les soldats passer sur le toit comme des fantômes.

Deux opinions, parmi plus de trois cents qui se produisirent, paraissaient mériter quelque créance. La première, c'est que le prisonnier, après avoir étranglé son geôlier, assassiné la sentinelle d'un coup de pistolet (on l'avait entendu), et passé sur le corps à toute la garnison, avait franchi le rempart, les terrasses, la rue, et courait déjà dans la montagne. Quoi de surprenant, si c'était le Porporato?

La seconde, c'est que les compagnons du silence, au nombre de plusieurs centaines, avaient escaladé les terrasses et tenaient en échec la garnison. Une bataille rangée était imminente. Il y avait des deux côtés une nombreuse artillerie.

Ce qu'on ne peut rendre, c'est l'animation extravagante avec laquelle le vrai Napolitain débite ces fariboles. Hommes et femmes parlaient tous à la fois, soutenant leur dire avec des serments redoutables, et pro-

posant à tout bout de champ de perdre, s'ils mentaient, toute espérance de salut éternel !

Il est possible, à la rigueur, de figurer en écrivant le prodigieux baragouin de nos amis et voisins les Anglais polyglottes ; il est facile d'exprimer le sourd et fatigant accent des Allemands ; on peut même faire comprendre l'emphatique déclamation de ces vingt millions d'âmes, qui semblent vendre perpétuellement du vulnéraire suisse, et qui s'appellent des Espagnols ; mais la volubilité napolitaine est insaisissable et intraduisible.

Dès qu'on aperçut le *jeune saint*, comme on appelait dans la maison celui dont Beldemonio avait dérobé la soutanelle et le livre d'église, le roulement des langues s'arrêta. Il demeurait dans les combles, le jeune saint. Il avait dû voir quelque chose.

La cour, éclairée seulement par les torches posées sur les balustrades à soixante ou quatre-vingts pieds de hauteur, était fort sombre. Ce fut heureux pour Beldemonio, qui n'avait rien trouvé, en fait de coiffure, pour cacher son visage et ses cheveux.

Il était, du reste, mince et fort élancé ; la soutanelle du jeune saint lui allait comme un gant. La façon dont il avait arrangé ses cheveux, modestement aplatis sur les tempes, l'absence de ses moustaches, sa démarche timide et discrète, tout dans ces demi-ténèbres et au milieu du trouble qui tenait la maison éveillée, tout prêtait à l'illusion. Il eût suffi du moindre soupçon pour que la supercherie fût découverte ; mais personne n'eut de soupçon.

Quelques-uns ayant demandé par manière d'acquit :

— Où donc l'*abbatello* va-t-il si tard ?

Fortunata Coccoli, *conservatrice* de la maison, ré-

pondit avec cette fierté qui distingue par tous pays la classe honorable et redoutée des portières :

— Ne savez-vous pas bien que, chaque soir, ce doux ange va veiller les malades à l'hôpital des pauvres ?...

— Oh ! le chérubin d'amour ! fut-il crié de toutes parts.

— Nous dira-t-il s'il a vu quelque chose là-haut ?

— Il y a une torche vis-à-vis de sa fenêtre.

— Et la petite sœur?... n'a-t-elle donc pas crainte de rester seule ainsi la nuit ?

Le jeune saint passa rapidement et sans répondre au travers des groupes. Il savait par la voisine entre deux âges que son sosie n'était point bavard. Il savait encore autre chose : son sosie allait, tous les soirs, veiller les malades à l'hôpital des pauvres.

Fortunata Coccoli, s'adressant au public, dit :

— Croirait-on que vous êtes des personnes raisonnables? Je vous le demande sans manquer à la politesse!... Étourdir ainsi un jeune homme de son état !... Sollicitez plutôt sa bénédiction, pécheresses et pécheurs que vous êtes !

— Fratellino ! fit aussitôt l'assemblée obéissante, bénissez-nous un petit peu en passant !

Beldemonio se retourna à demi et dessina une timide bénédiction en murmurant à part lui :

— Que Dieu me pardonne ! je n'ai point l'intention de railler les choses saintes.

— Ah ! dirent toutes les locataires, qu'il bénit bien ! Ce sera un cœur !

Et Fortunata Coccoli, toujours prête à morigéner ses administrés :

— En voilà assez !... ne lui donnez point d'orgueil.

Elle suivit le jeune saint pour lui ouvrir la porte cochère.

— Un mot pour moi dans vos *oremus*, agneau de Dieu, lui glissa-t-elle à l'oreille. J'ai pris quatre numéros au *lotto reale* (loterie royale)... Si la vénérée mère du Christ me faisait sortir un quaterne, je ferais un joli don à ma paroisse... sans vous oublier, mon séraphin!

Beldemonio était dehors.

La porte cochère s'ouvrait, comme nous l'avons dit, sur ce cul-de-sac de la rue de Mantoue, où l'échelle avait d'abord été dressée pour l'escalade, avant la mésaventure du bon soldat du régiment de Buffalo.

Les choses avaient bien changé depuis une heure. L'impasse et la rue de Mantoue étaient pleines de soudards. Aux premiers pas que fit Beldemonio après la porte refermée, une baïonnette menaça sa poitrine.

— *On bâse bas!* lui dit en italien de Fribourg un grand diable de garde suisse, qui s'appelait Max Schœffer, à l'exemple de tous ses camarades.

Les Suisses savent dire : *On bâse bas!* dans toutes les langues.

— Seigneur, lui repartit humblement Beldemonio, je me rends à mon devoir.

— *Ché gonnais bas tévoir!* prononça le fils des beaux vallons de l'Helvétie; *on bâse bas!*

Comme le premier Schœffer avait élevé la voix, plusieurs autres Max s'approchèrent gravement et lentement, roides comme des piquets. Un officier était parmi eux.

— Seigneur, lui dit Beldemonio, on m'attend à l'hôpital des pauvres, où je veille d'ordinaire les malades.

— *L'hôbidal tes baufres!* répéta l'officier Schœffer.

Quelques Max firent comme lui en disant :

— *L'hôbidal tes baufres.*

Sur quoi, l'officier les regarda et donna cet ordre :

— *Daisez-fus!*

Tous les Max mirent incontinent une main au front, l'autre à la ceinture de la culotte.

Schœffer, l'officier, s'approcha du jeune saint et l'examina avec beaucoup d'attention. Cela fait, il eut un bon gros rire bernois, accompagné de ce dandinement qui a fait donner les armoiries que vous savez à l'illustre cité de Berne.

— *Fus ète ein pête!* prononça-t-il sentencieusement en s'adressant au premier Max qui était cause de tout ceci. *Fus foyez bas gué z'est ein zâgrisdain?*

Il rit encore; les autres Schœffer rirent plus fort que lui.

— *Margez!* continua-t-il en poussant le jeune saint devant lui! *guand fus esgâlaterez les mirailles, fus, ché fus tônnerai tes brines té reine Glaute!*

Tous les Max en chœurs :

— *Trôle te liédenant Schèvre! fui! fui! quand il esgâlatera les miraiIles, on lui tonnera tes brines te reine Glaute!*

Éclat de rire général.

Beldemonio, sans se presser, d'un pas honnête et discret, traversa la piazetta Grande. Dès qu'il fut dans le vicoletto Raffo, il prit sa course, déboutonnant la soutanelle, qu'il jeta sous une porte. Au bout de la ruelle, il appliqua le manche de son poignard à ses lèvres, et un coup de sifflet sourd retentit. Un coup de sifflet pareil se fit entendre au détour de la strada-Me-

dina. Puis la jeune fille déguisée en garçon s'élança hors d'un sotto-portico, où toutes les lumières étaient éteintes.

— Nous sommes cinq cents là dedans, dit-elle ; nous allions attaquer... Que faut-il faire?

— Où est ma voiture? demanda Beldemonio au lieu de répondre.

— Au Monte-Oliveto... Que faut-il-il faire ?

Beldemonio se prit à marcher à grands pas vers l'endroit indiqué. Un *calesso* élégant et léger, attelé de deux magnifiques chevaux, stationnait derrière le chevet de l'église. Beldemonio y monta.

La jeune fille, à la portière, répéta pour la troisième fois :

— Que faut-il faire ?

Beldemonio prit sa main et l'effleura de ses lèvres en disant :

— Merci, Fiamma !

Elle devint toute rouge de plaisir. Beldemonio ajouta :

— Dans une heure, il faut que Matilda Farnèse soit à Naples et prête à me suivre.

— La princesse Farnèse sera prête dans une heure, répliqua la jeune fille ; après ?

— Après, tu t'habilleras en duchesse, petite Fiamma, et tu iras m'attendre au bal du palais Doria.

— Danserons-nous? demanda la jeune fille.

Beldemonio sourit.

— Que la comtesse te trouve près d'elle à son réveil, dit-il.

— Et les autres?... demanda encore Fiamma.

— Qu'ils rentrent chacun chez soi, sauf les gens de

veille autour du palais Doria... Et que tout soit prêt au point du jour !

De la main, il envoya un baiser à la jeune fille. Puis, se penchant et parlant au cocher :

— Est-ce toi, Ruggieri?

— Oui, seigneur.

— Tu vas prendre la rue des Tribunaux jusqu'à la porte de Capoue, sortir de la ville, rentrer par la porte Notarea, et descendre à la piazza del Mercato, à la maison de Johann Spurzheim.

— Oui, seigneur.

Le fouet claqua; les chevaux partirent au galop.

A l'instant où le *calesso* courait déjà sur la dalle sourde, un homme sortit de l'ombre de l'église et sauta d'un seul bond sur le train de derrière, où il se tint en équilibre, sifflant un joyeux air des montagnes.

DEUXIÈME PARTIE

LE CABINET DU DIRECTEUR

I

BARBE DE MONTELEONE

C'était le soir de ce même jour du mois de février 1823. Trois fenêtres étaient éclairées faiblement dans une grande maison de la piazza del Mercato, située à l'extrémité orientale de Naples, tout près de l'endroit où est maintenant la station commune des chemins de fer de Capoue et de Castellamare. C'était l'hôtel ou le palais du seigneur Johann Spurzheim, Autrichien de naissance, directeur de la police royale. Un bureau de police occupait presque tout le rez-de-chaussée. La famille du directeur habitait le premier. L'une des fenêtres éclairées était celle de la chambre à coucher du seigneur Johann Spurzheim ; les deux autres appartenaient à un salon où sa femme était en conférence avec le docteur Pier Falcone, jeune médecin illustre déjà par son savoir.

Il y avait peu de temps que Johann Spurzheim était à Naples : trois mois, à peu près. On ignorait profondément son passé, ainsi que les motifs de la haute confiance que la cour lui avait tout de suite accordée. Mais personne ne pouvait dire que cette confiance n'eût point été justifiée. Il n'y avait qu'une voix là-dessus. Le nouveau directeur de la police était un homme habile et

probe. Ceux qui le détestaient, et il avait beaucoup d'ennemis, cherchaient en vain le joint pour l'accuser.

Neuf heures venaient de sonner à l'horloge de Santa-Maria del Carmine au moment où nous entrons dans la chambre à coucher de Johann Spurzheim. C'était l'instant précisément où l'animation atteignait son comble dans la strada di Porto. Mais, sur la place du Marché, entre l'hôtel et l'église, tout était calme, presque désert. Les boutiques se fermaient déjà, les habitants de ce quartier, trop éloigné du centre, ont l'habitude d'aller chercher ailleurs leurs délassements et leurs plaisirs.

La chambre était simple jusqu'à l'austérité, très-haute d'étage, et tendue d'étoffes de couleur sombre. Une seule lampe l'éclairait. Le directeur de la police royale était couché sur son lit, la tête appuyée sur un seul oreiller de crin ; car il affectait en toutes choses les formes stoïques. On voyait, à la lumière de la lampe, ses traits pâles et amaigris, mais dont le dessein annonçait une vive intelligence.

Il y a des figures qu'on n'oublie point, ne les eût-on vues qu'une fois. Nous eussions reconnu du premier coup d'œil dans ce malade, dans ce mourant, dirions-nous volontiers, car il semblait n'avoir plus que le souffle, nous aurions reconnu ce voyageur rébarbatif et taciturne de la carrozza de Battista Giubetti. L'homme au bonnet de soie noire, M. David, celui qui occupait à lui tout seul les deux premières places de l'intérieur, et qui avait fait semblant de dormir pendant que notre séminariste Julien causait avec sa petite sœur Céleste ; celui encore qui avait commandé à Battista au nom du *charbon et du fer ;* celui enfin qui avait dénoncé aux contrebandiers réunis dans leur repaire, à droite de la route, sous le couvent del Corpo-Santo, le départ de

Palerme de Lorédan Doria et de la comtesse Angélie.

L'histoire cite parmi les hauts dignitaires de la police des hommes de tête et de cœur, de véritables chevaliers qui, combattant le mal corps à corps, allaient jusqu'à pénétrer dans les mystérieuses retraites des ennemis de la société pour les frapper plus sûrement. En Italie, Azeglio se fit carbonaro ; en Angleterre, le fameux Templeton devint le complice apparent de Wat-Tyler. Peut-être Johann Spurzheim était-il un de ces hommes. Du moins l'avons-nous vu dans la crypte du Corpo-Santo, autour du cadavre sans sépulture de Mario, comte de Monteleone, au milieu des chevaliers du silence. Le lecteur l'avait deviné sous le masque, malgré ce nom de Heimer ajouté à son prénom de David. C'était lui, le confident et le secrétaire du premier grand-maître...

D'autres fois, le contraire arrive. Le conjuré imprudent et hardi, par un de ces mille hasards qui sont la vie, peut arriver tout à coup au pouvoir et dominer cette même société qu'il attaquait. Deux chemins sont ouverts devant lui, en ce cas : renier son passé ou poursuivre son œuvre. La suite nous apprendra quel était à cet égard la religion du *cavaliere ferraio* David Heimer, devenu le seigneur directeur Johann Spurzheim. Nous saurons plus tard pour qui ou contre qui il combattait. Ce qui est sûr, c'est qu'à cette heure vous l'auriez jugé incapable de combattre personne.

Ses yeux étaient fermés ; ses lèvres blêmes, entr'ouvertes péniblement, semblaient chercher le souffle qui allait fuyant. Ses joues creuses et hâves s'estompaient de noir aux alentours des paupières. Tout son corps gardait une immobilité morne. Il ne dormait pas cependant, car, de temps à autre, un tressaillement brusque

agitait le coin de sa bouche et plissait les rides de ses tempes. On eût dit, en vérité, s'il ne faisait pas un rêve, qu'il écoutait des sons lointains et mystérieux qu'un homme en santé n'aurait pu percevoir. On eût dit que l'entretien de deux personnages invisibles arrivait jusqu'à lui. L'agonie a souvent de ces silencieux délires. Et certains prétendent qu'une subtilité prodigieuse de l'ouïe est le dernier privilége de ceux qui vont mourir.

Il n'y avait personne dans sa chambre en ce moment, et aucun brui de voix ne se faisait entendre au dehors. Les deux personnes les plus voisines de Spurzheim étaient Barbe de Monteleone, sa femme, et le jeune docteur Pier Falcone. Mais, entre la chambre à coucher et le salon, il y avait deux portes et un corridor. Sur la table de nuit, quelques fioles et des verres reposaient en désordre parmi des papiers épars et des livres. On voyait que cet homme, plein d'une pensée active et n'ayant de brisé que le corps, s'était acharné au travail jusqu'à la dernière heure.

Sous la couverture passait la tête noire et gaie d'un de ces charmants petits animaux qui nous viennent d'Angleterre, et à qui leur royale origine a fait donner le nom de *king's-charles*. Une manie, dirions-nous, si ce Johann Spurzheim eût été capable d'enfantillage. Mais, nous en prévenons le lecteur à l'avance, il faut le ranger parmi ceux qui ne font rien au hasard. Si la tête noire, éveillée et mignonne s'apercevait sous la couverture, c'est que, pour le seigneur Johann Spurzheim, il était utile ou nécessaire que la tête noire fût là.

Nous dirons la même chose pour un autre objet qui se voyait à côté de lui, auprès de l'oreiller, dans la ruelle. Cela ressemblait au pavillon d'un de ces petits cors que les nains des romans de chevalerie por-

taient suspendus à leur cou ; quatre pouces de diamètre environ. Cela était en ivoire. Un cordon assez gros, une sorte de tuyau plutôt, très-flexible, s'y fixait, et cachait son extrémité opposée dans une armoire d'un demi-pied carré d'ouverture, dont la porte était ouverte. Cette porte n'avait ni serrure, ni clef, ni bouton..

Dans le salon voisin, auprès d'une cheminée, luxe fort inusité à Naples, Barbe de Monteleone, femme du seigneur directeur, était assise les pieds au feu. Le docteur Pier Falcone restait debout devant elle.

Barbe de Monteleone avait maintenant une quarantaine d'années. Sa figure était belle, mais trop grande pour son corps, comme il arrive aux personnes déformées en naissant. Ce défaut était à peine sensible lorsqu'elle restait assise, son buste ayant une suffisante longueur. Quant à la difformité fort apparente que Barbe portait par derrière, et qui était une bosse, puisqu'il faut prononcer le mot, vous eussiez pu passer des heures entières dans son salon sans la découvrir. Barbe avait un fauteuil à dos concave et s'y renversait avec une certaine grâce de grande dame. Elle ne se levait jamais pour recevoir personne. Un long exercice lui avait donné si bien l'habitude de cette pose nonchalante et renversée, qu'elle y gardait la parfaite liberté de ses mouvements.

Dans cette attitude, on ne voyait réellement que le devant de sa taille, ceci regardait sa couturière, et la noble régularité de ses traits encadrés dans une chevelure noire de toute beauté. Au fond, ce stratagème coquet n'empêchait point Naples tout entier de savoir que Barbe de Monteleone était bossue, mais il permettait, du moins Barbe le croyait, d'oublier parfois cette

terrible vérité en face d'un très beau visage et d'un entretien plein de charme.

Barbe, en effet, n'avait point de rivale à la cour de Naples pour l'esprit, pour l'éloquence et pour la science. Ce grand front, supérieurement modelé, annonçait une intelligence vaste et hardie; cet œil noir, aigu, profond, disait les subtilités d'un esprit présent et toujours prêt à la lutte.

Elle avait été de bonne heure dans une position dépendante. Quoiqu'elle fût de race princière, la mort de ses parents et le manque absolu de fortune l'avaient mise à la charge de son cousin Mario Monteleone. Le premier aiguillon qui excita son effort intellectuel, ce fut l'ambition d'être comtesse de Monteleone.

Mario l'avait vue grandir près de lui. Mario l'aimait comme si elle eût été sa jeune sœur. Parmi l'entourage de Mario, son intelligence et sa science la faisaient reine. Elle espéra longtemps que l'admiration de son cousin se changerait en un sentiment plus tendre. Elle espéra en vain. Il y a une route qui ne conduit point à l'amour, c'est celle de l'admiration.

Barbe n'était point née méchante. Nous l'avons déjà dit, la méchanceté absolue n'existe pas. C'est bien assez qu'il y ait l'intérêt et la passion. Barbe était ambitieuse à l'excès. Le mariage de son parent avec Maria des Amalfi mit l'enfer dans son cœur.

Il y avait un homme au Martorello qui la regardait d'en bas.

Barbe se crut adorée. Elle se dit :

— « Cet homme sera mon esclave; j'ai besoin d'un esclave, j'ai besoin d'un instrument, cet homme sera mon instrument.

Cet homme avait nom David Heimer. Il possédait

toute la confiance de Mario Monteleone. Barbe fit alliance avec lui. Plus tard, elle l'épousa. Mais il se trouva que David Heimer était aussi fort pour le moins que Barbe de Monteleone elle-même.

Ce fut un étrange ménage. S'il y eut lutte, elle ne dura point. Au premier choc, ils se jugèrent et firent trêve. Ainsi agissaient les preux quand les deux lances, volant en éclats, laissaient la joute incertaine.

Ces deux êtres, réunis dans une même pensée d'ambition, ne se détestaient point comme c'est la coutume. Il y avait entre eux une sorte d'amitié née de la parfaite communauté de sentiment. Ils s'estimaient pourrait-on dire. Et, comme la défiance la plus endurcie ne veille pas toujours, la foi mutuelle était venue peu à peu entre eux. Ils croyaient l'un à l'autre. Ceci d'autant plus fortement qu'ils se regardaient chacun de son côté comme plus difficile à tromper.

L'œuvre qu'ils poursuivaient en commun étaient ardue. David Heimer, que nous appellerons désormais du nom qu'il s'était choisi, le seigneur Johann Spurzheim, consultait fidèlement sa femme et Barbe Spurzheim mettait au service de son mari tout ce qu'elle avait de finesse, de clairvoyance et de prudence. C'était une ligue étroite et loyale des deux parts, autant qu'il peut y avoir de loyauté en des âmes semblables. Nous devons dire aussi qu'à la cour et dans toute la ville, on citait Barbe Spurzheim pour les soins assidus qu'elle prodiguait à son époux malade.

Il y avait environ dix minutes qu'ils étaient là vis-à-vis l'un de l'autre, Barbe et le jeune docteur Pier Falcone. Auprès de Barbe, un in-folio ouvert était supporté par un massif pupître à pied. L'in-folio était écrit en langue latine que Barbe lisait couramment.

Au delà du pupître un guéridon en bois d'ébène soutenait une petite sphère céleste et des livres en quantité, tous de physionomie respectable. Un peu plus loin, se trouvait un orgue avec un cahier de musique ouvert à la troisième fugue de Sébastien Bach. De l'autre côté du salon, deux chevalets supportant, le premier, une toile de Tommaso des Stéphanie, contemporain de Cimabue, sous Charles d'Anjou, l'autre, un tableau ébauché par Barbe elle-même. La cheminée en marbre rouge, de style florentin. avait une garniture antique et d'une simplicité sévère. Deux énormes amphores, en pâte étrusque, en flanquaient les extrémités. Autour des boiseries pendaient six tableaux du Zingaro (Antonio Solario) et de ses élèves les frères Donzelli. L'un d'eux, attribué à Donzelli le jeune, représentait la mort de Lazare.

Les yeux de Barbe Spurzheim et du docteur Pier Falcone se fixaient en même temps sur cette dernière toile. Il y avait silence. Au bout de quelques secondes, le regard de Barbe quitta le tableau pour se porter sur le docteur.

C'était un homme de vingt-huit ans, de grande taille, mais trop grêle et voûtée légèrement. Ses traits, d'une excessive pâleur, avaient de la beauté. Ses yeux noirs n'exprimaient rien en ce moment, sinon l'immobilité de la pensée. Deux ou trois rides précoces sillonnaient son front, où déjà les cheveux se plantaient rares et comme brûlés. Ce pouvait être un penseur. Ce devait être un oseur. C'était, à n'en point douter, un homme de grands besoins et de grands désirs. En le regardant, Barbe fronça le sourcil

— Il est trop jeune!... murmura-t-elle en elle-même.

Puis, la prunelle du docteur ayant heurté la sienne, elle reprit, comme pour expliquer le mouvement involontaire de sa physionomie :

— J'ai cru longtemps que les peintres de l'ancienne école savaient rendre l'agonie... Je me trompais.

— Cependant, répliqua Pier Falcone, l'agonie de ce Lazare...

— Justement ! interrompit Barbe.

— Vous ne la trouvez pas assez horrible ?...

— Trop et trop peu... En deçà et au delà... Les maîtres qui sont venus plus tard ont embelli la mort... ceux-ci la contournent et la convulsionnent... Johann Spurzheim n'est pas fait comme cela.

Pier Falcone baissa les yeux, tant ces paroles furent prononcées avec un calme effrayant. Barbe vit cela, sourit, et reprit en choisissant une pastille contre la toux dans une riche bonbonnière d'or :

— Si vous pouviez répondre de sauver mon mari, docteur, votre fortune serait faite !

— Vous savez bien, madame, repartit Pier Falcone, que cela m'est impossible.

— Qu'est donc la science ?... murmura Barbe avec édain.

Puis elle ajouta, en comprimant d'autorité la toux qui voulait venir :

— Je donnerais cinquante mille ducats à qui me dirait : « Johann Spurzheim vivra ! »

— Celui-là mentirait, madame.

Barbe appuya ses deux mains contre sa poitrine, aplatissant d'un effort convulsif les mensonges de sa couturière.

— Oh ! cette toux ! fit-elle ; il y a des instants où il semble qu'un charbon ardent s'éteint dans mes pou-

mons... d'autres où je crois sentir un lourd tampon qui remonte et m'étouffe... Docteur, docteur, suis-je donc, moi aussi, condamnée?...

— Vous pensez trop, repartit le médecin.

— Et la pensée me tue?

Pier Falcone eut un sourire.

— Si vous me proposiez cinquante mille ducats pour répondre de vous, madame..., commença-t-il.

— Vous consentiriez? s'écria vivement la directrice.

— Je mettrais ma tête pour enjeu! acheva Pier Falcone d'une voix ferme.

Barbe lui tendit la main. Elle l'avait froide et humide.

— Prenez une autre pastille, lui dit le docteur, vous allez avoir une quinte.

Mais la pastille n'y fit rien. La poitrine de Barbe se souleva tout à coup, tandis qu'un rouge vif teintait la pâleur de ses joues. Elle eut une toux lente, déchirante, douloureuse à entendre. Son mouchoir brodé qu'elle approcha de sa bouche, se teignit de sang.

Le visage du jeune médecin resta impassible. Barbe lui montra en silence la large tache rouge. Il haussa les épaules.

— Voulez-vous me croire, oui ou non? dit-il. On ne guérit pas les poitrinaires, et je vous promets de vous guérir.

Elle but une gorgée d'eau et resta immobile. Un instant, ses yeux furent voilés et comme hagards. Mais tout à coup le rayon se ralluma sous sa paupière.

— Me voilà bien, dit-elle, très-bien... Plût à Dieu que mon mari fût ainsi!... Répondez-moi, docteur, sur votre conscience: il n'y a aucun moyen humain de le sauver?

— Aucun, madame.

Barbe baissa les yeux et sembla hésiter.

— Et..., reprit-elle d'une voix changée, cela durera-t-il longtemps?

Pier Falcone crut avoir mal entendu.

Comme la réponse ne venait point, Barbe releva la tête. Elle regarda le docteur en face et répéta :

— Je veux savoir si cela durera longtemps !

— Cela, quoi, madame? balbutia le médecin.

— La vie de Johann Spurzheim, mon mari, prononça Barbe distinctement.

— Mais, madame...

— Je veux le savoir !

— La science ne peut préciser...

— Huit jours?... interrompit la directrice.

— Il est impossible d'affirmer...

— Quinze jours?...

— En vérité, madame, fit Pier Falcone, une pareille question...

— J'ai des motifs pour vous la faire, docteur, interrompit madame Spurzheim ; je suis sûre que vous ne pensez pas qu'il puisse aller encore un mois?

— Non, madame, répondit cette fois Pier Falcone, je ne le pense pas.

Elle baissa les yeux de nouveau, en murmurant ces mots prononcés déjà :

— Il est trop jeune !

— Asseyez-vous là ! reprit-elle brusquement.

Sa main blanche et longue lui montrait un siége avec autorité. Le docteur s'assit. Barbe ferma les yeux et dit après une minute de silence :

— Réfléchissez bien avant de me répondre ; ce que je vais vous proposer est sérieux ; j'y ai songé mûrement... Docteur Pier Falcone, voulez-vons que je sois votre femme?

II

FEMME FORTE

C'était une bonne précaution que d'avoir forcé le docteur à prendre un siége. Cela l'empêcha de tomber à la renverse. Il voulut parler, madame Spurzheim lui ferma la bouche d'un geste impérieux.

— Je vous ai dit de réfléchir, monsieur ! prononça-t-elle avec sévérité ; vous n'avez pas encore eu le temps !

Elle rapprocha son fauteuil d'un mouvement libre et naturel. Son visage était toujours parfaitement calme.

— Pendant que vous réfléchirez, reprit-elle en baissant la voix, je parlerai... Écoutez-moi avec attention... quand j'aurai dit, vous pourrez me répondre en toute connaissance de cause.

» Vous êtes jeune ; mais vous êtes ambitieux et, je crois, audacieux... Je n'ai point d'amour pour vous... ce que je vous propose, c'est un titre de comte avec la fortune d'un roi...

Les paupières du docteur s'entrouvrirent. Il glissa vers elle un regard défiant, il la crut folle.

— Non, non, dit-elle avec un sourire et répondant à ce regard ; non, je ne suis pas folle... Vous vous demandez, je le vois bien : « Comment pourrait-elle donner un titre de comte et une fortune royale, elle qui n'a ni l'un ni l'autre ?... »

— Je sais que vous êtes riche..., voulut interrompre Pier Falcone.

— Misère! s'écria-t-elle en s'animant tout à coup; riche, moi?... Décuplez ce que j'ai.. Centuplez... Centuplez dix fois, et vous serez en deçà de la vérité... La fortune dont je vous parle est immense?...

— Mais de quelle fortune parlez-vous? murmura le docteur ému malgré lui.

— Je parle de la fortune des Doria, ajoutée à la fortune des anciens comtes de Monteleone.

Le front du médecin brilla, parce qu'il y venait des gouttes de sueur.

— Ne m'interrompez plus, dit Barbe; c'est l'heure bientôt où mon mari s'éveille de son repos du soir... Il me faut votre réponse avant que nous ne nous séparions. Vous êtes compagnon du silence...

Malgré l'ordre récent de ne plus interrompre, Falcone ne put retenir un cri de terreur. Il ne faut point oublier que cette accusation était portée contre lui par la femme du directeur de la police royale, et dans sa propre maison.

— Madame! s'écria-t-il, sur mon salut...

— Bien, bien! l'arrêta-t-elle; vous êtes de Naples, les serments ne vous coûtent rien... Mon pauvre docteur, ceci est une folie de jeunesse : vous avez donné votre liberté à cette mystérieuse association, et, jusqu'à présent, l'association ne vous a rien rendu en échange... du moins, vous croyez cela, n'est-ce pas?

— Il est vrai..., balbutia le médecin.

— Triste chose que de se voir aux ordres de gens qui vous connaissent et que vous ne connaissez pas!... Vous avez regretté bien souvent...

— Oh! bien souvent, madame!

Barbe se prit à sourire et s'éventa légèrement avec son mouchoir.

— Falcone, dit-elle du bout des lèvres : *Le fer est fort et le charbon est noir...*

Il se leva tout droit, tant sa surprise était profonde.

— Je vous dispense des réponses de votre catéchisme, poursuivit-elle d'un ton léger ; je fais plus : je viens à votre aide tout de suite, car vous allez vous noyer dans les suppositions... croire, par exemple, que le seigneur Johann Spurzheim, mon mari, m'a révélé les secrets de la police royale, et que la police royale elle-même a découvert votre secret...

» La police royale n'a rien découvert, mon pauvre docteur... La confrérie du silence appartient à la police royale...

— Est-il possible !

— Disons mieux, il ne peut y avoir de supercherie entre nous : la police royale appartient à la confrérie du silence.

Les bras de Falcone tombèrent le long de ses flancs. Le sourire se fit plus railleur autour des lèvres minces de Barbe Spurzheim.

— Triste chose ! répéta-t-elle ; non point que l'association ait été stérile pour vous : elle ne l'est pour personne, ce serait sa mort... L'association vous a donné le semblant de luxe et de considération qui vous entoure... sans l'association, où serait votre clientèle ?...

— Je croyais..., fit le jeune médecin avec dépit.

— Sans doute ! interrompit Barbe ; on met cela toujours sur le compte de son propre talent... Je ne prétends pas que vous manquiez de talent, seigneur Pier Falcone... mais faites-moi la grâce de me dire qui manque de talent aujourd'hui ?... Jadis, le monde se composait ainsi : quelques lions de génie parmi le troupeau des moutons de Panurge... quelques pièces d'or dans

le tas des gros sous... Panurge trouverait encore des moutons; mais, avant de se jeter à l'eau, les drôles expliqueraient pourquoi... Quant aux lions, je crois que l'espèce en est perdue... Notre siècle, héritant cette fortune formée de pièces d'or et de gros sous, a fait la monnaie du tout, ce qui a produit un monceau de petites pièces blanches, carlins, tari, demi-piastres.. Là dedans, les ducats sont rares. Je n'y ai jamais trouvé, moi qui parle, qu'une seule pistole : elle était fausse!...

Juste à ce moment, dans le silence de la chambre à coucher du seigneur Johann Spurzheim, un éclat de rire sec et pénible éclata. C'était le moribond qui entrait tout à coup en gaieté! Pourquoi?... L'éclat de rire dura la moitié d'une seconde. Puis tout redevint immobile et muet. Barbe Spurzheim poursuivait :

— Vous avez du talent, Pier Falcone : vous aurais-je choisi sans cela?... Mais, si vous avez franchi le seuil de cette maison en qualité de médecin, c'est que vous aviez fait le serment du silence, c'est qu'on avait des vues sur vous, c'est enfin qu'il vous fallait une clientèle pour aborder le palais des comtes Doria-Doria... Vous avez donc reçu, plus vite et mieux que bien d'autres, votre salaire de compagnon. Ce n'est pas en cela que je vous plains.

» Vous n'avez encore rien fait : vous êtes payé; je vous range parmi nos débiteurs.

» Ce qui est triste, seigneur Falcone, c'est de se sentir esclave et d'aller à l'aveugle, sans savoir, sans connaître, poussé toujours par une volonté mystérieuse. Qui peut dire en quelle monnaie on exigera demain le payement de votre dette?

» Ce que je vous propose, c'est d'enlever le bandeau qui vous couvre les yeux et de faire la lumière dans votre nuit. Ce que je vous propose, c'est l'affranchisse-

ment, et plus, car, avec moi, d'esclave, vous allez devenir maître ! Vous ignorez tout, je puis tout vous apprendre. Je suis dame du silence et je suis la seule...

Elle ôta de son doigt medius un anneau d'or, orné de trois diamants formant le triangle. Cet anneau était semblable, sauf le métal, à celui de Mario Monteleone. Il portait la devise latine : *Agere, non loqui.*

Pier Falcone le prit, l'examina, lut les trois mots de la devise et le lui rendit. Tout cela en silence. Il obéissait à la lettre : il réfléchissait. Barbe le regardait d'un air content, comme un professeur qui approuve la conduite de son élève.

— Vous êtes jeune, reprit-elle, et c'est ce qui m'arrête depuis huit jours... car il y a huit jours que j'ai perdu tout espoir de conserver mon mari... Mais vous êtes prudent, je vous crois hardi... et je sais qu'un vain scrupule ne vous ferait pas reculer.

» Avant que vous vous soyez lié à moi d'une façon étroite et irrévocable, je ne peux pas vous dire tout ce qu'il vous faut savoir. Je puis seulement vous mettre à même de juger l'avenir que je vous réserve. Pour cela, il suffit de deux choses : vous faire connaître mon passé et celui de l'association.

» L'association fut fondée par un saint : vous avez entendu parler de Mario Monteleone, maître des *cavalieri ferraï*. Son but primitif fut de faire le bien, purement et simplement. Elle en eut un second après la mort de Mario Monteleone, deux, devrais-je dire : l'un apparent, l'autre caché.

» Le premier, ce fut la vengance du grand maître assassiné ; le second, ce fut la conquête. Le premier est un prétexte et un drapeau. Il sera longtemps notre force. L'autre serait atteint déjà, s'il y avait eu parmi nous un

homme, un lion, une de ces pièces d'or dont, hélas! on ne trouve plus que la menue monnaie! Mais je n'ai pas tout dit et il y eut une troisième phase que nous subissons encore aujourd'hui.

» Un homme vint à nous; un géant ou un fou, je ne sais. Celui-là, je ne le juge pas : je le déteste. C'est peut-être le lion. Si c'est le lion, nous le prendrons au piége.

» Il est beau comme un demi-dieu. Si j'étais jeune et belle, je voudrais ramper à ses genoux. Mais je le hais! je le hais!...

Elle prononça ce mot par deux fois avec une effrayante énergie.

— Celui-là, reprit-elle en baissant les yeux et la voix, tandis qu'un point ardent tachait la pâleur de ses joues, celui-là, par un coup de baguette magique, nous a faits ce que nous sommes .. Nous lui devrions tout, s'il n'avait agi pour lui... pour lui seul... Par lui, la ville est à nous... Nous entourons le trône...

» Mais ce qu'il veut pour lui, sans raison et sans droit, cet homme, je le veux pour moi. Je l'aurai. Il regarde au-dessus de lui sans cesse. Il ne verra pas le filet tendu à ses pieds. Je le briserai, j'en fais serment, non point parce qu'il est notre tyran et qu'il a le pied sur notre tête, mais parce que le bien qu'il convoite est mon bien, et qu'il veut me voler mon héritage. Cet héritage, je l'ai acheté avec du sang. J'y tiens...

» Pier Falcone, par ce que je te dis, juge si tu es à moi!

» Je vais te dire encore autre chose : avant de m'appeler Barbe Spurzheim, j'avais nom Barbe de Monteleone.

— Quoi!... s'ecria le jeune docteur, vous seriez...?

— Je suis la dernière du nom... Mario est mort sans enfants ; je suis l'unique héritière.

» Ne me demande pas d'explications, Pier Falcone ; tu n'en sais déjà que trop, et je ne sais plus, moi, si tu as encore le droit de réfléchir.

Le docteur s'approcha d'elle respectueusement, prit sa main et la baisa.

— Non, madame, dit-il, je n'en ai plus le droit... Je ne dirai pas que j'accepte : ce serait trop peu... Je me donne à vous avec transport !

Barbe fixa sur lui ses yeux demi-clos d'où sortait un rayon subtil et perçant.

— C'est bien parlé cela, seigneur Pier Falcone, murmura-t-elle ; vous êtes un homme adroit et sage...

— Madame...

— Très-adroit... très-sage... Vous serez capable de faire semblant de m'aimer, à l'occasion...

— Douteriez-vous ?...

— Je ne vous interdis pas cela, interrompit Barbe en souriant ; nous aurons, en temps et lieu, besoin d'une excuse aux yeux du monde... L'amour pourra seul nous la donner... Eh bien, vous serez un beau comte, Falcone !... Le monde imbécile et aveugle pourra se dire : « La vieille s'est éprise de ce jeune homme... »

Il y avait de la dureté, mais point d'amertume dans ces étranges paroles.

— La vieille prendra ses sûretés, poursuivit-elle en changeant de ton, pour que ce jeune homme ne soit jamais son maître, voilà tout.

La contenance du docteur était assurément difficile en face d'une semblable amoureuse. Il ne savait ni quelle attitude prendre, ni quelles paroles prononcer. Elle vint à son secours.

— Falcone, lui dit-elle en lui tendant la main avec une sorde de cordialité, vous aurez en moi une amie... Vous serez noble, riche, puissant... peut-être même heureux... Ne jouons jamais la comédie l'un vis-à-vis de l'autre... Soyons des alliés solides et sincères : rien de plus, rien de moins.

— Vous pouvez compter sur moi, madame, prononça résolûment le docteur, comme sur le plus fidèle serviteur.

— Nous verrons cela, répliqua-t-elle, plus tôt que vous ne pensez.

Elle lâcha sa main et se prit à rêver.

— Qu'ai-je encore à vous dire? murmura-t-elle. Peut-être vous demanderez-vous pourquoi j'ai caché à la cour de Ferdinand de Bourbon ce nom qui est à moi, ce nom de Monteleone que le roi eût entouré de tant de faveur... Car Mario, mon parent, était son meilleur ami... Je l'ai caché parce qu'il y a deux personnes vivantes entre moi et l'héritage de Mario... Le comte Lorédan Doria et la jeune comtesse Angélie...

Le front du docteur se rembrunit malgré lui.

— Devinez-vous déjà, poursuivit Barbe, qu'il nous faudra passer par un chemin où il y a du sang?

Et, comme Falcone pâlissait :

— Je ne les déteste point, ceux-là, reprit-elle; un beau seigneur!... une délicieuse enfant... Seulement, ils barrent notre route... Vous ne me dites plus rien, seigneur Pier Falcone?

— Madame..., balbutia celui-ci, je crains de comprendre.

— Ne craignez rien! comprenez, fit Barbe sèchement; cela est nécessaire... Je n'ai pas, du reste, l'intention de vous poser des énigmes... Je ne sais point

de mots capables de me brûler les lèvres en passant, et, quoi que j'aie à vous dire, je vous parlerai en bon italien... Je vous choisis pour époux aux lieu et place de Johann Spurzheim, que je regrette sincèrement... profondément... que je regretterai toujours, comprenez bien cela... parce que nous formions le couple à nous deux : mâle et femelle ; même vocation, même ambition, même cœur... Je vous choisis à son lieu et place pour que vous fassiez ce qu'il eût fait, et voici ce qu'il eût fait : il avait condamné trois têtes : le prince Coriolani, Lorédan Doria, Angélie Doria...

Les dents du docteur se choquèrent. Le calme de cette femme l'épouvantait.

— Condamnés ?... murmura-t-il. Comment ?

— Comme condamne le silence.

— Trois meurtres !...

— Vous autres médecins, seigneur Falcone, vous avez d'autres armes que nous... Je vous laisserai le choix.

Pour la seconde fois, sa poitrine se souleva, et ses joues devinrent livides autour de la tache rouge qui marquait sa pommette. Elle toussa. Tout un côté de son mouchoir se teignit de sang.

Comme Falcone s'approchait d'elle avec un verre d'eau où il venait de verser quelques gouttes du contenu d'une petite fiole qu'il avait tirée de son sein, elle le repoussa doucement. Elle souffrait horriblement, cela se voyait, mais elle souriait.

— Non... ah ! non... ! fit-elle d'un ton léger ; du moment que vous êtes mon futur, je vous casse aux gages... Vous n'êtes plus mon médecin.

Falcone, voyant dans ces paroles un soupçon, but d'un trait le verre qu'il lui destinait.

— Il n'y avait rien dans celui-là, dit Barbe avec froideur ; le fait est prouvé, mais je ne veux pas d'un médecin qui serait forcé de boire ainsi toutes mes potions.

Falcone s'inclina.

— Sans rancune, reprit-elle. Pour revenir à nos affaires, avez-vous tué parfois, seigneur Falcone?

Celui-ci fit un pas en arrière à cette inqualifiable question.

— En duel?... poursuivit Barbe; dans un cas de défense légitime?... malgré vous, enfin?...

— Jamais, madame, jamais! interrompit le docteur.

— Et pourtant, fit-elle comme en se parlant à elle-même, la science de Gall est d'une certitude mathématique!...

— Rêverie! s'écria Falcone.

Madame Spurzheim lui prit la main et l'attira jusqu'à elle.

— Baissez-vous, je vous prie, docteur, dit-elle.

Il obéit machinalement. Barbe promena ses longs et pâles doigts sur les protubérances postérieures de son crâne.

— Tâtez vous-même, fit-elle en lui désignant une place derrière l'oreille et un peu au-dessus ; Gall et notre homonyme le docteur Spurzheim appellent poliment cet organe *la destructivité*... Consolez-vous, seigneur Falcone : si vous n'avez pas encore tué, vous tuerez!

En disant cela, elle le couvrait d'un regard fixe et glacé. Pier Falcone ne soutint pas ce regard. Et, lorsqu'il entendit la voix de Barbe, il tressaillit comme un coupable.

— Vous avez tué, disait cette voix implacable et lente, non pas en duel... non pas dans un cas de légitime défense... non point par hasard et malgré vous... La science est vraie et vous mentez, Pier Falcone... Vous êtes un assassin !...

Il poussa un long gémissement, et se laissa choir dans un fauteuil, la tête couverte de ses mains.

Barbe Spurzheim se leva. Vous l'eussiez à peine reconnue, tant elle perdait à quitter sa bergère, cette place forte qui défendait sa taille contre le regard. Ce qu'il y avait en elle, quand elle était assise, de noblesse et de dignité, disparaissait dès qu'elle montrait à découvert les difformités de sa personne.

Elle était tout en buste. La disproportion entre la hauteur totale de son individu et l'énorme développement de sa tête sautaient aux yeux, quand elle renonçait à l'avantage de cette posture qui ne mettait en évidence que son torse. Elle allait cahotant sur ses jambes inégales et courtes ; ses hanches se déboîtaient à chaque pas. Le sentiment qu'elle avait inspiré changeait à cet aspect inattendu. La grande dame, tranformée en naine, perdait incontinent tout son prestige. Mais il ne faudrait pas s'y tromper, la sensation éprouvée n'était ni la pitié ni le ridicule. C'était la crainte. Il y avait de la fée malfaisante et cruelle dans cette bossue de quatre pieds de haut. Elle se montrait là sous sa vraie physionomie. Tout le reste était mise en scène, illusion et mensonge. Une fée ! c'était une fée ! La fée sinistre des beaux contes qui faisaient frissonner notre jeune âge, la fée terrible qui s'acharne au berceau des pauvres petits enfants. Rien qu'à la voir, on comprenait cette lugubre histoire de la postérité de Mario Monteleone.

Cette femme avait dû combiner de noirs projets dans l'ombre, sans faiblesse ni remords. Les larmes du père, les sanglots de la mère avaient dû glisser sur ce cœur d'acier. On comprenait également les mystérieuses terreurs qu'elle avait inspirées aux habitants du Martorello. Là-bas aussi, on l'appelait la fée. Chacun croyait que l'avenir n'avait point de secrets pour elle.

Quand on voyait, les nuits, sa fenêtre toujours éclairée dans la maison de Mario Monteleone, une étrange terreur prenait le passant attardé sur la route. Que faisait-elle à ces heures où les autres reposent? Quel était ce travail qui jamais n'avait de trêve? Elle savait tout, cette femme; elle était capable de tout! Les poëtes du merveilleux, Boïardo, le Berni, l'Arioste, ne créent pas toujours des géants quand ils veulent inspirer la terreur : les nains aussi sont terribles et font peur. Elle faisait peur, cette femme. Et l'homme qui l'avait épousée devait être le plus impur des scélérats.

— Falcone, dit-elle en s'arrêtant devant le docteur, dont le visage était toujours voilé, je savais cela... Je sais tout... Il faut qu'un homme soit à moi, bien à moi pour que je lui parle comme je vous ai parlé... Johann Spurzheim était à moi : c'est pour cela que je le regrette... Vous êtes à moi, Falcone : c'est pour cela que je vous dis: Regardez-moi; vous ne m'avez jamais vue.

Elle écarta elle-même les deux mains du docteur, dont l'œil se releva sur elle. Il baissa la tête après l'avoir regardée. Barbe disait vrai : il ne l'avait jamais vue; car il ne l'avait vue que dans son fauteuil ou dans son lit, où Barbe avait l'air d'une femme. Les dents de Barbe firent jaillir le sang de sa lèvre. La coquetterie est là

dedans. La laideur n'y fait rien. Il fallut à Barbe un effort violent pour ne point montrer son mortel dépit.

— Docteur, dit-elle cependant d'un ton libre et dégagé, voilà pourquoi je suis contrainte d'acheter un mari... Ne vous révoltez pas comme ferait un imprudent ou un sot; ne me dites point que vous n'êtes pas à vendre. J'ai gardé les meilleures flèches de mon carquois; ma réponse serait un coup de foudre... Souvenez-vous bien de ceci, d'ailleurs : ce n'est pas vous que je veux, c'est votre aide... Je n'ai pas besoin d'un mari, mais d'un complice. J'appelle les choses par leur nom. Si j'ai parlé de mariage, c'est qu'il faut la forme sacramentelle pour vous donner le droit d'agir pour moi, et qu'en outre, sans le sacrement, je n'ai point de prétexte pour mettre sur vos épaules le manteau du comte de Monteleone... J'ai fait ce rêve d'être comtesse : ce rêve sera réalisé; je le veux!... Maintenant que vous m'avez regardée, vous ne me demanderez plus pourquoi je ne vais pas à la cour... Quand il en sera temps, vous irez à la cour pour moi... Le roi me connaît : j'ai des lettres de sa main... Le roi ne sait pas que je suis la femme de Johann Spurzheim. Je n'ai jamais signé, en lui écrivant, que « Barbe, comtesse de Monteleone... » Le roi fera de mon mari le plus grand seigneur du royaume!

Elle se tut. Pier Falcone, après un moment de silence, se tourna vers elle et dit :

— J'accepte.

— Sans condition?

— Sans condition.

— Ah! ah! mon beau docteur! s'écria madame Spurzhiem en dardant son regard aigu jusqu'au fond de l'âme de Falcone, tu es bien plus ambitieux que je

ne croyais ou tu as une arrière-pensée... Si tu n'es qu'ambitieux, c'est bien, nous irons au delà de tes désirs... Si tu as une arrière-pensée, cela te regarde... Quelques-uns, en ma vie, ont voulu jouer au fin avec moi, ils sont morts.

Au moment où le docteur allait répondre, on frappa doucement à la porte extérieure du salon. Barbe dit :

— Entrez!

Un pauvre diable, assez ressemblant par le costume à nos clercs d'huissier parisiens : cheveux plats, peau grise, chemise neutre, se montra au seuil. Il salua par trois fois en caressant sa plume, qu'il avait fichée derrière l'oreille.

— Qu'est-ce, Privato?... demanda madame Spurzheim.

— C'est l'Anglais, répondit Privato.

— Quel Anglais?

Le pauvre bon garçon de Privato avait une place de deux cents piastres par an à la police royale. Il n'y a pas là de quoi nourrir un aigle. Ce n'était pas un aigle. Il se rongea un peu les ongles pour prendre de l'aplomb, et répondit :

— Un Anglais maigre avec le collet relevé, des lunettes bleues et le ventre en petite boule... les cheveux couleur serin... Il a des lettres pour Son Excellence.

— Vous savez bien, Privato, dit Barbe, que Son Excellence est au plus mal et ne peut recevoir.

— Certes, certes, répliqua l'employé; mais c'est si étonnant, ces Anglais... Il m'a baragouiné un tas de choses... J'ai compris qu'il venait pour la grande affaire...

— Quelle affaire?

— L'affaire de Londres... Les diamants...

— Privato, prononça sévèrement la directrice, prenez garde d'en savoir trop long, mon ami !

L'employé à deux cents piastres rentra immédiatement sous terre.

— Dites à cet homme qu'il revienne demain, ajouta la directrice en montrant du doigt la porte.

Privato ne bougea pas. Il était en suspens entre la bonne envie qu'il avait d'obéir, et le besoin d'accomplir plus complétement son message.

— Madame connaît mon respect profond et j'oserai dire la vénération extraordinaire que j'ai pour elle, murmura-t-il en se rongeant les ongles jusqu'au sang ; j'aimerais mieux laisser ma part du salut à mon plus mortel ennemi que de déplaire à madame... Mais l'Anglais ne veut pas s'en aller.

— Qu'est-ce à dire, il ne veut pas?

— Votre noble Seigneurie ait pitié de moi !... Il m'a déjà secoué trois fois par les épaules... et il m'a mis cinq fois son poing sous le nez...

— Quel est le nom de cet homme?

— Un nom du diable... Peter-Paulus Brown.

— Brown ! répéta Barbe en tressaillant.

Elle tira vivement de son sein des tablettes qu'elle consulta.

— Brown ! fit-elle entre haut et bas ; j'ai le nom, mais non pas le secret...

— Privato, reprit-elle, tu es un garçon intelligent... Tâche d'introduire ce Brown, sous prétexte de le faire attendre plus commodément, dans la case grillée où l'on dépose les tapageurs de nuit... Tu l'y enfermeras.

L'employé à deux cents piastres se frotta les mains avec énergie.

— Bien trouvé, illustre dame! s'écria-t-il; ce que c'est que d'avoir l'esprit au-dessus du commun!... Dans la case, il pourra boxer les murailles s'il veut!

Ce disant, il donna un dernier coup de dent à son ongle et se sauva.

— Qu'avez-vous à m'apprendre, docteur? demanda Barbe dès qu'il fut parti.

— Trois choses, madame, répondit Falcone; le Pundjaub est un diamant soustrait par un mineur dans les carrières du Mogol... Il ne peut être acheté que par un roi.... L'homme qui le possède se nomme Brown.

Barbe songeait.

— Depuis huit jours que Johann Spurzheim ne se lève plus, dit-elle enfin, j'ai surpris bien des secrets... Mais je ne sais pas tout encore... Et il faut que je sache tout... Il y a en bas, dans le cabinet de mon mari, trois lettres que je n'ai pu lire parce qu'elles sont écrites en un chiffre qui n'est point le nôtre... Voici l'heure où nous allons nous rendre auprès de Johann... Rappelez-vous bien tout ce que je vais vous dire : Défense à mon mari de s'occuper d'affaires; ordre de rester au lit sous peine de la vie; conseil de se reposer sur quelqu'un des grands intérêts qui le préoccupent malgré lui et qui le tuent. Vous avez compris?

— J'ai compris, madame, répondit Pier Falcone.

— Maintenant, reprit Barbe, résumons ce qui nous regarde tous les deux : de votre part, promesse de mariage, sous serment, au bout de l'an de mon deuil de veuve... Pas n'est besoin d'écrire, je sais comment forcer les gens à tenir leur promesse... Si vous en doutez, seigneur Falcone, informez-vous de ce qu'on a trouvé ce soir sous le pont de la Madeleine.

» De ma part, promesse de mariage également.

» Partage de la fortune que j'aurai par droit de succession, titre de comte que le roi ne peut refuser à l'époux de Barbe de Monteleone.

» Enfin, le jour même où Johann Spurzheim mourra, sa succession de *cavaliere ferraio* et son anneau de fer...

» Votre bras, docteur; allons soigner notre malade!...

Pier Falcone s'inclina en silence et lui présenta son bras.

Si nous nous transportons maintenant dans la chambre où le seigneur Johann Spurzheim était censé reposer, nous trouverons un étrange sourire sur son visage ravagé et comme plombé. Comment exprimer cela? C'était le sourire du mathématicien qui trouve juste la preuve d'un calcul ardu et compliqué. C'était le sourire de l'amateur en face de l'objet précieux et rare longtemps poursuivi en vain. C'était surtout ce sourire qu'on ne voit que dans les salles de spectacle. Le sourire de l'homme qui a suivi le drame avec bonne foi, et qui voit trancher tout à coup le nœud gordien de l'intérêt. Un sourire de dénoûment, dirons-nous. Et ce sourire grimaçait bizarrement parmi cette agonie.

Il n'y avait pourtant là rien; nul drame qu'on pût voir ou entendre. La chambre était déserte comme à l'heure où nous l'avons laissée. Le drame n'était sans doute que dans les rêves du fiévreux. Et cependant, au moment précis où Barbe disait à son nouveau chevalier : « Donnez-moi votre bras, » Johann Spurzheim eut comme un contre-coup du mouvement qu'ils firent.

En même temps, la tête noire du king's-charles sortit tout entière de la couverture, montrant ses grandes

prunelles noires et jaunes, de l'or enchâssé dans du jais. Il jappa doucement.

Johann, de sa main maigre, qui avait déjà des nuances du cadavre, le caressa en murmurant :

— Bien, Love, bien !

Et il lui donna une gimblette que le chien alla grignotter sous la couverture.

Johann Spurzheim, avec une liberté de mouvements qu'on n'aurait point espéré sur sa mine, étendit le bras. Il avait à la main cet objet de forme ronde, en ivoire, que nous avons comparé au pavillon d'un instrument vent. L'objet, avec le cordon flexible qui lui servait d'appendice, fut rejeté assez vivement au fond de la petite armoire percée dans le mur. Johann poussa ensuite le panneau de l'armoire, qui se referma sans bruit. Le panneau se referma si bien, qu'on n'en eût point découvert la trace dans la ruelle.

Cela fait, Johann remit sa tête sur l'oreiller, et ferma ses yeux, dont les paupières bistrées avaient au centre ce sinistre point noir qui fait peur et pitié...

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIERES

PROLOGUE

LES SEPT ANNEAUX DE FER

PREMIÈRE PARTIE

BELDEMONIO

DEUXIÈME PARTIE

LE CABINET DU DIRECTEUR

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

